

La prisonnière



Andreas Guest

Vous voilà maintenant dans les nœuds de la mort.

Homère

Des châteaux bâtis en os sort la musique inconnue.

Rimbaud

Je t'ai racheté de la maison des serfs.

Michée, 6

Sache ceci : que de ton âme tu seras séparé,

Tu passeras derrière le rideau des secrets de Dieu.

Sois heureux... tu ne sais d'où tu es venu.

Bois du vin... tu ne sais où tu iras.

Omar Khayyam

*Dans la nuit maintenant doublement obscure se mouvaient
des officiers qui avaient arraché leurs propres insignes, des
hommes de troupe, des cantiniers, des détenteurs de secrets
désormais éventés, des porteurs de sceaux, des assassins qui
n'avaient pu encore perpétrer leur forfait, des aumôniers
qui venaient de perdre la raison, voire des faibles d'esprit
qui, à la faveur du même choc, venaient de la retrouver.*

Ismail Kadaré, *Trois chants funèbres pour le Kosovo*, 1998

Ce livre est dédié aux Albanais, aux Serbes et aux juifs du Kosovo, mais aussi aux victimes des attentats du 11 septembre 2001, du 11 mars 2004, du 7 juillet 2005, du 7 janvier 2015, du 13 novembre 2015 et des attentats à venir.

Ainsi qu'à mes amis Lili K., Mohammed, Veton, Besa, Mira et Evliana, à Z. et sa famille.

À Mickael, au commandant H. de la Direction Militaire du Renseignement, au sergent W. des US Scouts.

Et, à titre de simple admirateur, au colonel Jean-Michel M. de la Gendarmerie nationale.

À de très rares exceptions près, tous les personnages inspirés de personnes réelles ont été renommés et largement modifiés pour leur propre tranquillité. Certaines personnes réelles sont devenues deux personnages différents, certains personnages sont le résultat de la fusion de deux personnes réelles, et enfin certains personnages ont été entièrement inventés. Je n'ai moi-même rien à voir avec le personnage principal. Arthur Gardner a toutes les qualités dont j'aurais aimé disposer dans une autre vie, et tous les défauts dont mes proches se passent très bien.

Mes remerciements les plus littéraires vont à John Le Carré, James Ellroy et Raymond Chandler, mais aussi à ce bon vieil Ernie, qui m'a aidé à supprimer la plupart des adverbes, et à ce bon vieux Marcel, qui ne m'en voudra plus de lui avoir volé le titre de ce roman, et malheureusement rien d'autre que le titre.

Enfin, mes remerciements les plus vifs vont à la directrice du Centre culturel du Kosovo Frédérique Duversin, à la plasticienne kosovare Bedrie K., à l'écrivain canadienne Lila Azam Zanganeh, à l'ex-braqueur de banques Guy D. qui m'a pris en stop sur une station-service au nord de Lyon par un jour de juillet brûlant, à l'hébergeur de nomades Christophe R., à l'équipe du stand de tir de Bourg la Reine,

Et à mes trois merveilleux enfants : M., N. et S.

Paris, avril 2016

Prologue

Call me Ismael

Pristina, Kosovo

Rue des Amis

Lundi 6 août 2007, 23h30

Le soir du 6 août, Arthur Gardner était allé boire une bière dans la rue du restaurant « Les amis » où comme chaque nuit s'était rassemblée la foule bruyante des étudiants revenus pour l'été d'Allemagne, de Suisse ou des États-Unis. Il avait déjà revu tous ses contacts et il n'avait plus rien à faire dans cette ville. Il était censé prendre l'avion le lendemain. Il n'avait donné rendez-vous à personne et personne ne lui avait donné rendez-vous. Il buvait sa Peja assis sur les marches d'une maison en regardant passer les jolies filles, en écoutant leur gazouillis en albanais auquel il commençait à comprendre quelque chose et en grillant des John Player Special les unes après les autres. Depuis deux ou trois jours, il déprimait légèrement. Chaque année l'approche du 6 août le déprimait. Évidemment il y avait cette histoire d'anniversaire de la bombe d'Hiroshima qui l'obsédait depuis l'enfance. Et puis il se souvenait de son fils et son fils lui manquait.

La première bouteille de bière vidée, il s'en était payé une deuxième, qu'après avoir sifflée il avait échangée pour une

troisième encore pleine, qui s'était rapidement transformée en une quatrième presque vide. En rentrant un peu bourré à l'hôtel Sara il était tombé sur une grosse Mercedes garée en travers de la porte, dont était descendu un type petit et svelte avec une calvitie soignée à la tondeuse et un regard de vrai dur.

« Mister Gardner. My name is Veton.

- Veton who?

- Just Veton. I'm working for a former captain of the KLA¹.

He knows you're a french independent writer. He's interested in meeting you to discuss the situation.

- Quelle situation?

- Celle du Kosovo en général.

- Celle du Kosovo en général. Et comment s'appelle votre ex-capitaine de l'UÇK?

- Malheureusement nous ne pouvons pas utiliser nos vrais noms dans ce genre de rencontres.

- Ok, Veton. Comment avez-vous entendu parler de moi et comment m'avez-vous trouvé ?

- Vous avez laissé votre carte de journaliste à un vieux de la Société des invalides de guerre. C'est un ami de Mohammed, le patron de l'hôtel. »

Gardner avait regardé dans le hall de l'hôtel. Mohammed était là, accoudé à la réception, ses lunettes sur le bout du nez, en train de regarder les infos d'un air blasé et incrédule. La première fois qu'il était venu ici, Gardner avait choisi cet

¹ KLA : Kosovo Liberation Army, ou UÇK.

hôtel complètement par hasard, sans suivre les indications de personne.

« Un instant s'il vous plaît, Veton.

- *Of course, mister.* »

Gardner avait entrouvert la porte du hall, passé la tête et souri à Mohammed.

« Oh. *Guten Abend, mister Gardner.*

- Bonsoir Mohammed. Il y a un type qui...

- Oui, c'est Veton. Son chef voudrait vous voir.

- Vous en pensez quoi ?

- *Er ist ok.*

- C'est un ami à vous ?

- Comme un ami.

- Un ami ou comme un ami ?

- Comme un ami. *Aber der ist ok. Gehen Sie, mister Gardner. Es wird interessant sein.*»

Gardner parlait mal l'albanais. Mohammed parlait mieux l'allemand que l'anglais. Ça tombait bien. Pour gagner sa vie en France, Gardner était prof d'allemand.

Gardner avait refermé la porte du hall et s'était retourné vers la voiture. Veton s'était déjà glissé au volant. Il le regardait avec un sourire aussi poli et attentif que s'il avait observé attentivement un distributeur de billets.

« Ok, Veton. Votre boss habite loin ?

- Oui, assez loin, mais il est venu dans ce quartier exprès pour parler avec vous. C'est dans une maison à cinq cents mètres d'ici.

- Au cas où ça poserait un problème : je porte une arme.

- Pas de problème, montez. »

Vingt minutes plus tard Gardner était confortablement assis dans le salon encore à peu près intact d'une maison à l'abandon dans le vieux quartier. La pièce était quasiment vide, à l'exception d'une grande table de bois brut et d'un vieux coffre sur lequel traînaient un fusil d'assaut AK-108 flambant neuf et deux chargeurs de trente balles. Accroché au mur au-dessus de la kalachnikov, il y avait un grand calendrier Pirelli ouvert à la page du mois d'août. La photo en noir et blanc représentait, dans une piaule minable de motel américain avec un néon et un bout d'autoroute derrière la fenêtre, une jolie brune vaguement vêtue d'un foulard panthère, vautrée en travers d'un lit double à couvre-lit à fleurs. À la date du 6 août, il y avait une petite tache de sang ou de vin. En face de Gardner, assis derrière la grande table, un type brun d'une quarantaine d'années, le genre sportif et distingué, avec une barbe de trois jours soigneusement entretenue et un regard en acier trempé, s'allumait une Davidoff. Un peu pour se donner une contenance, un peu parce qu'il faisait chaud, Gardner retroussa les manches de sa chemise avant de s'allumer une JPS.

« *Welcome on board, mister Gardner.* Je suis très heureux que vous ayez pris le risque de suivre Veton.

- Il paraît que vous êtes à la recherche d'un journaliste indépendant français.

- Oui. Vous en êtes un, non ?

- Quelque chose comme ça.

- Oui, vous n'êtes pas seulement journaliste... Vous êtes romancier, non ?

- Disons que ça m'arrive, entre deux enquêtes », fit Gardner qui se sentait étrangement en confiance et tenait à le montrer. Oui, le type lui était sympathique. On avait beau faire le métier qu'il faisait, on n'était pas obligé de ne se faire que des ennemis.

« En tant que romancier, vous avez quelque chose sur le feu, *mister* Gardner ?

- Oui.

- Une fiction ?

- Plus ou moins. Mais, excusez-moi. À qui ai-je l'honneur ?

- Oui, bien sûr, bien sûr. Désolé de ne pas m'être présenté le premier. Je préfère ne pas vous dire mon nom ce soir. Et je ne préfère pas que vous vous en souveniez demain. Ni jamais. En fait, mon nom n'a pas vraiment d'importance. Et je vous prie de pardonner ma curiosité peut-être un peu brusque pour votre travail d'écrivain. *But I'm a friend of literature, mister Gardner. And I like writers.* J'ai moi-même étudié la littérature anglaise et américaine à Cambridge il y quelques années. J'avais même commencé une thèse sur Melville. Je sais, je n'avais pas vraiment le look de l'emploi. Et je l'ai de moins en moins. Alors bien sûr, il sera plus simple pour nous deux qui vous puissiez mettre un nom sur ma tête, n'importe lequel. Surtout si nous devenons amis, comme je l'espère. Vous savez ce que nous allons faire ? C'est comme ça que

commence ce grand livre qu'est *Moby Dick*. Ah, ce bon vieux Herman Melville. Si vous saviez comme il me manque.

- Vous l'avez connu personnellement ?

- J'aime votre humour ! Vous vous souvenez peut-être de la première phrase de *Moby Dick*, juste trois mots : « *Call me Ismael.* » Alors vous pouvez m'appeler comme ça : Ismael. Quelque chose me dit que c'était un type dans votre genre, ce Melville. Un écrivain de terrain. Vous lui ressemblez même un peu, non ? Les lunettes en plus, la barbe et l'homosexualité en moins, si je peux me permettre.

- Intéressant. Vous vous êtes renseigné sur mes orientations sexuelles ?

- Dans ce pays nous nous renseignons sur tout. La cocaïne, elle vient d'ailleurs. Le pétrole, il vient d'ailleurs. Les armes, elles viennent d'ailleurs. Les putes, la plupart du temps, elles viennent d'ailleurs. Nous, qu'est-ce que nous avons ? Le renseignement. Le renseignement, c'est notre seule force.

- Pour du renseignement, c'est du renseignement. Qu'est-ce qui vous fait dire que je ne suis pas homosexuel ? » fit Gardner sans quitter son interlocuteur du regard, curieux de voir la tournure qu'allaient prendre les choses.

« Veton a entendu parler de votre... intense activité dans un certain établissement de cette ville.

- Intense activité ?

- Je ne sais pas comment appeler ça autrement. Personne ne reste plus d'une heure avec Lili, il paraît. Une vraie tigresse, non ? Veton me dit que plusieurs fois vous êtes resté toute la nuit. »

Gardner encaissa sans broncher et regarda l'effet que faisait sa tête de vieux joueur de poker sur le type assis en face. Lui aussi devait jouer au poker. Style serré agressif.

« Ecoutez, Ismael... »

Ismael arbora un grand sourire aux dents étonnamment blanches.

« Vous avez l'air de mieux savoir que moi avec qui je couche, puisque je n'ai jamais entendu le nom de cette fille. Quand je baise, je baise. Mais vous ne vous imaginez tout de même pas pouvoir faire pression sur moi comme sur n'importe quel larbin de l'ONU ou de la KFOR² qui rue un peu dans les brancards, simplement parce que j'ai mes habitudes dans l'un des 800 bordels de cette ville ?

- Pas du tout. Au contraire. Je ne pense pas que vous éprouviez la moindre honte pour votre mode de vie, disons, audacieux, dans n'importe quel domaine. D'ailleurs vous n'êtes plus marié, si ? Donc vous faites ce que vous voulez. Et, au passage, je vous félicite pour votre choix. Lili est une tigresse et une déesse. En tout cas, elle m'en a tout l'air. En ce qui me concerne, je ne l'ai croisée qu'une seule fois à la villa. L'un des seuls établissements corrects de la ville, je tiens à préciser. Mais je ne vais plus dans ce genre d'endroits, sauf pour affaires. Moi, je suis marié depuis deux ans. Et ma femme est contre. »

Gardner se mit à sourire à son tour.

« Tous mes vœux. Et quel genre d'affaires traitez-vous dans ce genre d'endroit, Ismael ?

² KFOR : Kosovo Force. Force armée multinationale mise en place par l'OTAN, sur mandat de l'ONU.

- Rassurez-vous, *mister* Gardner. Ni les filles, ni les armes, ni les matières nucléaires. J'ai deviné en me renseignant un peu sur vous que vous n'aimez pas trop ce genre de trafics. Non, je m'occupe juste un peu d'héroïne, et parfois aussi de faux papiers. Il faut bien vivre de quelque chose. Nous avons pensé un moment à la fausse monnaie mais les Américains étaient contre. » Ismael se pencha légèrement en avant, de plus en plus souriant : « Je peux vous avoir d'excellents faux papiers, si ça vous intéresse.

- Vous semblez plein de ressource.

- Je suis sérieux, ça peut être utile pour un journaliste audacieux dans votre style.

- Mais ça peut aussi être une incroyable source d'emmerdes, Ismael. Imaginez que quelqu'un fouille ma chambre et tombe sur plusieurs passeports avec des noms différents et plus ou moins la même photo. »

Ismael éclata de rire : « Ok, ok. Mais Gardner, entre nous, c'est votre vrai nom ? »

Gardner hésita un instant. Il décida de continuer à jouer aussi franc-jeu que possible.

« C'est mon vrai nom de plume, *my pen name*, quand je suis journaliste.

- Et vous avez poussé le perfectionnisme jusqu'à vous faire faire un passeport à ce nom.

- Voilà.

- Je me disais bien. Une sage précaution. Où avez-vous fait faire ce passeport, si ça n'est pas indiscret ?

- En Bosnie, il y a huit ans. Sur l'Arizona Market. 700 Deutschmark.

- Un écrivain de terrain, comme je les aime.

- Merci.

- Si ça ne vous dérange pas, pourrais-je savoir votre vrai nom, dans la vraie vie ?

- Dans la vraie vie, Gambler. Alexandre Gambler.

- Alexandre Gambler ? *Like a gambler* ? C'est votre vrai nom ?

- Oui, Gambler.

- Alexandre Gambler. Vous savez, je ne vous connais réellement que depuis cinq minutes mais vous m'êtes très sympathique, Alex. Si ça ne vous dérange pas je vais même aller jusqu'à vous appeler Skender. C'est le diminutif affectueux qu'on utilise chez nous pour Alexander, vous savez.

- Avec plaisir, Ismael. Donc... *Why did you want to see me ?*

- *Because you're a French independent writer.*

- Je ne suis pas sûr de comprendre.

- Parce que vous êtes journaliste. Parce que vous vous êtes indépendant. Parce que vous êtes Français. Il y en a très peu, des journalistes indépendants français. Si j'en crois ce qu'on dit. Ici, il faut toujours écouter les rumeurs.

- Il paraît.

- Skender, j'ai repéré quelques-uns de vos articles en anglais et en français et je les ai survolés avec intérêt, même si je ne lis pas bien le français. Mais combien de romans avez-

vous dit que vous aviez publiés ? Je ne crois pas avoir vu de fictions dans votre bibliographie, sur cette saloperie d'internet.

- Eh bien », fit Gardner en riant franchement cette fois, « c'est sans doute que vous n'avez pas cherché sous le bon nom d'auteur.

- *You mean you have a pseudonym to write as a journalist, and a literary double to publish your novels ?*

- Probablement. À moins que je n'aie encore jamais publié un seul roman.

- Ce qui arrive à beaucoup de gens. En tout cas vous cachez bien votre jeu, Skender. Quel intéressant dispositif ! Trois noms, dont deux faux. C'est donc ainsi que les écrivains français gardent leur indépendance ?

- Les mauvais comme moi, oui.

- Soit vous changez deux ou trois fois de nom, soit vous faites œuvre posthume ?

- J'espère ne pas avoir à recourir à une mesure aussi extrême, Ismael. Je vous en dirai plus lorsque j'essaierai de faire gober à un éditeur le dialogue que nous en sommes en train d'avoir.

- En tant que fiction, ou en tant que reportage ?

- En tant que fiction, probablement.

- Un éditeur anglais, américain, français ?

- Français, j'espère bien.

- Français, c'est très bien. Les Français ont besoin qu'on leur parle enfin de la guerre autrement, non ? Depuis juin

1940 les Français ont un problème avec la guerre, n'est-ce pas ?

- Je ne l'aurais pas dit mieux. Mais ça date peut-être même de plus loin que ça.

- 1936 ? L'Espagne ?

- Oh, dès l'invasion du Portugal et la première Guerre d'Espagne, en 1808, on peut dire que c'est foutu. »

Ismael était parti d'un long rire franc et très joyeux : « Je suis réellement très heureux de vous avoir fait venir ce soir, Skender.

- Je crois que vous avez bien fait, même si je ne sais pas encore dans quel but ?

- Je dois d'abord m'assurer que vous êtes la bonne personne.

- Comment le saurez-vous ?

- Eh bien... Pourquoi êtes-vous venu ici, au fond ? Ne me dites pas que vous êtes venu pour les putes. Vous voulez écrire un livre sur le Kosovo ?

- Pas seulement sur le Kosovo.

- Sur quoi d'autre ?

- Sur l'Europe entière.

- Vous êtes venu au Kosovo alors que vous n'y connaissez personne pour écrire un livre sur l'Europe ?

- Oui.

- C'est un point de vue intéressant.

- Je trouve.

- L'Europe vue depuis le Kosovo, c'est ça ?

- Je pense que la manière dont les Européens agissent ici est très instructive.

- Pourquoi ?

- Parce que le Kosovo est une prison.

- Pourquoi dites-vous ça ?

- Parce que la plupart des gens que je rencontre ici veulent partir. Même ceux qui sont nés ici. Même ceux qui ont choisi de venir ici. Mais la plupart de ces gens ne peuvent plus partir.

- À cause de ?

- L'argent.

- Certaines personnes ici sont très riches et vivent très bien, Skender. Vous avez remarqué ?

- Oui. Exactement comme en prison. Il y a de la drogue. Des armes. Du sexe. Il y a donc des pactes. Des trahisons. Du pognon pour fluidifier tout ça. De petites luttes de pouvoir entre amis. Et puis des morts.

- Bon. Si on adopte votre point de vue la prison est partout. Pas seulement au Kosovo. Les riches dont je parle peuvent d'ailleurs sortir du pays ou y revenir n'importe quand. Quand vous recevez quarante millions d'euros de l'Union européenne, de la Russie ou de la Turquie pour financer vos campagnes électorales, vous ne pensez tout de même pas rencontrer le moindre problème pour passer vos week-ends à Cannes, à Sotchi ou à Antalya ?

- En prison aussi il y a des pigeons qui se prennent pour des dieux.

- Si je comprends bien, vous considérez nos brillants candidats aux législatives de novembre comme des pigeons ?

- Vous non ?

- Mais ces pigeons rentrent et sortent du Kosovo comme ils veulent, Skender.

- Alors je suppose que les types dont vous parlez sont tout simplement les gardiens de cette prison.

- *Are you calling our elite prison guards ?*

- Ils font leur petit job de merde à l'intérieur. Ils ont leur petite vie de merde à l'extérieur. Ils ont partout les plumes sales. »

À ce moment de la conversation, Ismael avait poussé un long soupir en s'appuyant pour la première fois contre le dossier de son fauteuil. Trois mois plus tard, Gardner se souviendrait exactement de son attitude à cet instant. Il avait soudain paru parfaitement absent et infiniment vulnérable. Sa cigarette était presque entièrement consumée mais il la tenait toujours entre ses lèvres et n'avait pas secoué la cendre depuis deux minutes. Dans un élan de sympathie, Gardner avait poussé vers lui le cendrier et Ismael lui avait jeté un regard étonné et amusé.

« Je suppose que si je vous demande si vous travaillez pour quelqu'un, *mister* Gardner, vous me direz que vous ne travaillez pour personne ?

- Je ne travaille pour personne. C'est ce que je réponds quand on me pose la question à l'entrée d'un bordel, d'un camp militaire ou d'une ONG dans cette ville. Mais je crois qu'au fond c'est une réponse honnête.

- Indépendant.

- Aussi indépendant que possible.

- Très bien, Skender. Admettons que je vous croie. Mais alors, d'après vous, ici, quel est le rôle de l'Europe ?

- En filant cette métaphore qui vaut ce qu'elle vaut, l'Europe, c'est quelque chose comme... l'administration pénitentiaire.

- L'administration pénitentiaire, *oh Lord*... Première fois que j'entends ça. Amusant. Quel est l'intérêt pour l'Europe d'avoir une... prison dans la région ?

- N'oublions pas les États-Unis dans ce merdier.

- Très bien, Skender. Quel est l'intérêt, pour l'Europe et les États-Unis, d'avoir une prison comme le Kosovo ?

- En dehors du fait que, si j'en crois la presse, certains rêvent de faire passer un oléoduc stratégique à cinquante kilomètres au sud de votre beau pays, les prisons sont des endroits dont le contrôle peut s'avérer très utile. La plupart des gens qui sont dedans sont prêts à faire n'importe quoi, n'importe où, n'importe comment, pour en sortir.

- Vous êtes en train de parler de mon pays, Skender. C'est un jugement pour le moins sévère, non ?

- Non, lucide. Bien sûr, tout le monde se pose la question de savoir qui sera le propriétaire de la prison. Parce que parfois les gens ont tellement envie de sortir de prison qu'ils sont prêts à y travailler des années en échange de la promesse d'en sortir d'un jour. Donc le propriétaire est susceptible d'acquérir un certain pouvoir et de se faire beaucoup d'argent en faisant travailler les locataires de la prison. Je dis locataires, parce qu'en plus, il faut payer pour habiter ce merd...

- Doucement, doucement. Travailler à quoi pour sortir de cette prison ?

- À n'importe quoi, justement.

- Et d'après vous, le propriétaire du Kosovo, c'est ?

- Mauvaise question.

- Quelle est la bonne ?

- La vraie question est : où passera la frontière entre les territoires des différents propriétaires de cette prison ?

- Et la réponse est ?

- Pour faire court : la rivière Ibar, dans le nord du pays.

- Je dois vous concéder une chose, Skender. Vous n'êtes pas qu'un putain de touriste. »

Ismael avait fait une seconde pause et tendu la main vers ses cigarettes mais Gardner lui avait proposé son paquet de John Player Special et il avait accepté. Ils étaient restés à tirer quelques bouffées en silence. Ismael avait croisé les bras comme s'il n'allait plus jamais reprendre la parole et contemplé, perplexe, la brune du calendrier Pirelli, sans paraître s'apercevoir que Gardner faisait de même.

« Très bien, Skender. Mais vous, les Européens, vous avez aussi quelques problèmes. *And there's gonna be some more.*

- *Tell me about it.*

- Que savez-vous à propos d'Al Qaeda et du Kosovo, Skender ?

- Quasiment rien.

- Eh bien, je pourrais vous raconter presque tout. À peu près tout ce que je sais.

- Pourquoi pas tout ce que vous savez ?

- Parce que j'essaie de survivre ici, Skender.
- Naturellement.
- Vous connaissez un dénommé Haroun Rachid Aswat ?
- Pas personnellement.
- J'espère bien.
- Mais je vois qui c'est.
- Vraiment ?
- Il a fondé la cellule *Al Muhajiroun* en 1999, contre l'armée serbe, en coopération avec le MI6, la CIA et la compagnie militaire privée MPRI³.
- Vous êtes bien informé ! Comment savez-vous ce genre de choses ?
- J'ai lu cette histoire dans les journaux, il y a quelques années.
- Dans les journaux, naturellement. Et vous vous en souvenez toujours quelques années plus tard.
- J'ai trouvé que c'était une information intéressante.
- Vous l'avez recoupée ?
- Pas sur le terrain. Uniquement dans la presse.
- Savez-vous à quel genre d'entreprise était mêlé Haroun Rachid Aswat en 2005 ?
- Il organisait les attentats du 7 juillet. Ceux de Londres. Quatre bombes. 56 morts, 700 blessés. »
- Ismael avait souri et froncé les sourcils en même temps.
- « J'ai beaucoup d'admiration pour la presse occidentale, Skender.
- À juste titre.

³ MPRI : *Military Professional Resources Inc.* Compagnie militaire privée américaine.

- Avez-vous connaissance de liens semblables entre les services secrets français et, disons, certains éléments inquiétants de notre UÇK ?

- Il n'y a pas encore eu de 7 Juillet français.

- Non, bien sûr... Je veux simplement dire connaissance d'une quelconque coopération entre les services français et l'UÇK ?

- Je sais seulement que certains membres de l'UÇK ont été entraînés en France pendant quelques jours en 99.

- Quelle date ?

- Avril.

- En pleine guerre avec la Serbie.

- Oui.

- Ce ne serait pas plutôt en juillet 99, après la guerre ? »

Gardner se mit à sourire. Son interlocuteur savait.

« Non, avril.

- Exfiltrés d'ici ?

- Oui.

- Comment ?

- Quatre ou cinq hélicoptères de l'OTAN. À Blace. De là, probablement Skopje. Ensuite la France, en tout cas pour certains. Tout cela à la demande des États-Unis.

- Entraînés à quoi ?

- Je ne sais pas. Explosifs, pointage laser, coordination des opérations...

- Certains ont été recrutés par vos services ?

- Je l'ignore. Mais vos compatriotes ne sont pas du genre à se laisser recruter. Donc simple échange de bons procédés, je suppose.

- Quel genre ?

- Les Français forment vos copains. En échange vos copains arrêtent de considérer les Français comme les copains des Serbes. Sans parler d'autres petits arrangements probables.

- Par exemple ?

- Le moins possible d'emmerdes pour nos soldats et nos officiels ici une fois le pays occupé. Et bien sûr un petit pourcentage sur l'héroïne pour financer nos opérations spéciales, comme d'habitude.

- Maintenant je comprends pourquoi on s'arrache les *french independent writers*.

- Je n'ai fait que recouper quelques articles de la presse internationale avec les confessions d'un ex-membre de nos services.

- Un ami à vous ?

- Non, un ex-agent du service Action qui a publié son autobiographie.

- Merde, ça ressemble au paradis chez vous. Et l'affaire Messier, vous connaissez ?

- Vaguement.

- C'est un colonel de gendarmerie de chez vous, Jean-Michel Messier.

- Je sais qui c'est. Envoyé ici après la guerre. Il a infiltré les mafias dans le secteur français, au nord de la rivière Ibar,

en organisant des matches de foot ou quelque chose dans ce genre.

- Voilà.

- Un officier d'élite. Excellent travail ici avant d'être brutalement rappelé à Paris. Il s'est retrouvé accusé d'avoir communiqué à la presse des notes confidentielles sur les mauvaises relations entre Kouchner, qui était plutôt pro-albanais et pro-américain, et les gradés français en poste à Mitrovica, plutôt pro-serbes.

- Oui, oui. Vous y croyez ?

- Non, je ne crois pas que ce soit cette histoire qui ait brisé la carrière de Messier. Je pense que sa mise au placard est due au fait qu'il connaissait très bien les réseaux balkaniques et leurs connexions avec les armées et les services occidentaux.

- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? » avait demandé Ismael d'un air réjoui.

« On ne fait pas tabasser un colonel de gendarmerie en plein Paris par six agents de la DPSD⁴ pour une fuite de ce genre. Et puis, récemment, j'ai lu que Messier a été témoin dans un procès impliquant les services français dans une affaire de livraison d'armes illégale à la Croatie dans les années 1990.

- Donc vous pensez que Messier sait quelque chose de compromettant sur les relations entre les mafias d'ici et votre armée ou vos services ?

- C'est l'hypothèse la plus plausible.

⁴ DPSD : Direction de la Protection et de la Sécurité de la Défense. Service de renseignement chargé de la sécurité du personnel civil et militaire du ministère de la Défense.

- Si c'est la bonne, pourquoi Messier n'a-t-il pas tout simplement été éliminé ?

- Par qui ?

- Par vos services, ou par nos mafias.

- Parce qu'il est trop futé pour que ce soit réellement utile. Messier est un dur à cuire. Un type formé à l'ancienne. Et il croit dans son job. Ça fait longtemps qu'il n'est plus le seul à savoir. S'il meurt, tout le dossier sort.

- Vous savez des choses, vous ?

- Pas assez à mon goût. Et vous ?

- Je pense que vous êtes le type qu'il me faut, Skender. Je crois que mon tuyau s'adresse à vous. Il sera entre de bonnes mains. »

À ce moment de la conversation, Ismael s'était levé pour passer dans la chambre d'à côté. Gardner s'attendait à ce qu'il revienne avec une liasse de photocopies, une enveloppe fermée, une clef USB ou pourquoi pas un flingue, mais il était revenu avec une bouteille de vin, deux verres et un tire-bouchon.

« Vous aimez le vin du Kosovo, Skender ?

- Nous n'avons pas encore été convenablement présentés, lui et moi. J'ai été assez surpris de découvrir en arrivant ici que les musulmans du Kosovo buvaient du vin, de la Peja ou du whisky trois ou quatre fois par jour.

- Et quatre ou cinq fois par nuit. C'est parce que nous sommes les musulmans les plus sages du monde, Skender.

- Vraiment ?

- Vous connaissez le soufisme ?

- J'en sais très peu sur le soufisme.

- Aussi peu que sur le Kosovo et Al Qaeda, Blace ou l'affaire Messier ?

- Encore moins. »

Ismael avait souri très gaiement, débouché la bouteille d'un geste aguerri, rempli leurs deux verres à ras bord et reposé la bouteille en tournant l'étiquette vers Gardner. Le vin s'appelait « Sufi ». Et Ismael avait commenté en plissant joyeusement les yeux : « *Sufi e skofi*.

- Ce qui veut dire ?

- *Sufism is delicacy*. »

Après avoir porté un toast à tout ce qui est *skofi* sur terre et dans le ciel – « et jusque dans les abîmes de l'Océan pacifique », avait ajouté Ismael le regard étincelant de malice – le champion du soufisme balkanique tendance *Moby Dick* était entré dans le vif du sujet.

Issu d'une vieille famille appartenant à la secte soufie des Bektashi, il était revenu au Kosovo en 1995, après quatre années d'études à Londres et Cambridge, et entré dans l'Armée de libération sur le tard, en 1998. Pour « protéger sa famille ». Ce qui n'avait pas empêché la moitié des hommes de sa famille de mourir entre mars et août 99. Certains avaient été assassinés par des groupes paramilitaires ou l'armée serbe, notamment l'un de ses oncles qui avait tenté de s'opposer à la destruction d'une mosquée dans le district de Pejë. D'autres avaient été tués par des mafieux de l'Armée de libération qui voulaient avoir les coudées franches pour leurs trafics, basés dans la ville de Fushë Kosovë. Et l'un des

cousins d'Ismael avait été abattu par des « libérateurs » wahhabites après les avoir empêchés de détruire les tombes de cette même mosquée où, quelques semaines auparavant, l'oncle d'Ismael avait été massacré par des Serbes. Ismael était resté dans le tout nouveau *Kosovo Protection Corps* après la dissolution officielle de l'Armée de libération. Sans accepter de rentrer dans les détails des luttes de clan au sein du KPC, Ismael avait pris la peine d'expliquer à Gardner ce qui était en train de le pousser à fuir définitivement le pays avec toute sa famille – ou ce qu'il en restait. Finalement, ce n'était pas tant l'influence croissante des fondamentalistes saoudiens et iraniens et la séduction qu'ils exerçaient sur la jeune génération par le biais de diverses organisations humanitaires implantées au Kosovo. Les jeunes albanais du Kosovo nourrissaient des sentiments ambivalents pour l'Europe et les Etats-Unis. Ces jeunes savaient que leurs soi-disant alliés occidentaux avaient très cyniquement joué avec le Kosovo depuis dix ans, mais ils partaient vivre à Zurich, à Munich, à Londres ou à Washington dès qu'ils le pouvaient. Pour ramener de l'argent au pays, ou s'installer définitivement à l'étranger. Rares étaient ceux qui se laissaient réellement convertir au djihad par les imams wahhabites installés au Kosovo avec la bénédiction des Américains. Mais entre les opérations mafieuses de l'ex-Armée de libération, la vérité sur les règlements de compte de l'été 1999 qui finissait toujours par refaire surface et le risque que l'indépendance ne durcisse la crise politique et

économique, le jeu devenait très serré « *for the lovers of delicacy* ».

Ismael raconta à Gardner une anecdote qui résumait l'essentiel. Le mois précédent, l'une de ses sœurs avait reconnu dans les rues de Pristina l'un des types qui avaient assassiné leur cousin sept ans auparavant, devant la mosquée de Pejë. Le truand en question était devenu un homme important dans la mosquée wahhabite d'O., dans les faubourgs de la capitale. Or les affaires d'Ismael et ses deux frères dépendaient étroitement d'une société de construction qui avait été fondée avec des capitaux fournis par l'organisation *Saudi Joint Relief Committee* sur recommandation de cet « homme important ».

« Il y a quinze ans, mes frères auraient peut-être encore appliqué le *kanun*⁵ sans se poser de questions. Ils seraient allés tuer ce type en pleine rue et au grand jour. Aujourd'hui c'est un peu plus compliqué. Nous continuons notre business en faisant semblant de rien. Mais mon jeune frère répète à toute la famille dès qu'on lui en fournit l'occasion : 'Si je tombe sur ce chien par hasard je le tue.' Voilà où on en est... Il y a eu trop de crimes dans ce petit pays, Skender. Et ça continuera. Tôt ou tard les miens foutront le camp. Nous irons en Albanie ou en Suisse. En tout cas c'est ce que je souhaite.

- Alors pourquoi vous préparez-vous à nouveau à combattre l'armée serbe ?

⁵ *Kanun* : code de l'honneur traditionnel albanais.

- Je ne pense pas qu'il y aura à nouveau de vrais combats dans ce pays, Skender. Mais je dois dire que pour certains d'entre nous c'est presque un regret.

- Pourquoi ?

- J'ai déjà fait une guerre, Skender. Et vous ?

- Pas la moindre.

- Avez-vous déjà tiré sur quelqu'un, Skender ? Par exemple sur quelqu'un qui avait essayé de vous descendre ? »

Ismael riait en posant cette question.

« Non.

- J'étais très jeune et très naïf à l'époque, Skender, mais aujourd'hui je sais que se battre est une manière de se réconcilier avec un monde gouverné par le Diable. Parce que si vous vous battez, vous oubliez tout le reste et vous vous réconciliez avec ça.

- Je ne ressens aucun besoin de me réconcilier avec quoi que ce soit.

- Alors vous êtes un sage, Skender. Mais peut-être que vous ferez avec votre... avec votre livre quelque chose que je suis incapable de faire avec mes armes.

- Vous me flattez.

- Non, Skender. Je vous témoigne seulement du respect. Et peut-être que vous vous efforcerez d'avoir mérité mon respect ?

- J'aimerais beaucoup. Mais de quoi voudriez-vous exactement que je parle dans mon livre ?

- C'est votre livre, évidemment. Et je n'aime pas particulièrement les écrivains qui écrivent ce qu'on leur dit

d'écrire. Mais je pense que vous devriez vous intéresser à un certain Tolanov.

- Tolanov. Jamais entendu parler.

- Ce n'est qu'un détail, en un sens, un petit détail dans un océan d'autres détails, Skender. Mais c'est un détail, comment dire... sale. Oui, c'est le mot. *Sale*. Renseignez-vous. Et ça vous donnera une bonne piste pour comprendre ce qui se prépare ici. Pour chez vous.

- Dans le genre du 7 Juillet.

- Je ne peux pas vous en dire plus. Suivez la piste Tolanov.

- Où dois-je commencer ?

- Vous trouverez.

- Très bien. De quoi d'autre voudriez-vous que je parle dans mon livre, Ismael ?

- Eh bien, pourquoi pas de moi ? De nous ? De cette discussion franche et amicale et civilisée que nous avons eue, vous et moi, alors que votre gouvernement ou votre État-major ou vos services ou les trois sont censés être parfaitement pro-serbes ou pro-albanais, je ne sais plus, et que moi, comme tous les membres de l'UÇK, je suis censé être un dangereux islamiste radical ou quelque chose dans ce genre. »

Gardner avait souri et Ismael avait ajouté en levant son verre pour la quatrième fois et en lui recommandant d'un geste circulaire de l'index d'y réfléchir un peu : « Si vous pouviez au moins parler de cette histoire de '*Sufi e skofi*', ça me ferait plaisir. Dans l'obscurantisme ambiant c'est peut-être même une avancée stratégique décisive, Skender.

- Je crois que je vois ce que vous voulez dire.

- Alors je me permettrai de vous dire que je vous aime bien, Skender.

- Et moi de même, Ismael.

- Ne perdez pas trop de temps à Pristina. Achetez un peu de vin, rentrez chez vous et écrivez votre bouquin. Si vous n'êtes pas qu'un écrivain, vous ne vous offusquerez pas que je vous donne un conseil aussi brutal. Et si vous êtes un écrivain réellement bon, il sera toujours temps pour vous de revenir me faire une petite visite une autre fois. »

Première partie

Just a transit country

Sara

Pristina

Route de l'aéroport

Jeudi 25 octobre 2007, 17h30

À tombeau ouvert, alors que le soleil venait de tenter une percée sous les nuages peu avant d'atteindre l'horizon, le taxi jaune roulait à travers la ville enneigée en dérapant avec beaucoup de grâce aux carrefours pour brûler un feu rouge et Arthur Gardner, lunettes noires sur le nez, JPS éteinte au bec, une main tenant fermement l'accoudoir et l'autre bras nonchalamment étalé sur la plage arrière, son blouson de cuir dégoulinant de neige fondue, reconnaissait tout à coup au coin de certaines rues, dans la lumière rasante, d'anciennes maisons à moitié en ruines avec une joie qu'il n'essayait même plus de cacher au chauffeur qui le lorgnait dans le rétroviseur central.

« *Sir, where do you come from ?* » finit par demander le type d'une quarantaine d'années, à moitié chauve, dont la nuque était barrée d'une affreuse cicatrice d'une vingtaine de centimètres.

« Paris », répondit Gardner en souriant.

« Vous travaillez ici, *sir* ?

- Non.

- Vous ne travaillez pas ici ?

- Non. »

Ils venaient de dépasser le bureau de liaison des Etats-Unis et le chauffeur avait remarqué le coup d'œil de professionnel de son passager à la clôture blindée.

« Vous êtes sûr que vous ne travaillez pas ici, *sir* ?

- Oui, tout à fait sûr.

- Vous comprenez ma question, *sir* ?

- Oui, je peux la comprendre.

- Vous n'êtes pas Américain ?

- Non, je suis Français.

- Mais vous avez un nom américain, *sir*.

- Un nom anglais, en fait.

- Alors vous êtes Anglais, *sir* ?

- Eh bien, on peut dire que je l'étais, il y a bien longtemps. »

Gardner souriait toujours. Le type avait dû lire son nom sur sa valise en la jetant dans le coffre. Si tout avait pu être aussi simple.

« Redites-moi le nom de l'hôtel, *sir* ?

- Hôtel Sara.

- Sara.

- Yes, Sara. »

Le taxi s'engouffra dans la ruelle que Gardner connaissait bien, ralentit brusquement pour ne pas renverser un groupe de lycéennes en jupes bleues qui revenaient du centre et pila derrière un bulldozer jaune coincé entre deux murs dans la

pénombre du crépuscule, tous feux éteints. Le chauffeur donna un coup de klaxon et se croisa les doigts derrière la tête.

« Donc si vous ne travaillez pas ici, *sir*, pourquoi est-ce que vous êtes venu dans le pays ?

- Je rends visite à des amis.

- Vous avez des amis, ici ?

- On dirait que oui.

- Qui est votre ami, ici ?

- Des musiciens, des peintres.

- Quel genre de musique ?

- Jazz.

- Et la peinture ?

- Bizarre.

- C'est quoi leur nom ?

- Vous ne les connaissez sûrement pas. Ils sont très jeunes.

- Je connais tout le monde dans cette ville, *sir*. C'est quoi leur nom ?

- Je ferai le reste à pied, merci. Combien je vous dois ?

- Vous ne pourrez pas passer entre le mur et le bulldozer vu le poids de votre valise, *sir*. Patientez cinq minutes...

- Non, merci beaucoup », répondit Gardner en lui tendant dix euros et en débloquent la portière. Il ouvrit le coffre, jeta la valise sur son épaule valide, laissa le chauffeur refermer d'un air maussade, lui fit signe de garder la monnaie et se faufila avec son fardeau entre une gouttière rutilante et le capot déglingué du bulldozer, pour traverser un rayon de soleil orange jeté sur un mur noir.

Mohammed posa son journal et ses lunettes et traversa le hall pour venir lui serrer la main pendant qu'il prenait sa clef à la réception en échange de son passeport.

« *Mister Arthur Gardner, der Schriftsteller, erinnere ich mich gut ?* » demanda en allemand le propriétaire de l'hôtel avec lequel il avait disputé quelques parties d'échecs acharnées pendant l'été, lors d'une coupure de courant, à la lumière des bougies. Gardner s'était incliné trois fois avant de vaincre son souriant adversaire en se rabattant sur une défense ouest-indienne. Mais cette quatrième fois-là, Mohammed s'était probablement laissé enfermer sa reine par politesse envers son hôte.

« Oui, c'est ça. Gardner. Appelez-moi Arthur, Mohammed. *Ich freue mich in Ihr Hotel zurückzukommen.*

- Moi aussi, Arthur. Très content de vous revoir », continua Mohammed, « mais c'est un petit hôtel. La prochaine fois mon nouvel hôtel sera prêt. C'est un grand hôtel. Vous ne viendrez plus jamais ici. Plus jamais. Le nouvel hôtel est bien plus confortable.

- Il n'y a pas plus confortable que l'hôtel Sara, Mohammed.

- Mais si, mais si, vous ne connaissez pas les autres hôtels. Il n'y a pas d'hôtel parfait, naturellement. Mais certains hôtels sont presque parfaits. Vous êtes le bienvenu aujourd'hui dans mon hôtel très imparfait. »

Gardner lisait toujours la même sérénité indulgente mais navrée dans le regard de son hôte. On aurait dit que le monde entier, l'hôtel Sara compris, était une erreur que Mohammed tentait de faire pardonner à ses clients.

« Tu lui as donné quelle chambre ? » lança Mohammed au réceptionniste qui restait debout les mains dans les poches en regardant le bulldozer défoncer la chaussée à quelques pas de la porte, dans un vacarme d'enfer. « Pas celle qui donne sur la rue, j'espère ?

- C'est la chambre que le *mister* a demandée.

- J'y étais cet été, Mohammed, elle est très bien.

- Oui mais cet hiver ils refont la rue pour les élections, Arthur. Vous connaissez le système. 'Je vous refais votre rue, vous votez pour moi.' Vous ne pouvez pas prendre cette chambre, il y a trop de bruit. On va vous donner la 103. Vous n'avez rien laissé dans la 101, cet été ?

- Non, je ne pense pas.

- Bon, on vous donne la 103.

- Il y a... tout dans la 103 », intervint le réceptionniste dans un allemand hésitant. « L'eau chaude, le douche, le toilette, et bien sûr le télévision satellite.

- Est-ce que *mister* Gardner a réellement l'air de quelqu'un qui s'intéresse à la télévision satellite, à ton avis, espèce de crétin ? » répliqua Mohammed d'un ton cinglant, dans leur langue que Gardner comprenait de mieux en mieux.

« Je ne sais pas, moi, mais... » se défendit le réceptionniste après trois longues secondes de silence, en sortant une main

de sa poche et en l'agitant un peu comme s'il avait jeté des confetti.

« Ne commence pas à me balancer tes arguments tous plus crétins que les autres à la figure, espèce de crétin. Il n'est pas question que tu imposes la rudesse de ton cerveau de crétin à *mister* Gardner...

- Mohammed, je pense que je vais trouver ma cham...

- *Mister* Gardner n'est pas n'importe quel crétin d'occidental. C'est un écrivain. Il vient ici pour écrire un livre. Et quand on écrit un livre on n'a pas besoin de regarder la télévision satellite. On va sur place rencontrer les gens pour de vrai...

- Mohammed...

- Et c'est pour ça que *mister* Gardner a pris l'avion pour venir dans notre pays, pour avoir de vraies sensations et pas pour regarder à la télévision satellite ce que les journalistes de son pays qui sont dans notre pays racontent sur notre pays dans son pays, tu comprends, espèce de crétin ? »

Le réceptionniste remit prudemment la main dans sa poche et haussa les épaules en jetant un nouveau coup d'œil en coin au bulldozer qui venait d'arracher l'aile avant d'un 4x4 BMW garé à contresens.

« C'est moche. C'est le 4x4 d'Amir », reprit-il pour changer de sujet.

« C'est au premier étage ? » lança Gardner en souriant.

« Oui, *mister* Gardner.

- Appelez-moi Arthur, s'il vous plaît, Mohammed. Vraiment, vous me ferez plaisir. Est-ce qu'il y a un balcon dans la 103 ?

- Oui, plus petit que la 101.

- Qui donne où ?

- Sur la petite cour derrière.

- C'est parfait.

- Cet espèce de crétin va vous montrer.

- Inutile, Mohammed, je connais le chemin.

- Il peut au moins porter votre valise au lieu de rester planté là.

- Mais non, ce n'est pas un crétin, cette valise est plus légère qu'une plume et je vais la porter moi-même. Vous êtes très gentils, tous les deux. Merci. »

Gardner prit une bouteille de jus de fruits dans le frigidaire du hall, la leva au-dessus de sa tête pour qu'on la mette sur sa note, poussa la porte du fond, grimpa l'escalier sa valise sur l'épaule et s'écarta sur le palier du premier pour laisser passer une jolie femme. Elle portait de longues bottes de cuir très élégantes, un pantalon de velours vert et une épaisse parka d'hiver et elle était en train d'enfiler ses gants. Son visage brun rayonnait. Elle le remercia d'un radieux sourire et d'un regard pétillant d'intelligence et il lui souhaita le bonsoir en albanais. Elle s'arrêta sur la première marche, lui répondit en russe et lui demanda quelque chose qu'il ne comprit pas.

« *Oh, I'm so sorry* », se reprit-elle avec un léger accent espagnol ou italien. « Un instant j'ai cru que vous étiez Russe. C'est votre accent en albanais. Vous n'êtes pas Russe ?

- Non, officiellement je suis Français.

- Oh, Français ? Paris ?

- Paris.

- Pourquoi *officiellement* ?

- Eh bien, disons que c'est ce qui est marqué sur mon passeport... »

Elle eut un autre merveilleux sourire.

« Vous voulez dire que votre passeport est faux, monsieur ? »

Elle n'avait pas dit *mister* mais *monsieur* et Gardner se mit à sourire lui aussi.

« J'espère bien que non, *mademoiselle*.

- Alors que voulez-vous dire ?

- Je veux dire qu'ici, dans ce pays, je ne me sens pas particulièrement Français. »

Elle le contempla d'un air songeur et il sourit de plus belle pour la tirer d'embarras : « Oubliez ça, c'était juste une plaisanterie.

- Vous n'êtes pas journaliste, n'est-ce pas ?

- Non.

- Business ?

- Non.

- Humanitaire ?

- Non.

- Nations-Unies ?

- Non...

- Alors officier ?

- Non plus », répondit Gardner, très amusé.

La fille se mit à rire : « C'est étrange alors. Qu'est-ce que vous pouvez bien faire ici ?!

- Je ne sais pas encore... » répondit-il malicieusement.

« Vous ne savez pas encore ? »

Elle jouait avec ses gants et semblait s'amuser beaucoup elle aussi. C'était un accent italien.

« Sérieusement, qu'est-ce que vous allez faire ici ?

- Aucune idée. »

Elle retint un autre rire et fourra ses gants dans les poches de sa parka.

« Là, par exemple, qu'est-ce que vous allez faire avec cette bouteille de jus de fruits ?

- J'ai besoin de vitamines.

- Vous avez besoin de vitamines ?

- Oui, beaucoup de vitamines.

- Vous êtes un sportif ? Un militaire ?

- Non. Je déteste le sport, l'armée et toutes ces sortes de choses. »

Elle rit franchement cette fois : « Vous avez l'air très sportif, vous n'êtes pas très crédible !

- Bon, je fais un peu de boxe chinoise... Du *tai chi*... Je n'appellerais pas ça du sport...

- Oh, oui, je connais le *tai chi*, c'est très beau.

- Et vous-même, si je puis me permettre ? Vous semblez dans une forme éblouissante... Quel genre de sport faites-vous ? »

Elle devait faire un mètre soixante-dix pour cinquante-neuf kilos. Elle oscillait souplement d'un pied sur l'autre. Ses épaules assez larges et tranquillement carrées en arrière, sa prestance et son assurance, tout chez elle indiquait la championne de natation ou de triathlon.

« Non, pas de sport non plus... Je danse juste le tango.

- Magnifique, le tango. J'avais bien essayé de m'y mettre dans une autre vie », fit-il en se résignant à poser sa valise par terre parce qu'il recommençait à souffrir de l'épaule.

« Vous n'êtes pas si fort que ça finalement ! Je commençais à me demander combien de temps vous alliez garder cette valise sur l'épaule ! Vous vouliez m'impressionner, c'est ça ?

- Vous m'avez démasqué...

- Comment ça, démasqué ?

- Ma mission ici était de vous impressionner et je crois bien que je viens d'échouer. »

Elle souriait très chaleureusement et ils restèrent un instant face à face à se regarder d'un air très malicieux.

« Je me disais bien que vous étiez le genre de type à avoir une mission.

- Dangereuse ?

- Très dangereuse. »

Avec un grand sourire, ils se mesuraient du regard. Si c'était un avertissement ou un piège, ça avait de la gueule, se dit Gardner. Des pièges pareils, on en aurait rêvé.

« Je dois y aller », reprit-elle amicalement. « Sinon je vais être en retard à mon rendez-vous.

- Oh, vous avez un rendez-vous.

- Oui...

- Je suis horriblement gêné.

- De quoi ?

- De vous avoir retenue.

- Mais non, très heureuse de faire votre connaissance. Je m'appelle Batula. Batula Raba.

- Et moi Gardner. Arthur Gardner. Ce fut un plaisir, *miss* Raba.

- Vous restez combien de temps, *mister* Gardner ?

- Une semaine, tout au plus.

- Alors il faut que nous le fassions vite !

- Pardon ?

- *We have to discover who we are very fast!* Prenons un verre demain soir dans le centre, vous voulez bien, *monsieur* Gardner?

- J'en serais très honoré, *zonjushë* Raba. Où ça ?

- Vous connaissez la ville ?

- Oui.

- Bien ?

- Pas mal.

- Je vous fais confiance. Alors où vous voulez. Passez me chercher vers dix-huit heures en chambre 203. Si vous

changez d'avis laissez-moi une lettre sous ma porte dans la journée. Je ne vous... haïrai pas pour ça. »

Et sur ces mots elle ressortit ses gants de ses poches et descendit l'escalier quatre à quatre en lui jetant un dernier sourire très joyeux.

Il ouvrit sa chambre, alluma le plafonnier, jeta la valise sur le lit, referma la porte à double tour et resta immobile quelques secondes.

La chambre devait faire vingt mètres carré. Le lit double et ses deux tables de chevet étaient situés exactement en face de la porte d'entrée, sous une large fenêtre de verre dépoli qui commençait à un mètre cinquante au-dessus du parquet neuf. Les murs étaient roses. À gauche de la porte se trouvait une étagère avec un grand poste de télévision et une armoire à vêtements. À droite, une porte menait à la petite salle de bain carrelée de bleu jusqu'au plafond et une autre sur un balcon de deux mètres carrés caché entre trois murs blancs, dans un profond renfoncement de la façade arrière de l'hôtel.

Gardner éteignit la lumière, ouvrit doucement la porte du balcon et attendit une minute debout dans l'obscurité. Puis il sortit sans faire le moindre bruit. Il n'y avait aucune lumière à la terrasse supérieure qui devait être celle de la 203, ni au rez-de-chaussée. L'arrière-cour donnait en face sur le mur aveugle d'une maison plus ancienne et à droite sur la façade arrière d'un autre hôtel presque entièrement plongé dans l'obscurité. Deux berlines Volkswagen, une Mercedes, trois

Audi et une jeep Porsche étaient garées n'importe comment dans la cour. Avec un peu de chance elles appartenaient toutes à Mohammed et à son concurrent d'à côté. Les négociations diplomatiques allaient bon train en Macédoine, à Skopje, à cent-vingt kilomètres au sud, et les hôtels ici étaient vides. Gardner était probablement, avec Batula Raba, le seul client de l'hôtel Sara depuis des semaines.

Il rentra dans la chambre bien chauffée, referma la porte du balcon et s'étendit sur le lit, ses bottes encore aux pieds. C'était des bottes neuves et elles n'étaient pas encore percées comme celles qu'il avait abîmées l'été précédent et qui s'étaient remplies de boue après dix pas dans la rue, une nuit d'orage. Il avait donc encore les pieds au sec et il pouvait maintenant garder ses bottes au lit en jouissant de l'agréable sentiment de sécurité que confère aux crétins d'occidentaux la certitude, dans un pays comme le Kosovo, de pouvoir bondir sur leurs pieds à tout instant et quitter la pièce sur le champ.

Il resta quelques longues minutes allongé dans l'obscurité à écouter son cœur en se souvenant du voyage de la journée, de l'étrange escale à Ljubljana devant le Blackhawk⁶ posé sur le tarmac comme une grosse mouche noire sur un steak à point, de la petite course-poursuite de bus en bus avant de sauter dans un bimoteur au dernier moment, et s'étonna d'avoir été, vingt-six heures auparavant, sa serviette de prof négligemment jetée par terre, assis sur un banc glacial dans une gare de banlieue à l'autre bout de l'Europe, en train de

⁶ Blackhawk : nom d'un hélicoptère de transport de troupes de l'US Army.

lire, après une journée de travail dans un lycée pourri, le chant IX de l'*Odyssée* en attendant le RER de 17h28, nom de code LILI.

Il irait voir Lili le soir-même, si elle était encore là. Mais il avait deux ou trois choses à régler avant. La première était de prendre un peu de repos et c'est ce qu'il fit quelques secondes après avoir décidé de sombrer dans le sommeil.

Lili

Hôtel Sara

Jeudi 25 octobre, 20h10

Il se réveilla une heure et demie plus tard, se déshabilla, prit une douche, mit un nouveau pansement sur sa blessure, but quelques gorgées de nectar vitaminé, arracha une feuille de papier de son dernier carnet et écrivit :

Hello. This is A. G. I'm at hotel Sara until November 11.

Il plia la feuille dans une enveloppe, sortit dans la rue et marcha en évitant les mares de boue gelées dans les rues mal éclairées. Il neigeait à nouveau. Il acheta un parapluie à cinq euros dans un magasin tenu par un Chinois, retrouva la maison en ruines après vingt minutes de marche, posa la main, dans la poche de sa parka, sur le cran de sûreté de son couteau, passa sous le porche plongé dans l'obscurité, monta l'escalier pourri, frappa à la porte derrière laquelle il n'y avait pas de lumière, glissa l'enveloppe en dessous et ressortit.

Puis il prit la rue principale en direction des universités en se demandant pourquoi Lili ne lui avait pas répondu depuis

près de trois semaines alors qu'il lui avait écrit qu'il revenait. Est-ce qu'elle était encore à la villa ? Est-ce que la villa elle-même était encore là ?

Il remonta les rues du quartier de Velania sous son parapluie, le cœur battant lentement mais très fort, sous la neige qui continuait de tomber en effaçant le monde entier. Il retrouva cette maison aussi, à cinquante mètres du « Space Club », et sonna. On vint lui ouvrir sans histoire cette fois dans la lumière des projecteurs au magnésium qui balayaient le jardin. Il entra dans la villa, laissa son parapluie neuf ruisselant de neige à l'entrée, monta la première volée de marches, entra dans le bar plongé dans la pénombre où les basses recouvraient toutes les conversations, regarda autour de lui en redoutant qu'elle fût partie dans une autre maison mais non, Lili était là, la deuxième fille à gauche assise au bar, magnifique silhouette droite et fière au milieu des zombies.

Sa voisine lui fit signe de regarder vers la porte. Lili tourna lentement la tête comme si plus rien ne devait jamais l'étonner, avant de se figer de surprise, avant de commencer à sourire sans parvenir à y croire, de poser sa main sur son cœur, de froncer les sourcils... Elle aurait pu jouer tout cela, évidemment, et elle savait jouer bien d'autres scènes, mais il sentait qu'elle était réellement secouée et que c'était bon signe. Immobile sur le seuil, il admirait ses longs cheveux blonds décolorés qui lui descendaient maintenant jusqu'aux

reins, son visage aux traits parfaits, ses lèvres de coquelicot, son corps moulé dans une minirobe noire, ses jambes croisées, chaussées de longues bottes qu'il ne parvenait pas à trouver vulgaires et qui ressemblaient beaucoup à celles de Batula Raba.

Lili se leva, vint à sa rencontre et ils se serrèrent la main.

« *Hello, Lili.*

- *Hello, Arthur... What a surprise to see you back again here.*

- Quel plaisir de te revoir.

- Le plaisir est pour moi.

- Tu es libre ? Je peux t'offrir un verre ?

- Bien sûr que je suis libre.

- Tu parles anglais maintenant.

- Tu sais que tu es l'unique *french pirate* de ma vie, Arthur.

Ici j'ai quasiment tout oublié du français. Je n'ai quasiment jamais personne avec qui le parler. »

Ils s'installèrent le plus loin possible des autres, le dos au mur, et ils se contemplèrent dans un long sourire silencieux. Elle sortit ses Davidoff et lui en proposa une, lui fit signe d'approcher ses mains et alluma leurs cigarettes. Son amie Vera vint leur demander ce qu'ils boiraient, ils le lui dirent et dans les trente secondes un athlète complet arriva avec le Jack Coca de Gardner et le Red Bull de Lili.

Lili hochait doucement la tête en l'observant : « Arthur... Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu venais ?

- Je t'ai écrit un message la semaine dernière.

- Ok. Internet ne marche plus dans la chambre. J'achèterai un nouveau modem ce week-end. Tu sais ce que c'est un modem ?

- Je ne suis pas si vieux que ça, si ? Tu me trouves vieux, Princesse ? »

Elle rit : « Tu n'es pas vieux. Tu as seulement trente ans, Arthur. Quelque chose comme ça, non ? Trente-cinq ans peut-être. Mais il n'y a que toi pour m'appeler *Princesse*. Je suis une princesse seulement pour toi. Ce n'est pas vrai. Personne ne penserait ça.

- J'ai su que tu étais une princesse à la seconde où je t'ai vue.

- Mon Dieu. *You crazy man*. Pourquoi tu dis ça ?

- Tu es venue m'apporter mon whisky et tu étais très fière et très sérieuse. Tu ne ressentais aucune gêne devant moi. Tu faisais comme... Comme si tu étais une duchesse moldave de vingt-six ans soudain prise de pitié qui servait à boire à son vieux majordome anglais. Tu n'étais pas en train d'essayer de me plaire. Ça m'a plu. Peut-être bien que tu es dans cette maison mais tu es une personne libre. Je ne crois pas en connaître plus d'une vingtaine en Europe... Je peux lire ta noblesse sur ton visage. Dans la douceur, dans la dureté de ton regard. Tu es si jeune, mais c'est comme si tu avais mille ans de sagesse. C'est ce que j'appelle une princesse. »

Elle riait de tous ces beaux discours et elle prit tendrement son bras à deux mains.

« Quand est-ce que tu es arrivé ici, Arthur ?

- Aujourd'hui. Ça, c'est ma deuxième cigarette dans cette ville. »

Elle secoua la tête en riant. Elle était heureuse.

« Tu es heureuse, Lili.

- Maintenant, oui. Parce que tu es là, Arthur. Je ne croyais pas que tu reviendrais. Pas si vite en tout cas. Mais le reste du temps je ne suis pas si heureuse.

- Est-ce que tu pourras rentrer en Moldavie en décembre ?

- Non, peut-être pas.

- Pourquoi pas ?

- Parce que je n'ai pas encore assez de *mani*.

- Tu as besoin de combien ?

- Je t'ai déjà dit que je n'avais pas besoin de ton *mani*. J'ai besoin de toi.

- Tu as besoin de combien ?

- Je préfère ne pas dire. C'est mes affaires. S'il te plaît. Je n'aime pas ça. Parle-moi plutôt de ton séjour ici.

- Je reste sept jours.

- Sept jours. Comme Dieu pour créer le monde, hein ?

- Mes ambitions sont beaucoup plus modestes.

- *You're a funny man*. Sept jours pour quoi faire ?

- Je rends visite à des amis. Toi, par exemple. »

Elle sourit en hochant la tête de plus belle.

« Tu es en train de me dire que tu es venu dans ce pays, ce pays de merde, juste pour voir tes amis ?

- Exactement.

- Je ne te crois pas.

- C'est ton droit.

- Tu es fou.
- Il m'arrive de faire semblant, mais j'ai peur que non.
- Alors tu es un menteur. Un pirate.
- Eh bien, je t'avais pourtant prévenue, Lili. »

Elle imita sa grosse voix : « *Well I had warned you before, Lili...*

- Oh oui, je t'avais prévenue.
- *Oh yes, you'd warned me...* » répéta-t-elle gaiement en s'appuyant du coude sur son épaule.

Ils restèrent assis là quelque temps à siroter leurs verres en écoutant vaguement la *soap* turque. Lili chantonnait même parfois les paroles pendant que Gardner observait dans les miroirs les trois gars d'en face, à dix mètres. Ils étaient assis avec leurs airs de faux durs sous les petits drapeaux américain, anglais, allemand, français, italien, turc et russe soigneusement alignés sur le rebord d'une ancienne cheminée transformée en alcôve. Ils surveillaient la salle où il n'y avait rien à surveiller, tout en cuvant leurs bières.

« Tu n'es pas en danger, Lili ?

- Non, maintenant c'est ok.
- Mais ?
- Mais quand je suis arrivée ici au début il y avait des gens cinglés.
- Quel genre ?
- Des gens cinglés, c'est tout.
- Tu me dirais si tu étais en danger dans cette maison ?
- Je t'ai dit que c'était ok.

- Et tu es au courant de ce qui se passe à l'extérieur de cette maison ?

- Quoi donc ?

- Les règlements de compte en pleine rue. Les bombes.

- L'autre soir, oui, j'ai entendu l'explosion.

- Tu sais que la guerre risque de recommencer ? »

Comme si elle avait jamais cessé.

Lili resta quelques secondes silencieuse.

« La guerre ? Comme autrefois, Arthur ? La vraie guerre ?

- Peut-être pas ici, mais au nord du pays. À trente kilomètres d'ici.

- Ici on est en sécurité, Arthur.

- C'est un tout petit pays.

- Protégé par de grands pays.

- Convoité par de grands pays. Bref. Tu veux que je te sorte d'ici, Lili ? »

Elle le regarda en souriant, sans bouger.

« Lili, est-ce que tu veux *que je te sorte d'ici* ? Je te demande ça sérieusement. »

Il se mit à sourire lui aussi en voyant qu'elle ne réagissait plus.

« Je ne suis pas George Bush, je ne suis pas Vladimir Poutine, mais... »

Elle éclata de rire et appuya son front contre son épaule.

« Mais si tu me dis que c'est ce que tu veux, je peux te sortir d'ici. Cette semaine. Ce soir. Là, maintenant. Tu prends tes affaires et je t'emmène. Tu n'as qu'un mot à dire. Dans la poche de mon blouson j'ai de quoi convaincre à peu près

n'importe qui. Le temps de faire ton sac, ça prendra cinq minutes.

- Non. *Please*, Arthur. Parfois je crois que tu es fou. Ensuite je comprends que tu es sérieux. J'ai l'impression que tu pourrais *tuer* des gens. Tu me fais peur. Mais moi... Je te parle sérieusement aussi, Arthur. Il me faut le *mani* avant.

- Tu es une pirate, Lili.

- Eh bien, comme ça on est deux, *babe*. »

Ils restèrent encore un peu dans la salle à rire en se tenant par le bras puis elle l'emmena à l'étage. Il la suivit en contemplant ses hanches et ses jambes tandis qu'elle gravissait une nouvelle fois l'escalier devant lui avec une lenteur savamment étudiée, et très ironique. En entrant dans la chambre, tout de même, son visage s'était un peu durci parce que c'était le moment du *mani* et Gardner savait que ce moment lui déplaisait. A moins que tout cela ne fût pure comédie, bien sûr. Il sourit et lui mit une poignée de billets de cent dans la main.

« C'est quoi cette merde, Arthur ?!

- Tu as le choix, Lili. Tu acceptes de prendre tout et tu caches cette merde dans tes jolies bottes maintenant, ou bien je vais dépenser cet argent à venir te voir ici chaque nuit avant de repartir à Paris, ce qui veut dire que je vais dépenser sept cents euros dans ce bordel et que tu n'en toucheras que cent quarante, pas vrai ?

- Je ne peux pas accepter, Arthur... C'est ce que je gagne pour trente clients !

- Raison de plus. *Take this shit and run from this fucking country as soon as you can.* »

Elle accepta une partie de l'argent après deux minutes de stupeur pendant lesquelles il lui parla plus doucement pour la rassurer. Elle sortit avec l'argent et revint deux minutes plus tard, ferma la porte à clef derrière elle, se jeta dans ses bras, évita cette fois son baiser, et le serra encore plus fort, toujours plus fort. Il riait d'un rire de basse sonore.

« Pourquoi tu ris, Arthur !

- Tu es ma pirate ! Ma petite pirate moldave...

- Pourquoi !

- *You are a pirate*, Lili ! »

Ils s'embrassèrent debout l'un contre l'autre et ce soir-là il éprouva une autre sorte d'ivresse que les fois précédentes en sentant le corps de la jeune femme, presque une jeune fille, pressé contre le sien. Il ressentit plus intensément que les autres fois la finesse de ses membres et la douceur de sa peau malgré le parfum trop célèbre. Il savait maintenant que c'était la dernière fois qu'ils feraient l'amour. Elle ne partirait jamais de cette ville. Elle avait arrêté ses études et abandonné sa thèse d'histoire ou de philosophie et elle était venue ici un jour dans l'espoir d'y gagner plus d'argent en trois ou quatre mois qu'en dix ans à Chisinau. Mais maintenant elle était ici depuis un an et elle resterait longtemps encore. Ils ne se reverraient jamais hors de cette maison.

Il se demanda pour la première fois pourquoi il tenait à Lili. Il avait baisé avec une dizaine de putes dans sa vie, à Hambourg, à Anvers, à Berlin, à Nicosie retour d'Afghanistan et à Paris. Il avait baisé avec une call girl marocaine rue des Antilles, avec une Thaïlandaise dans le 14^e, avec une Russe boulevard Haussmann, avec une Japonaise rue Sainte-Anne, toutes payées avec ses primes de mission qu'il ne supportait pas de garder plus d'une semaine sur un compte en banque. D'un certain point de vue, faire l'amour avec une inconnue magnifique qu'il payait avec cette foutue prime de mission et qu'il ne revoyait jamais était la seule compensation possible au fait de *prendre une vie* à l'autre bout du monde.

Mais Lili était différente. Il la considérait comme une prisonnière ici. Et tandis qu'elle enlevait d'un geste sa robe moulante pour se coller contre lui presque nue, le regard inquiet parce qu'il ne la touchait plus de la même manière depuis quelques secondes, il sentait qu'elle était en train de comprendre à quoi il pensait, il sentait qu'elle commençait à forcer ses gestes et il le lui dit en la serrant contre lui.

« Excuse-moi, Lili. Pendant un instant j'ai pensé à autre chose.

- *There's nothing wrong* », répondit-elle en lui caressant d'une main les cheveux d'une manière qui lui sembla horriblement artificielle.

Il sourit en retenant sa main: "*Lili, don't play love.*

- *I'm not playing, Arthur.*"

Il la garda encore un instant dans ses bras sans bouger et lui murmura à l'oreille : « Je ne t'ai pas *payée*, Lili.

- Bon Dieu, si.

- Je suis venu ici en ami. Je t'ai donné ce fric comme à une amie. On n'est pas forcés.

- *Stupid poet*. J'ai envie de faire ça. Et toi aussi. »

Il l'embrassa encore et décida d'oublier un instant tout ce qui s'était passé auparavant et tout ce qui se passerait ou ne se passerait pas après. À pleines mains, il saisit ses cheveux et posa ses lèvres sur son crâne si fragile pendant qu'elle le déshabillait maladroitement et commençait à caresser ses omoplates et à pétrir les muscles de ses épaules. Elle évitait soigneusement le pansement, les bras glissés sous ses aisselles et les coudes plaqués contre ses côtes. Puis elle l'embrassa à pleine bouche, le souffle court. Il sentait sa langue sucrée contre la sienne et leurs haleines se mêlaient. Il explorait son corps de ses mains, lisant du bout des doigts la courbe de sa colonne vertébrale et les méplats de ses hanches. Il l'allongea sur le lit et la caressa longtemps sur tout le corps jusqu'à ce qu'elle commence à mouiller son string noir. Alors il s'allongea près d'elle et prit son con entre ses lèvres tandis qu'elle fermait à demi les yeux et maniait sa queue comme un sceptre.

Ils furent très heureux ainsi, longtemps. Et plus tard il la baisa jambes repliées sur sa poitrine, violemment, comme ils ne l'avaient encore jamais fait. Comme s'il se vengeait de quelque chose ou comme si, peut-être, ils se vengeaient tous deux, l'un l'autre, de tout le reste.

Quand elle revint de la douche il était encore nu assis sur le grand lit et ils se rhabillèrent côte à côte. Elle semblait triste et il était très possible qu'elle le fût réellement. Il était en train d'enfiler sa chemise quand elle commença à se remaquiller en se penchant vers le grand miroir lèvres tendues en avant et il lui parla en souriant.

« Ne reste pas prisonnière ici, ma pirate moldave. Tu as toujours ton passeport ? »

Elle fit signe que oui. Il enfila ses bottes et resta assis à la regarder dans le miroir.

« Je te donnerai des nouvelles politiques de temps en temps, *you crazy girl*. »

Elle souriait à nouveau. Ironiques à deux, c'était mieux.

« Si je te dis que c'est trop dangereux et que tu dois quitter le pays, tu feras comme je te dis ? »

Elle fit signe que oui sans le quitter des yeux. Il savait déjà qu'elle mentait.

Il l'embrassa encore une fois et il s'aperçut qu'elle avait les larmes aux yeux. C'était peut-être des larmes de comédie. Il n'en avait pas grand-chose à faire. Il voulait qu'elle s'en tire.

« Ne t'inquiète pas, Lili. Tu vas t'en tirer. Il faut rentrer chez toi. Tu as assez d'argent pour partir maintenant. Pas autant que tu voulais quand tu es venue ici. Mais assez pour retourner à Chisinau et reprendre tes études. Je te vois plus en historienne ou en philosophe qui baise comme une déesse

qu'en pute qui baise comme une historienne ou comme une philosophe. »

Elle sourit quelques instants.

« Si quelqu'un essaie de t'empêcher de partir tu devras me le dire. Je suis à l'hôtel Sara comme la dernière fois si tu as besoin. Ne reste pas ici. Il faut que tu partes.

- De toute façon je ne peux pas faire ma vie avec toi.

- Faire sa vie avec quelqu'un est une expression stupide que les filles qui ont vécu une ou deux guerres et qui ont étudié Kierkegaard et Heidegger devraient rayer de leur vocabulaire, non ? Tu es jeune, pour toi tout est possible. Je t'aiderai si tu me le demandes.

- Je ne veux pas que tu partes, Arthur.

- Alors viens avec moi maintenant.

- Je ne peux pas.

- Pourquoi ?

- Je ne peux pas rentrer chez moi comme je suis partie.

- Tu es plus forte aujourd'hui que le jour où tu es partie.

- Pourquoi tu dis ça ?

- Je le sens. Tu es forte. Tu es dure. Tu n'as jamais été aussi dure de toute ta vie et toi-même cela te fait peur. Tu es tellement forte maintenant que tu hésites à prendre la décision, tellement ce serait rompre avec toutes les décisions que tu avais prises jusqu'ici. Je sais exactement ce que tu éprouves. Ce n'est pas vrai ?

- Arthur, comment tu sens ça ?

- Je le sens parce que j'essaie de sentir comme toi.

- Arthur, tu es amoureux de moi ?

- Je ne sais pas ce que c'est, être amoureux, *my little Lili*. »

Ils restèrent une dernière fois enlacés debout au milieu de la chambre à peine éclairée puis il se sépara d'elle pour ouvrir la porte. Les autres fois elle l'avait raccompagné en tenant son bras jusqu'à la porte de la villa, mais cette fois elle resta dans la chambre.

K.

Hôtel Sara

Vendredi 26 octobre, 10h10

On frappa à la porte de sa chambre en milieu de matinée. Gardner alla ouvrir, l'*Odyssée* dans une main, son couteau à cran d'arrêt dans l'autre, au fond de sa poche. C'était simplement le réceptionniste qui venait lui annoncer d'un air inquiet qu'un jeune homme du nom de Veton le demandait dans le hall.

« Don't worry. I know this guy. This is a friend.

- Are you sure, mister Gardner?

- Yeah, I'm sure. Thanks.

- Do you have many friends in Prishtina, mister?

- Many. Many. Many friends. Say, what's your name ?

- You can call me Eumaeus, mister.

- Eumaeus? But you've got an albanian name, haven't you ?

- Yeah, Eumaeus. That's my name.

- Eumaeus. This sounds like a greek name, ain't it so?

- Eumaeus, this is albanian name, mister.

- An albanian name... Ok, thanks, Eumaeus.

- *You're welcome, mister Gardner*”, fit le réceptionniste en refermant la porte.

Gardner posa l'*Odyssée* ouverte sur le téléviseur éteint, enfila son blouson, empoigna son parapluie et descendit. Il lança un sourire à Veton et ils échangèrent une chaleureuse poignée de main devant Eumaeus un peu rassuré.

Veton sentait qu'il y avait comme une gêne et il regarda Eumaeus droit dans les yeux et lui dit en albanais : « Tu dois être Yumeus. Je travaille pour un ami de Mohammed. »

Eumaeus haussa légèrement les épaules, comme pour dire qu'il préférerait ne pas en savoir plus.

Veton et Gardner sortirent dans la rue jusqu'à la Mercedes à moitié cachée derrière le bulldozer jaune et s'installèrent à l'avant tout en jetant un coup d'œil aux fenêtres et à la rue. Veton fit ronronner le moteur de la berline et adressa un clin d'œil amical à son passager : « *How is London ?*

- *Paris.*

- *Oh, yeah, Paris. How is Paris ?*

- *Cold, sunny and boring.*

- *You like it here, man, don't you?*

- *Hell yes, I like it here. »*

Ils remontèrent la colline à travers les embouteillages jusqu'à un quartier sur les hauteurs au nord-ouest de la ville, où chaque maison disposait d'un vaste verger entouré de murs. Lorsque Gardner descendit de la Mercedes, l'ex-officier de l'Armée de libération l'attendait déjà à la porte de

sa villa, les mains dans les poches, avec un grand sourire triste et fatigué.

« *How do you feel here, Skender ?* » demanda l'ex-officier lorsqu'Arthur l'eut rejoint sous le porche.

« Je suis amoureux de ce pays.

- De quoi n'es-tu pas amoureux, Skender ?

- *Good to be called Skender again.* Et moi, comment dois-je t'appeler aujourd'hui, mon ami?

- Tu m'as dit la dernière fois que tu aimais bien Kafka ?

- Probablement mon écrivain préféré.

- *Le Procès, La Métamorphose, le Château, l'Amérique, La Tour de Babel...* Beau programme. Alors appelle-moi K. pour aujourd'hui.

- Parce que de toutes les armées du monde tu es mon ex-officier préféré.

- Ne me parle pas de cette putain d'armée. Mais à propos, comment va Messier ?

- Toujours discret, toujours vivant, de ce que je sais.

- *Good so.* »

Cette fois la maison était jolie et presque neuve. Dans l'entrée, un grand poêle en faïence bleue et blanche, importé d'Allemagne ou d'Angleterre et où brûlaient quelques bûches, bloquait le froid du dehors. Il n'y avait quasiment pas un pouce de carrelage qui ne fût recouvert d'une ou deux épaisseurs d'un de ces magnifiques tapis afghans que Gardner rêvait d'acheminer un jour jusqu'à son studio parisien pour épater les bobos. Ils traversèrent la maison par un long couloir aux murs blanchis à la chaux. K. fit asseoir

Gardner dans le salon. Debout devant la grande fenêtre, il ouvrit aussitôt une bouteille de vin rouge pour leur verser deux verres à ras bord sur le bureau en noyer. Quelques gouttes tombèrent sur le bois magnifique et abîmé. K. ne prit pas la peine de les essuyer.

« *Why did you come back, Skender ?*

- Je voulais juste vérifier que toi et quelques autres amis vous n'aviez pas été qu'un rêve. »

K. répliqua d'une voix amicale mais tranchante : « Nous sommes aussi réels que nécessaire, Skender... Mais tu ne devrais pas revenir ici. Tu devrais être à Paris en train de travailler à ton putain de livre. En train d'écrire *The Shit That Happens Here*. Ou de faire en sorte que quelqu'un l'écrive, hein. Je ne sais pas comment ça marche chez vous...

- Eh bien le vrai titre serait plutôt quelque chose dans le genre : *Shit Happens To Happen Anywhere*. Probablement que j'aime me réfugier ici pour oublier la merde qu'on a foutue chez moi.

- Quel genre de merde ?

- Rien de très nouveau. La merde habituelle.

- Ou alors peut-être que tu ne sais pas réellement ce que signifie le mot *merde*.

- Raconte. Qu'est-ce qui se passe ici ? »

K. tourna le dos à Gardner, son verre à la main, pour faire face à la fenêtre.

« Mon frère a été tué il y a trois semaines, Skender. Mon propre frère.

- Celui d'Urosevac ?

- Je t'ai déjà dit de ne pas utiliser ce nom quand tu parles à un Albanais. Nous, nous ne disons pas Urosec. Nous disons : Ferizaj.

- *I'm sorry, K.*

- Ne sois pas désolé, Skender. Avec moi ça n'a pas d'importance. Je dis ça pour toi, quand tu parles aux autres. Si tu prends une balle parce que tu n'as pas retenu ce que je t'ai appris, ça, ça me désolera.

- *No, I'm sorry for your brother. »*

Il y eut un très long silence entre les deux hommes. K. semblait abîmé dans la contemplation de la colline en face à travers la grande baie vitrée sans rideaux. Cette immense colline couverte d'arbres et de neige n'intéressait pas tellement Gardner pour le moment. Il regarda d'abord ses propres mains posées sur les accoudoirs, l'une après l'autre, en essayant de ne pas se souvenir de ce qu'elles savaient faire. Au bout d'une minute environ, voyant que K. ne disait toujours rien, Gardner leva les yeux vers le mur qui lui faisait face et reconnut le calendrier Pirelli qui avait été accroché deux mois plus tôt dans la maison à moitié en ruines à un kilomètre en contrebas. Le calendrier était resté ouvert à la page du mois d'août et il y avait toujours la même petite tache de vin ou de sang pile sur la date du 6. Gardner se mit à vérifier tous les détails de la photo. Selon une technique apprise d'un vétéran du Centre, Gardner avait utilisé les détails de cette image qu'on pouvait retrouver en deux clics sur internet pour mémoriser aussi précisément que possible

la conversation qu'il avait eue avec K. par une belle soirée d'été, à peine trois mois auparavant.

Et maintenant ils étaient à nouveau réunis, Gardner et K., alias Ismael, autour d'une table, et K. parlait de la fin de la guerre avec de grands yeux froids et vides et il leva son verre comme il savait si bien faire et pour de si bonnes raisons, mais cette fois la mort dans l'âme.

« Skender, buvons à la fin de cette guerre. »

Gardner prit son verre sans conviction et recommença à contempler avec un sentiment de parfaite étrangeté sa main droite, délicatement enroulée autour de la mince paroi de silice transparente qui la séparait de la robe rouge sang du vin bektashi.

Une robe mouvante, vivante, peuplée d'ombres, inondée de lumière.

« La fin de la guerre... Il n'y en aura jamais, K. Tu le sais. Pas ici, ni nulle part ailleurs. La guerre ne finit jamais.

- Ma guerre à moi aura une fin.

- Buvons à la mémoire de ton frère.

- Mon frère était un désastre. Mais oui, *anyway*. Ok. À la mémoire de mon frère. Et à la fin de ma guerre. »

Ils burent le vin lourd et sucré, doux comme du miel, riche comme une fin d'été. Le regard de Gardner s'attarda quelques secondes sur le vieux coffre de bois noir au fond de la pièce, avec l'éternel fusil AK-108 et ses deux chargeurs de trente balles. Et par la fenêtre il apercevait à cinq cent cinquante mètres la ligne verte du bosquet de pins et les frondaisons rouges, vertes et jaunes des bouleaux du cimetière juif et il

compta trois tombes blanches qu'il distinguait malgré la neige et les minarets et les fumées de la ville dans le grand ciel glacial. Trois tombes d'un blanc resplendissant, sept fragiles minarets, deux incendies, fumées noires, violentes, une petite foule de quatorze cheminées, fumées blanches, tranquilles, et les vomissements de la centrale thermique à dix kilomètres au sud-ouest, d'un brun foncé sinistre et menaçant.

Ils restèrent longtemps sans rien dire avant que K. ne rompe le silence.

« Tu as trouvé quelque chose sur Tolanov, Skender ?

- Zéro. Rien trouvé sur lui dans la presse. Mes contacts ne connaissent pas non plus. Désolé. Tu peux m'en dire plus ?

- Je dirais qu'il faut que tu laisses tomber. Cet été je pensais que tu avais des appuis quelque part *and that, for you, it would be, like you say in french*, comme un gosse.

- Comme un gosse ?

- *Or is that* comme un enfant ?

- Un jeu d'enfant ?

- *Yes*, comme un jeu d'enfant. Maintenant je pense qu'il ne faut pas que tu te mêles de ça. Moins tu en sauras, mieux tu te porteras. Moi, je sais déjà tout ce qu'il y a à savoir sur ce crétin. Et j'en fais mon affaire.

- Ok, je ne m'en mêlerai plus alors... Mais raconte.

- Non, je préfère que tu ne penses plus à ce type... Vraiment, laisse tomber. Je préfère d'ailleurs me préparer moi-même à oublier certaines choses pour pouvoir en finir avec cette guerre.

- Bon. Comment ta guerre va-t-elle finir, *mister K.* ? Tu pars à Tirana ?

- J'ai encore besoin d'un peu d'argent avant de pouvoir emmener ma famille là-bas et de l'installer convenablement. Mais oui, c'est l'idée.

- Combien d'argent ?

- En fait beaucoup, beaucoup trop d'argent. Il me faudra encore des mois pour trouver cet argent, si j'ai de la chance. Beaucoup de chance. Là-bas aussi, la situation évolue. Ce n'est plus comme au début, surtout pour moi. Je ne suis plus vraiment le bienvenu.

- Pourquoi ?

- Tu sais pourquoi. Je suis le *black sheep* de ce pays infesté de *blackhawks*. »

Gardner remplit en souriant leurs verres presque vides. Ils avaient tous deux en commun, entre autres, un certain sens de l'humour et une excellente descente.

« Comment trouveras-tu cet argent ?

- En écoulant l'héroïne, comme tout le monde au KPC, tu sais bien. »

Leurs regards se croisèrent longuement.

« Tu es déçu, Skender ?

- Je ne pense pas que tu puisses me décevoir un jour.

- Tu as déjà essayé l'héro ?

- Jamais. J'ai bien peur de préférer les romans.

- Les romans. Kafka, Balzac, Flaubert ?

- Kafka, Hemingway, Chandler.

- Chandler?

- Raymond Chandler.

- Bon, connais pas. Comment est-ce que tu peux être sûr que tu préféreras toujours lire des romans le jour où tu auras essayé l'héroïne ?

- J'ai été favorablement impressionné le jour où je t'ai rencontré, K. Et je le suis encore aujourd'hui. Comme tu me l'avais conseillé, je me suis un peu renseigné sur ta religion qui m'était complètement inconnue.

- Ma religion ? Tu veux dire les Bektashi ?

- J'ai découvert qu'on racontait de très belles histoires drôles chez les Bektashi. Ce qui expliquait au moins en partie pourquoi tu disposais d'un sens de l'humour assez développé pour inviter, l'été dernier, dans ta planque délabrée de la rue en bas de la colline, un jeune con de *french independent writer* dans mon genre, à parler de votre guerre à laquelle il ne connaissait pas grand-chose.

- C'est bien que tu te sois souvenu des Bektashi, Skender. Quelle est ton histoire préférée ?

- Celle qui explique pourquoi je suis certain que je préférerai toujours les grands écrivains à toutes sortes de drogues qu'on peut trouver dans le monde, *ever*.

- Tiens, tiens. Raconte-moi. »

Gardner prit son verre, se leva avec une moue d'une modestie soigneusement étudiée et fit trois pas bien assurés jusqu'à la fenêtre pour avoir une meilleure vue sur la colline d'en face.

« Un beau jour, à l'époque où la région était encore sous domination ottomane, le gouverneur de la province du

Kosovo alla visiter la prison. Il emmena les geôliers avec lui et rendit visite à tous les prisonniers dans leurs cellules. Il mit son point d'honneur à demander à chacun pourquoi il avait été emprisonné. Ils déclarèrent tous sans exception qu'ils étaient innocents des crimes dont on les avait accusés et que c'était la corruption de l'administration ottomane et les faux témoignages de tel ou tel envieux, de tel ou tel rival ou de tel ou tel ennemi personnel qui les avaient conduits derrière les barreaux. C'est ce qu'ils dirent tous.

- Tous ?

- Sauf un.

- Evidemment !

- Il y avait parmi les prisonniers un Bektashi qui répondit au gouverneur : 'La faute est mienne et je suis coupable, cela est certain. J'ai bel et bien commis le crime que j'ai commis et je l'ai commis parce que j'étais incapable de régner sur mes passions.' Alors le gouverneur se tourna vers les geôliers et leur dit : 'Libérez cet homme immédiatement avant qu'il ne ruine la décence des autres.' Et le prisonnier fut libéré. »

K. se mit à sourire. Gardner souriait lui aussi, toujours à la fenêtre, le regard perdu dans la neige qui recouvrait les hauteurs de la ville.

« Ce bon vieux Skender... Voyons voir si je suis toujours aussi bon critique littéraire. Cambridge, *you know*. Si je ne m'égare pas à force de fréquenter des canailles. Si je ne suis pas devenu incapable de discuter avec de jeunes putains de bâtards d'*independent writers* dans ton genre... Bref. Tu es en train de me dire que ceux qui prennent de l'héroïne

cherchent quelque chose comme redevenir innocents... Oublier, ou faire oublier qu'ils sont coupables... Alors que toi, tu sais que tu seras toujours coupable, aux yeux de tous, pas vrai ?

- Coupable d'être un *french independent writer* ?

- Allons, nous savons tous les deux que tu es bien plus que cela.

- Ah oui ? »

K. s'alluma une nouvelle Davidoff, poussa le paquet ouvert en direction de Gardner et s'appuya lentement en arrière. Ses mains étaient posées bien à plat sur le bord du bureau. Il contemplait à nouveau la brune du calendrier. C'était tout de même étonnant que le calendrier ait changé de maison tout en restant à la page du mois d'août, se dit Gardner en observant le visage de K., parfaitement relâché et parfaitement indéchiffrable.

« Skender, tu sais pourtant bien que les grands écrivains sont tous coupables. Au fond, à de rares exceptions près, tout le monde leur en veut tellement. La jalousie fait tourner le monde, Skender. Regarde tous ces clichés. Kafka, heureux dans le malheur, infoutu d'épouser les femmes qu'il aimait. En réalité, ce qu'on lui reproche, c'est sa liberté absolue. Sa joie malgré la mort que les médecins lui annonçaient. Son *emploi du temps*. Pour Franz, la vie et la mort n'étaient qu'une question d'heures. On lui en veut même d'avoir fini par trouver la seule femme qui pouvait comprendre cela. Dora... On ne parle quasiment jamais d'elle... Certains font mine de croire que le pauvre Kafka est mort puceau, qu'il

n'est jamais passé par la case bordel, ni par la case grand amour absolu. Grand amour *physique*, je précise... Mais dis donc, Skender, j'ai déjà beaucoup bu ce matin. Je pourrais te faire le même genre d'analyses avinées sur Melville, l'aventurier tapette, ou sur Hemingway, le macho alcoolique qui s'est tiré une balle... Et toi, Arthur Gardner, Alex Gambler ou ce que tu veux, avec ce petit roman que tu prépares sur mon petit pays, tu es en train de devenir un putain de bâtard d'écrivain à ton tour.

- Manquait plus que ça.

- T'es dans la merde jusqu'au cou, Gardner. T'auras les oreilles qui chauffent. Mais ne fais pas attention, continue comme ça. Dis-toi que tu auras toujours raison, sur tout, et qu'on sera toujours au moins quelques-uns à te suivre partout.

- Et toi, *mister K.*, tu es le plus grand putain de bâtard de critique littéraire de tous les Balkans. Donc de tout le Vieux Continent. Donc du monde.

- Dis donc, ça c'est un compliment, j'espère ?

- Naturellement. Tu es d'une finesse et d'une rapidité à faire peur.

- Encore plus rapide que tu ne crois, Skender. Par exemple, pour en revenir aux choses sérieuses, si je te demande si un *french independent writer* dans ton genre peut emporter quatre kilos d'héroïne à Londres, tu ne vas pas le faire, n'est-ce pas ?

- Tu peux répéter ça ?

- Je ne vois pas pourquoi. »

Les deux hommes ne se faisaient pas vraiment face. K. était resté assis dans son fauteuil, la cheville droite sur le genou gauche, tourné vers le mur où se trouvaient le coffre et la kalachnikov. Gardner regardait dans la même direction, la tête légèrement penchée sur le côté droit. Un observateur situé sur la colline à une distance de cent cinquante mètres et les surveillant par la fenêtre aurait pu croire qu'ils contemplaient tous deux un tableau ou un stupide calendrier Pirelli accroché sur le mur au-dessus du coffre. Mais cette fois il n'y avait rien sur ce mur. Le calendrier était sur celui d'en face.

« Tu vois, Skender, je te fais plus confiance qu'aux types de la Minuk⁷. Sans parler du fait que tu me reviendrais bien moins cher. Je te propose vingt mille euros. Cinq mille d'avance, là, maintenant. Quinze à la livraison. Moi, je me fais deux cent mille. Alors c'est négociable. »

Gardner s'alluma une JPS.

K. sourit d'un air déçu et s'alluma une Davidoff.

« Je ne le ferai pas, K.

- Tu ne me fais pas confiance, Skender.

- Si.

- Il n'y aura aucun problème ici à l'aéroport. Tu as bien vu comment ça se passait avec mes copains. Ni à l'arrivée à Heathrow, où j'ai aussi un contact.

- Je t'ai déjà répondu.

- Tu sais que je n'utiliserai pas cet argent pour un coup tordu.

⁷ Minuk (angl. *Unmik*) : Mission d'administration intérimaire des Nations-Unies au Kosovo.

- Je me contrefous de ce que tu feras ou de ce que tu ne feras pas avec cet argent. Je te considère comme un ami et cette guerre comme perdue. Perdue par tous... Il fut un temps où par romantisme j'aurais sans doute foncé tête baissée pour financer la retraite d'un bandit communiste dans ton genre en écoulant l'héroïne afghane dans les rues de Soho sans passer par la case Minuk. Ce temps est révolu.

- Tu as des enfants, Skender ?

- ...

- C'est pour ça que tu refuses ?

- ...

- Je peux comprendre, Skender. »

K. écrasa sa cigarette à peine entamée, sourit et ajouta : « Tu dois être un putain de bon père. » Il leva une dernière fois son verre : « Ma copine est enceinte. C'est pour février.

- Un frère qui part, un fils qui vient.

- Une fille.

- Allah vous bénisse.

- Allah t'entende. Buvons aux putains de bâtards de bons pères.

- Aux putains de bons pères bektashi. »

Il y eut un éclair de joie et d'espoir dans le regard du guerrier et c'était tout ce que Gardner avait espéré y voir ce jour-là.

Mohammed

Quartier du vieux bazar

Vendredi 26 octobre, 11h55

Veton déposa Gardner aux environs de l'hôtel Sara. La neige restait sur les toits et partout où les gens n'allaient pas la piétiner. On en annonçait encore pour la nuit et Gardner avait toujours été très heureux quand il neigeait, même si la neige pouvait représenter une difficulté de plus dans ce genre de voyage. Avant de rentrer, il fit un tour à travers les ruelles en zigzaguant entre les plaques de neige, les flaques de boue gelée et les brouettes chargées de cigarettes de contrebande et jeta quelques coups d'œil amusés, au passage, dans les reflets des baies vitrées des magasins de robes de mariées et les glaces sans tain des officines d'avocats. On pouvait y contempler un pays multiplié à l'infini. Personne ne le suivait. C'était ce qui était merveilleux dans ce pays. Les gens d'ici pouvaient savoir beaucoup de choses. Les autres ne savaient rien.

Il faisait un froid sec et coupant avec le vent qui remontait les collines et pour se réchauffer tout en continuant à traîner

dehors, Gardner se réfugia sous les bâches et les tôles du vieux bazar pour griller quelques JPS. En examinant les lamentables trésors des étals il tomba sur le stand d'un vendeur de magnétophones et acheta trois cassettes audio de Bach perdues dans un magma de musique électro-folk. On trouvait vraiment de tout sur les marchés des Balkans.

Lorsqu'il revint dans la 103, il y avait un message glissé sous la porte. Gardner jeta un coup d'œil à la porte-fenêtre toujours fermée, ferma la porte à clef derrière lui, suspendit son parapluie à la poignée, alluma les nouvelles, coupa le son et contempla quelques secondes, sur l'écran de télévision en fin de vie, les mornes faces des prétendants à la présidence du Kosovo alignées derrière une table et bizarrement disposées comme au sommet de sept ou huit boîtes de conserve. Un beau chamboule-tout. En tout objectivité, ces guignols ressemblaient à s'y méprendre à des bustes d'hommes d'Etat. Gardner esquissa un sourire, but un verre de multivitamines, reprit son exemplaire de l'*Odyssée*, se débarrassa d'une main de ses bottes et de son blouson (l'*Odyssée* passait dans la manche sans problème, comme un drôle d'animal affectueux), se glissa sous une couverture et déplia la feuille de papier où il lut ces quelques mots tracés d'une écriture aérienne :

11 :30 am

Very dear mister Gardner,

Vous ne pourrez pas m'emmener où vous voulez ce soir: je suis au Théâtre ODG avec quelques amis à partir de 20h.

C'est le théâtre dans les sous-sols du centre commercial.

Vous venez ?

Sinon demain ?

Batul

Gardner souriait toujours. Le théâtre ODG. ODG pour *Office of the Director General*. Les artistes de la ville ne manquaient ni d'humour, ni d'esprit critique. La seule chose qui leur manquait, c'était le pognon. La plupart d'entre eux passaient la journée à travailler comme chauffeurs de taxi, comme infirmiers ou comme vendeuses de robes de mariage. Quel stupide métier pouvait bien exercer une beauté comme Batul dans ce pays pourri ? Réceptionniste à l'ONU ? Hôtesse au Grand Hotel Prisca ? Serveuse dans un fast food branché en face du QG de la Minuk ? Journaliste pour une chaîne de télévision financée par l'un des six candidats pro-occidentaux ? Employée d'une banque allemande, suisse, italienne ? Vendeuse de vêtements branchés ? De montres de luxe ? De sous-vêtements indécents ? De parfums et cosmétiques ? De vodka, de whisky de contrebande ? Ou peut-être bien professeur d'anglais ou d'italien à l'International School of Pristina ? Interprète auprès du Foreign Office ? Directrice adjointe d'une ONG spécialisée dans le déminage et financée par un grand groupe américain de l'armement ? Le monde était ce qu'il était. Tout cela était possible et bien d'autres choses encore. Mais l'important était que cette jeune femme brillait d'une intelligence et d'une

beauté hors du commun et qu'ils s'étaient entendus au premier mot.

Gardner consulta sa montre. Il était à peine midi. Il renfila ses bottes, monta au deuxième étage et frappa trois coups discrets à la porte de la 203.

Elle était là. Elle sortait de la douche et ses cheveux sombres aux reflets blonds étaient encore constellés de gouttes d'eau qui scintillaient dans la lumière dorée. À cet étage la pièce était inondée de soleil à travers les épais carreaux de verre dépoli. Batul portait une jupe plissée rouge vif et un chemisier de soie d'un blanc immaculé où les rayons dessinaient à contrejour, à travers la fine étoffe, la silhouette harmonieuse et légère d'une femme adolescente. Et Gardner pouvait respirer dans l'air de la pièce, accordées à la grâce du corps de Batul, les promesses d'un grand bouquet de lys posé sous la fenêtre et la délicate fragrance d'un beau parfum fruité.

« Oh, mister Gardner. Quel plaisir !... Qu'y a-t-il ?

- Ces lys... Ce sont mes fleurs préférées.

- Ne sont-ils pas magnifiques ?

- Des lys en fleurs, fin octobre, à Pristina... C'est miraculeux.

- N'est-ce pas !

- ...

- Je pensais que vous passeriez la journée dehors, *mister* Gardner ?

- Non, je suis seulement passé voir un ami ce matin. Je ne vous dérange pas ? Vous alliez sortir bientôt ?

- Je n'ai rendez-vous qu'à seize heures pour la répétition.

Vous avez vu mon message sous votre porte ?

- Oui, à l'instant.

- Vous venez ce soir ?

- Vraiment ? Cela vous ferait plaisir autant qu'à moi ?

- Oh, je serais très heureuse ! Vous aimez la musique ?

- Comme disait je ne sais plus qui : 'Un homme qui connaît la musique est un homme imprévisible.'

- Joli !... Shakespeare ?

- Non, je crois que c'est Björk. »

Batul sourit de toutes ses jolies dents immaculées.

« Et le jazz, vous aimez le jazz ?

- Surtout le jazz.

- Laissez-moi deviner... John Coltrane ?

- Touché... Comment avez-vous deviné ?

- Il y a en vous un mélange de tellurique et de, comment dire, de voyageur interstellaire...

- Ça ressemble à un compliment.

- Deux compliments. Alors, vous venez ?

- Avec le plus grand plaisir.

- Je me réjouis, Arthur. Ce sera beau... Je peux vous appeler Arthur ?

- Mais oui, Batul.

- Batul... Oui, appelez-moi Batul. C'est très bien... Mon père m'appelait comme ça. »

Ils restèrent un instant face à face dans l'air parfumé et la lumière surabondante et Batul le prit doucement par le coude, le fit entrer et l'écarta de la porte pour la fermer.

« Restez un instant si vous n'êtes pas pressé, Arthur. Dans ce pays il ne faut pas rester parler sur le pas des portes.

- Je ne voulais pas vous déranger.

- Vous aviez tort.

- Dites-moi, vous aussi, vous jouez ce soir ? Vous êtes musicienne ?

- Bien sûr ! Vous avez la percussionniste sous les yeux...

C'est l'impertinente qui, regardez, tient encore votre coude...

- Vous avez un sacré sens du rythme.

- Vous trouvez ?

- Vous êtes à la batterie ?

- Non, pas la batterie. Les congas. Vous connaissez ?

- Je ne connais plus rien et je n'ai jamais rien connu.

- Vous êtes un charmeur. Les congas, ce sont des sortes de... de grands tambours. Ça vient de la Caraïbe.

- Cangas ?

- Non, pas des cangas. Des *congas*.

- Mais que font ces congas au milieu des Balkans ?

- Vous ne savez pas encore qu'il peut arriver à peu près n'importe quoi, ici ?

- C'est bien vrai.

- Alors j'ai bien le droit d'apporter mes congas.

- Tout ce que vous voulez. Alors vous jouez sans baguettes ? Avec les mains ?

- Avec les mains.

- Montrez-les moi. »

Elle eut un instant d'hésitation. Puis elle regarda elle-même ses mains qu'elle avait grandes, fines et légèrement

abîmées. Gardner reconnut quelques petites taches de brûlures comme sur les mains de sa jolie prof de physique-chimie, des années auparavant, à des milliers de kilomètres de là, dans une autre vie. Il prit tout naturellement les mains de Batul dans les siennes, surpris de leur force et des petits cals qu'il y découvrait à la jointure des métacarpes et des phalanges.

« Des mains de percussionniste...

- Elles sont très laides... Un accident il y a des années...

- Non, très belles.

- Elles sont très vieilles.

- Elles ont de la force.

- Vous êtes très gentil, Arthur. Ça change des autres types.

Ça ne vous dérangera pas si je vous dis quelque chose de très inapproprié ?

- Essayez toujours.

- Je sens que je peux vous parler comme à un ami, tout de suite. Je le sens. Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ? »

Il gardait ses mains dans les siennes et elle ne les retirait pas et il regardait ses mains et elle regardait ses yeux.

« Je suis touché, Batul. Je suis très heureux que vous ayez dit ça.

- *In french you can say* vous or tu.

- Oui.

- Eh bien, Arthur, depuis le début je vous dit *mister* Gardner mais je te dis *tu* en anglais, même si tu ne peux pas savoir.

- Vraiment ?

- Oui. Ça ne te dérange pas que je te parle comme ça, Arthur, même si on ne se connaît pas ?

- Au contraire.

- Tu as prévu quelque chose d'ici seize heures ?

- Mais non.

- Alors je t'emmène déjeuner quelque part ? Je suis très heureuse aujourd'hui. C'est un jour important pour moi. J'ai mis un beau parfum que j'aime beaucoup, tu le sens ? J'ai envie de partager ma joie avec quelqu'un que j'aime beaucoup. Je sens que je vais t'aimer beaucoup. Ça ne te dérangerait pas de venir ?

- Je serai très heureux d'aller déjeuner avec toi. Si tu me laisses deux minutes je vais redescendre chercher mon blouson dans ma chambre et je t'attends dans le hall. »

Il revint dans sa chambre s'emparer de son blouson et de son parapluie et descendit dans le hall. Il s'arrêta pour parler quelques minutes avec Mohammed qui avait retiré ses lunettes de lecture en le voyant descendre.

« Arthur, *wie geht's* ?

- *Wunderbar, Mohammed. Ich danke Ihnen.*

- Arthur. C'est une chose qui me trotte dans la tête depuis la première fois que nous avons parlé. Comment est-ce qu'un *Français* comme vous, avec un nom *anglais*, peut aussi bien parler *l'allemand* ?

- C'est mon métier, Mohammed. Je suis professeur d'allemand.

- Oh. À l'université à Paris ?

- Non, au lycée. Dans les quartiers les plus pauvres de la banlieue de Paris.

- *In der Pariser Vorstadt* ? Là où il y a eu les émeutes il y a deux ans ?

- Précisément.

- Et les jeunes apprennent quelque chose, là-bas ?

- Oui, comme partout ailleurs. Ils apprennent à haïr la lecture, l'écriture, l'histoire, la géographie, tous les livres, toutes les langues, la peinture, la musique. Et le silence.

- Oh oui, je connais cette impression... Mais c'est notre faute, à nous.

- Ah oui ?

- Nous n'aimerions pas vraiment que les jeunes sachent lire et écrire, n'est-ce pas ? Ce qui s'appelle lire et écrire. Nous n'aimerions pas qu'ils connaissent le monde et son histoire, ni qu'ils sachent réellement écouter la musique... Bien trop dangereux pour nous. Ils devineraient tout. Ils comprendraient toutes les erreurs que nous avons commises. Tous les projets auxquels nous avons renoncé. Toutes les beautés que nous avons assassinées. *Assassinées*. Il n'y a pas d'autre mot, n'est-ce pas, Arthur ?

- Vous êtes un sage, Mohammed.

- Non, je suis juste un propriétaire d'hôtel qui sait faire ses comptes. Je sais que deux et deux font quatre et qu'un homme sans livres et sans histoire est un hôtel sans lit. »

Gardner lui souriait avec beaucoup de sympathie.

« Mais comme c'est étrange. C'est étrange de penser qu'un homme comme vous », et Mohammed fit un ample geste des deux mains pour doubler, tripler la carrure de Gardner, « est professeur dans des quartiers pareils. Ici on vous aurait fait directement professeur à l'Université de Pristina. Au moins, vous enseigneriez devant des crétins disciplinés, qui font semblant d'écouter ce qu'on leur dit...

- Je suis très flatté, Mohammed. Mais j'aime ma vie comme elle est. Parfois certains jeunes comprennent quelque chose. Parfois même certains jeunes vous apprennent quelque chose. Et puis, ce métier me laisse du temps pour réfléchir. Pour voyager. Pour venir de temps en temps ici, à l'hôtel Sara, sans avoir à expliquer mon voyage à personne dans mon pays.

- Vous plaisantez ? Vous pourriez réfléchir et voyager dix fois plus en étant professeur à l'université !

- On n'aurait sans doute pas voulu de moi à l'université, Mohammed. J'étais trop lent.

- Vous, trop lent ?

- Bien trop lent. J'ai donc préféré arrêter de faire de la recherche, comme on dit, et gagner un peu d'argent pour voyager.

- Je ne peux pas le croire, un homme brillant comme vous !

- Je suis tout sauf brillant, Mohammed. Et surtout, c'est amusant mais si j'avais continué à l'université je crois que j'aurais voulu faire une thèse sur un poète dont personne ne voulait plus entendre parler. On aurait refusé mes recherches, tout simplement.

- Sur quel poète est-ce que vous vouliez faire une thèse ?

- Un poète allemand de la fin du dix-huitième siècle.

- Mais ça ne veut rien dire, ça, *un poète de la fin du dix-huitième siècle*. Dites-moi un nom.

- Friedrich Hölderlin.

- Je connais Hölderlin, Arthur.

- ...

- Vous ne me croyez pas. Au Kosovo nous ne sommes pas tous des ignares, Arthur ! Beaucoup de gens ne savent rien, dans les Balkans, bon, c'est comme partout ailleurs, non ? Vous savez bien : *de sui ipsius et multorum ignorantia*. »

Cette fois Gardner se mit à rire, mais c'était un rire d'admiration et d'étonnement. Les lys, John Coltrane, et maintenant Hölderlin.

« Mais moi, Arthur, je sais un poème de Hölderlin par cœur. Et, d'ailleurs, même si je l'ai appris il y a des années, quand j'étais étudiant à Berlin, je le sais encore du premier au dernier vers et je vais le réciter en votre honneur. »

Et pendant que Batul, au fond de la salle, ouvrait doucement la porte vitrée qui donnait sur l'escalier, Mohammed, les yeux perdus dans la boue de la rue, récita d'une voix calme et assurée, en allemand : « *Vous évoluez là-haut dans la lumière, sur un sol tendre, bienheureux génies ! Les souffles divins, qui scintillent, vous effleurent légers, comme les doigts d'une musicienne effleurent de saintes cordes. Sans destin, comme le nourrisson endormi, respirent les habitants du Ciel ; chastement gardé en modeste bouton, fleurit infiniment leur esprit. Et les yeux bienheureux voient*

une tranquille, éternelle clarté. Mais à nous, il est donné de ne pouvoir reposer en nul lieu, à nous les humains, qui souffrent, chancellent, tombent aveuglément d'une heure à l'autre, comme l'eau jetée de rocher en rocher, à longueur d'années, dans l'incertain. »

Batul s'était arrêtée à cinq mètres et avait tout entendu. Elle restait immobile et observait Gardner. Quand il la regarda droit dans les yeux elle eut une sorte d'imperceptible frisson avant de lui sourire doucement.

Gardner posa une main affectueuse sur l'épaule de Mohammed : « C'est très beau, Mohammed. Vous me croirez, j'espère, si je vous dis que de toute ma carrière, c'est la première fois que quelqu'un prend le temps de me réciter par cœur un poème de Hölderlin. Et ça se passe ici, au Kosovo.

- Vous avez bien fait de venir au Kosovo, Arthur. Vous êtes chez vous dans ce pays.

- J'ai surtout bien fait de descendre à l'hôtel Sara.

- La prochaine fois, vous viendrez dans mon nouvel hôtel.

- Non, je reviendrai ici, Mohammed.

- Ici, ça n'existera plus.

- Oh, vraiment ?

- J'hésite encore, mais je crois que je détruirai l'hôtel Sara.

- Vous n'avez même pas encore fini de construire le quatrième étage.

- Cet hôtel n'est pas beau, Arthur. On voit le béton à travers la peinture, du côté de la rue. Les balcons n'ont pas de crêpi. Il y a quarante-sept câbles de téléphone qui arrivent sur le

balcon du premier étage, Arthur. Quarante-sept. Le carrelage des salles de bain date de 1970, Arthur. 1970. Les portes ont été faites par un menuisier de Belgrade en 1972. 1972. Les interrupteurs... Enfin bref, je détruirai tout.

- Tout ça peut se rénov...

- Je détruirai tout quand vous serez parti, Arthur. Le nouvel hôtel sera mieux, vous verrez. Tout de suite cinq étages. Bain à bulles à tous les étages. Internet dans toutes les chambres. Deux groupes électrogènes tout neufs pour le samedi soir. Petit bar jusqu'à vingt-trois heures, avec des cigares. Des Montecristos et des Cohibas. Si je trouve un pianiste, piano-bar. Alors là, jazz toute la nuit. Miss Raba et ses amis sont d'excellents musiciens. Tous diplômés du conservatoire de Pristina. Je les ferai jouer des nuits entières, tous ses amis. Ce sera très bien payé ! Il faut payer convenablement les vrais artistes pour qu'ils puissent vivre de leur art. Arthur, vous imaginez quel hôtel ça va être ?

- Franchement, non. »

Ils se mirent à rire tous les trois.

« Et vous aussi, miss Raba, vous descendrez dans mon nouvel hôtel la prochaine fois que vous viendrez à Pristina. »

Et Mohammed et Batul continuèrent de plaisanter en albanais pendant que Gardner traversait la boue de la rue pour acheter les journaux à l'épicerie d'en face.

Besa

Épicerie *E Vërtetë*

Vendredi 26 octobre, 12h45

La vendeuse était une lycéenne qui aidait sa famille à l'épicerie *E Vërtetë* tous les jours où elle n'allait pas au lycée. Elle parlait parfaitement l'anglais et elle aimait Gardner depuis qu'il était entré la première fois dans son épicerie l'été précédent, parce que chaque fois qu'il passait, il essayait de dire quelques mots de plus en albanais et elle trouvait très drôle de se moquer gentiment de lui sans le corriger.

« *Tungatjeta, mister.*

- *Tungatjeta, Besa.*

- *Si je ?*

- *Shumë mirë. Po ti ?*

- *Mirë, falemderit.*

- *Mund marr ditar⁸ ? »*

Voilà, il lui demandait une fois de plus les journaux à son étrange manière et elle se mit à rire. Elle lui tendit tout de même les journaux et il déposa l'argent en un cercle de sept

⁸ Dialogue en albanais dont la dernière phrase est absurde : « Bonjour, mister. – Bonjour, Besa. – Comment va ? – Très bien, et toi ? – Bien, merci. – Boîte ramasser journal ? »

pièces sur le comptoir. Elle sourit en regardant le cercle et se garda bien de faire tomber la monnaie dans le tiroir-caisse.

« *Falemnderit, Besa.*

- *Falemnderit, mister Stranger.*

- *Gardner.*

- *Mister Danger.*

- *Danger?*

- *Mister Ginger, Geezer, Geiger.*

- *Funny game, Besa.*

- *You're a mysterious stranger, mister Gardner.*”

La secrétaire d'Etat américaine proclamait haut et fort que le Kosovo serait « indépendant dans les trois mois » alors qu'ici tout le monde attendait l'indépendance d'ici trois semaines. Un ex-ministre des affaires étrangères allemand qui avait déclenché une ou deux guerres yougoslaves dans les années 90, devenu responsable des négociations entre les Etats-Unis et la Russie sur le statut du Kosovo, considérait carrément l'indépendance comme « inévitable d'ici le printemps ». Enfin, le nouvel ambassadeur russe auprès de l'OTAN, qui répondait au nom de Rogojine⁹, tapait du poing sur la table à la dernière de ces réunions où lui et ses prédécesseurs étaient invités, depuis quelques années, à venir observer les discussions de façade de leurs adversaires officiels. Poutine l'avait peut-être surtout envoyé négocier, l'air de rien, entre deux séances de baratin stratégique, une baisse des tarifs de l'héroïne sur la rivière Ibar ou un

⁹ Rogojine : c'est aussi le nom d'un personnage de Dostoïevski qui tue sa fiancée Nastassia Philipovna dans *L'Idiot*.

arrangement dans le genre. Mais ça, c'était une autre histoire.
L'Histoire.

Gardner repoussa gentiment la monnaie que lui rendait Besa. Besa reprit la monnaie en souriant et mit une boîte de chewing-gums à la menthe dans la main de Gardner.

« Avant d'embrasser votre *lady*, *mister* Stranger. »

Gardner jeta un coup d'œil dans la vitre du réfrigérateur derrière le comptoir et aperçut la silhouette élancée de Batul qui l'attendait de l'autre côté de la rivière de boue qu'était devenue la rue défoncée. Elle s'abritait sous un grand parapluie de la neige qui tombait drue et molle.

« Besa, comment as-tu deviné que c'était ma *lady* ?

- Elle vous fixe des yeux depuis qu'elle est sortie de l'hôtel.

Elle a l'air de vous attendre.

- Ne la regarde plus.

- Quoi ?

- Ne la regarde plus. Regarde-moi. Est-ce qu'elle a souri ? »

Besa hésitait.

« Besa, *est-ce qu'elle a souri*, ne serait-ce qu'un instant, en me regardant.

- Non... Elle a l'air triste...

- Merci de m'avoir dit la vérité.

- Quand on dit quelque chose, il faut que ça soit la vérité.

- Pas toujours, Besa. Mais c'est plus facile.

- Là, ça va mieux... Mais pendant un instant elle a vraiment eu l'air affreusement triste.

- Elle est peut-être triste. Mais surtout... Elle est trop belle pour moi. Et puis », ajouta-t-il en reposant le paquet de chewing-gum sur le comptoir, « je me suis déjà brossé les dents. Salut, Besa. »

Elle se mit à rire : « À demain, *mister* Stranger. Vous savez. *Mund marr ditar* !

- Eh oui, *box collect newspapers*. »

Batul

Avenue mère Theresa

Vendredi 26 octobre, 12h55

Ils marchèrent en direction du centre-ville et Gardner s'empara du parapluie en effleurant délicatement la main de la jeune femme.

« Est-ce que je peux savoir pourquoi c'est un grand jour pour toi, Batul ?

- Ce matin, je suis allée sur la tombe de mon père. Aujourd'hui, ça fait dix ans qu'il est mort.

- Je suis désolé.

- Il ne faut pas. Il a eu une très belle vie, très mystérieuse et très longue, et puis, peu de jours avant sa mort, il m'a dit quelque chose d'étrange. Il m'a dit qu'il s'était préparé toute sa vie à la mort et que non seulement il ne regrettait rien, mais qu'au moment de mourir il se sentirait heureux, parce qu'il avait commencé quelque chose qui continuerait après lui.

- De quoi parlait-il ?

- Je ne l'ai jamais su. C'était peut-être simplement... symbolique. Je ne sais pas. Mais d'une certaine manière, je crois que c'est vrai. Quelque chose continue de ce qu'il avait fait, même si je ne sais pas ce que c'est.

- Je crois que je comprends.

- Je veux rester fidèle à mon père. À cette joie inexplicable qu'il éprouvait à l'idée de mourir un jour. Surtout pour l'anniversaire de sa mort.

- Est-ce qu'il te reste de la famille, Batul ?

- Ma mère est morte quand j'étais une enfant. J'ai une sœur aînée qui vit comme moi en Italie, avec son mari et ses deux fils.

- Qu'est-ce que tu fais en Italie ?

- Je travaille à la *Biblioteca nazionale centrale di Roma*.

- Et tu es revenue ici cet hiver pour te marier ? » demanda Gardner en souriant.

Elle éclata de rire.

« Non, *mister* Gardner ! Rassure-toi, mes fiancés attendront... Me marier, quelle idée... Arthur, j'ai plus de trente ans !

- Je t'en donne vingt-deux...

- Tant mieux, mes prétendants attendront... Non, j'ai déjà vécu longtemps avec quelqu'un, je ne me marierai jamais, c'est trop bête.

- Pourquoi pas ?

- Une histoire qui s'est mal finie...

- Comment ?

- Je t'en parlerai une autre fois...

- Donc, tu n'es pas revenue au pays pour te marier ? »

Ils souriaient, très joyeux.

« Non, non et non, Arthur, je ne suis pas revenue pour me marier, combien de fois tu vas me le faire répéter ?... Je suis

venue ici pour décider de ce que je fais de la maison de mon père.

- Ici, à Pristina ?

- Sa maison est de l'autre côté de cette petite montagne, là-bas... Au fond d'une vallée déserte... C'est une maison très isolée. Tout le monde me dit de la vendre. Mais je ne peux pas m'y résoudre. Un ami me prêtera sa voiture dans quelques jours et j'irai voir, s'il n'y a pas trop de neige... Et toi, aujourd'hui tu me diras pourquoi tu es venu dans ce pays, n'est-ce pas, Arthur ?

- Pourquoi je suis ici ? Je ne peux pas te dire, Batul... Je crois que j'aime ce pays, tout simplement. Je n'y connaissais personne il y a quelques mois quand je suis venu pour la première fois. Mais maintenant j'aime ce pays. Je l'ai aimé dès la première fois, à partir de l'instant où j'ai franchi la frontière en venant de Skopje. Je l'ai aimé en le voyant pour la première fois par le col entre les montagnes. Ce qui veut dire que je l'ai aimé avant même d'y avoir mis les pieds. Cela te paraîtra peut-être étrange, Batul, mais je savais qu'ici je serais très heureux. La première fois, je suis venu en bus depuis Sofia et Skopje et cela m'a pris deux jours de faire trois cents kilomètres parce que personne ne prend cette route et il y a très peu de bus. Mais je savais à l'avance que je serais très heureux ici.

- Tu devais fuir de terribles malheurs pour croire une chose pareille », répondit Batul en souriant.

« Eh bien, pour être tout à fait franc, je fuyais mes amis... »

Elle riait maintenant.

« Et qu'ont-ils de si terrible, tes amis, Arthur ?!

- Rien. Chez mes amis balkaniques, tout est parfait. Sauf qu'à moins de rester à l'hôtel, je n'ai nulle part où travailler, à part la cuisine après deux heures du matin. D'habitude dans n'importe quelle ville si mes amis ne me laissent pas travailler comme je veux, je m'installe chez le vendeur de glaces du coin. Mais cette année, j'ai pris le bus pour Skopje et Pristina et je suis resté ici à travailler une partie de l'été.

- À travailler ?

- À manger du *burek*¹⁰, à lire Homère et à écrire.

- Lire Homère.

- Oui.

- Homère... Mon vieil ami... *'Quel fourbe, quel larron, quand ce serait un dieu, pourrait te surpasser en ruses de tous genres ! Tu rentres au pays et ne penses encore qu'aux contes de brigands, aux mensonges chers à ton cœur depuis l'enfance !'*

- Tu connais l'*Odyssée* par cœur ? » demanda Gardner, réjoui. « Mais quel est donc ce pays où tout le monde peut vous réciter un grand poète ? »

Batul riait et elle eut un très beau geste de modestie de la main, comme si cela ne valait pas la peine d'en parler. La vraie modestie était une forme d'absolue fierté, se disait Gardner en contemplant le beau visage brun de sa nouvelle amie penché vers la neige immaculée.

« J'ai une bonne mémoire, c'est tout... En Albanie et en Italie, encore aujourd'hui, on fait apprendre plein de choses

¹⁰ *Burek* : nom albanais d'un soufflé au fromage, aux épinards ou au bœuf qui peut se manger à tous les repas.

par cœur aux enfants. Mon père me lisait des pages et des pages de l'*Odyssée* pour m'endormir, quand j'étais petite. Pas la version pour enfants ! Et toi, alors, qu'est-ce que tu lisais d'autre, cet été ?

- Eh bien...

- N'aie pas peur, ici on aime ceux qui lisent les livres, Arthur...

- Alors je peux tout t'avouer. Dans ma valise j'avais quatre ou cinq kilos de livres... Kafka, Rimbaud, Joyce, Hemingway...

- Hemingway, très bon choix dans ce pays...

- Je trouve aussi.

- Il y aurait un *Farewell to Arms* à écrire dans ce pays, tu ne trouves pas, Arthur ?

- L'adieu aux armes... L'adieu aux bras aimés...

- Et toi, qu'écrivais-tu ?

- Ce que je voyais.

- Un reportage ?

- Non...

- Un roman ?

- Non plus...

- Quoi donc ?

- Juste ce que je voyais... Ce qui m'arrivait.

- Et que t'arrivait-il ?

- J'ai rencontré trois personnes dans ce pays que j'ai aimées presque au premier regard.

- Quelles personnes ? »

Comme ceux ici qui avaient vu mourir – ou connu trop de gens qui allaient mourir – elle prononçait le mot *personnes* avec une prudence, avec une douceur extrêmes, comme si elle avait craint, en disant ce mot trop vite ou sans les précautions magiques nécessaires, de blesser, de briser, de tuer ces personnes, les vraies, par le seul pouvoir mal employé de la parole.

« J’ai rencontré un vétéran de l’UÇK qui n’arrive pas à se décider à partir. Une prostituée moldave qui n’ose pas repartir. Et une jeune fille amputée des deux mains qui ne pourra jamais partir. »

Batul, d’un geste parfaitement naturel, prit le bras de Gardner sans cesser de marcher.

« J’ai su que tu étais étrange, Arthur, dès que je t’ai vu dans cet escalier.

- Pourquoi est-ce que tu dis ça ?

- Parce que tu es... Tu es comme moi. Tu n’appartiens à aucun pays. Tu aimes celui-ci parce que tu aimes d’instinct les personnes en danger. Et tu es libre, peut-être même trop libre, parce que tu n’as pas peur, même si tu devrais. Tu sais que tu devrais, n’est-ce pas ?

- Je n’ai pas de raison d’avoir peur, si ?

- Et tu es seul.

- C’est bon d’être seul.

- Oui, c’est bon. Mieux que d’être mal entouré. Et tu es seul parce que tu vas où tu veux, sans donner de raison à personne. Et tu vas où les gens pensent que tu ne devrais pas aller.

- Quel gens ?

- Les gens. Tu sais ce que je veux dire, parce que je suis comme toi. »

Il la regarda tout en marchant et son visage était d'une dureté infinie mais elle tourna les yeux vers lui et son regard était aussi infiniment bienveillant.

« Tu es comme moi, Batul ?

- Oui. Je suis ici parce que ce pays me manque quand je suis loin trop longtemps. Maintenant je suis une Italienne. Officiellement, comme tu dis si bien. Là-bas, le travail à la *Biblioteca nazionale* m'intéresse vraiment. On croise beaucoup de gens intéressants. C'est une vie qui me plaît. Je reviens ici chaque année au pays de mon père mais, depuis qu'il est mort, je suis comme une étrangère, ici. Une étrangère qui se sent bien, seule avec le souvenir de mon père. Une étrangère qui, pendant quelques jours, se sent revivre dans un pays étranger qui est ici et qui devrait être mon pays.

- Revivre ? Pourquoi revivre ?

- Même si j'aime ma vie d'aujourd'hui en Italie, Arthur, il me manque la mémoire de mon enfance ici. Il me faut les deux. »

Il avait cessé de neiger et en refermant le parapluie ils découvrirent une immense trouée dans les nuages qui montrait un grand ciel clair traversé de rayons de lumière d'un jaune parfait.

Gardner emmena Batul dans la petite rue de ce restaurant très simple qui s'appelait « Les Amis » où il y avait cinq tables et où on ne mangeait que du bœuf haché.

« Oh, tu connais 'Les Amis', Arthur. C'est bien.

- Toi aussi ?

- Oui. Je venais ici quand j'étais étudiante, les soirs d'été.

- Tu as étudié ici ?

- Oui, juste avant la guerre, avant de partir en Italie. Oh, Arthur, tu connais cet endroit... Nous nous ressemblons tellement ! Je suis heureuse que tu ne m'aies pas emmenée dans les restaurants des occupants !

- Tu les appelles les occupants ?

- Oui, pardon. Les occupants... ça te choque, Arthur ? »

Il se mit à rire, et elle aussi. Elle riait beaucoup. Elle avait un très beau rire dégagé, d'une exquise franchise, parfait, nacré, qu'il adorait déjà.

Le patron leur apporta lui-même leurs assiettes remplies de bœuf haché, d'oignon, de poivrons et de piment et leur versa précautionneusement leurs bières. Il demanda à Batul depuis combien de jours ils étaient mariés et, d'un air espiègle, elle traduisit pour Arthur. Elle lui montra l'alliance qu'elle portait à l'annulaire de la main gauche et celle qu'il portait à la main droite.

« Je ne sais pas quoi répondre, Batul... J'espère que je ne te crée pas d'ennuis ?

- Pas le moins du monde, Arthur. Simplement pour répondre à ce brave homme : sommes-nous officiellement mariés, oui ou non ?

- Tes prétendants, qu'en diraient-ils ?
- Et ta femme, qu'en dirait-elle ?
- Mon ex-femme.
- Dont tu portes encore l'alliance.
- Réponds ce que bon te semble. Je serais très heureux de t'épouser sur le champ. »

Elle répondit au patron qu'ils étaient mariés depuis la veille et le patron, aux anges, leur offrit un verre d'une liqueur inconnue pour l'apéritif. Ça ressemblait à un mélange de calvados et de cognac et c'était plutôt bon et Batul dit en souriant qu'elle ne savait pas ce que c'était mais qu'il fallait se méfier parce que ça ressemblait à un philtre. Gardner répondit en riant qu'il n'avait pas besoin de philtre pour être très heureux de partager cette journée avec elle.

Ils avaient faim et, d'un commun accord, ils dévorèrent leurs assiettes de kebab, de poivron et d'oignons sans échanger presque un seul mot, se contentant de regarder ensemble par la grande baie vitrée la neige qui recommençait à tomber sur la ruelle déserte où Gardner pouvait maintenant imaginer Batul au milieu des étudiants, dans la nuit douce-amère d'avant la guerre, dix étés auparavant, et ils écoutaient aussi les voix et les paroles étranges du patron et de son fils de seize ans – voix feutrées, paroles dites une fois et plus jamais, échos déjà lointains de l'enfance et de l'avenir – assis au fond de la salle, derrière le comptoir.

« Cette bière ne suffit pas. Buvons un verre de vin », dit finalement Batul en reposant ses couverts de part et d'autre de son assiette vide, et c'était un enchantement de voir qu'un

corps si élancé, si fin malgré sa musculature de sportive, pouvait venir à bout d'une telle assiette et tenir de tels propos avec une si parfaite élégance.

« Quel vin prends-tu, Batul ? » fit Gardner en explorant la carte d'un air un peu perdu.

« Choisis pour nous deux, Arthur, tu veux bien ?

- Je vais tenter ma chance », décida-t-il en abandonnant la carte et en se levant pour aller parler au patron.

Il lui demanda s'il avait du vin du Kosovo et le patron dit que oui, bien sûr. Il lui demanda s'il avait du *Sufi* et le patron se mit à rayonner. Il demanda à Gardner s'il pouvait patienter quelques minutes et disparut par une porte derrière le comptoir. Cette porte donnait sur une cour intérieure où Gardner, en se penchant un peu, pouvait apercevoir, comme dans l'un de ces petits tableaux hollandais tout en perspective où les choses et les lieux les plus simples gagnaient soudain une importance sans proportion, qu'un petit cabanon sur la porte duquel il pouvait lire l'inscription : *tualet*.

Les clients commençaient tout juste à arriver dans le restaurant. Bientôt les quatre autres tables furent occupées par une dizaine de types entre deux âges et la fenêtre se couvrit de buée. Gardner jeta un coup d'œil circulaire à la salle, fit signe à Batul qu'il en avait pour une minute et passa la porte qu'avait empruntée le patron pour sortir dans l'arrière-cour. Elle mesurait en tout et pour tout quatre mètres sur cinq et était cernée de trois murs aveugles en torchis et d'une cloison de tôle et de bois sur laquelle était appuyé un minuscule appentis où le patron des « Amis » entreposait quelques outils

et trois bouteilles de gaz. À l'autre bout de la petite cour, une petite porte en fer forgé donnait sur la ruelle d'à côté. Gardner franchit la porte et reconnut la rue. À cinquante mètres à droite se trouvait un restaurant très chic protégé par une haie clairsemée de thuyas et des vitres blindées, où les officiers et les fonctionnaires de la Minuk se donnaient souvent rendez-vous. Gardner fit demi-tour et revint au comptoir des « Amis ».

Batul était la seule femme dans la salle et d'une beauté sidérante et certains hommes lui jetaient à la dérobée des regards assez désagréables. Elle s'était allumée une cigarette et faisait mine de ne rien voir. Il faisait trop chaud. Tout le monde parlait maintenant à voix haute sans qu'on puisse distinguer une seule phrase entière mais Gardner comprit que l'on parlait de Batul à la table voisine et lorsqu'il revint s'asseoir à ses côtés en ouvrant le col de sa chemise et en se retroussant les manches, un ivrogne venait de se retourner et de se pencher vers son amie. Gardner prit tendrement la main de la jeune femme et la porta à ses lèvres. Son beau visage brun s'illumina joyeusement.

Par-dessus l'épaule de Batul, Gardner jeta un œil vaguement interrogatif à l'ivrogne qui le regardait fixement.

« *Where do you come from, mister ?* » demanda l'ivrogne.

“*New Orleans, USA*”, répondit Gardner.

Le visage du type se fendit d'un sourire stupide et servile.

« *Are you American ?* »

- *Yes, sir. Why do you ask?*

- *God bless America!*

- *And God bless Kosovo.*”

Le type semblait rassuré, satisfait, ravi. Il hésitait visiblement à se retourner, occupé à admirer les mains de Gardner et la cicatrice de quinze centimètres recousue n’importe comment qu’il avait sur l’avant-bras gauche.

« Merci de nous avoir aidés à nous libérer, *mister* !

- *You’re welcome*. Un jour vous ferez pareil pour nous. »

Le type arrêta de se balancer sur deux pieds de chaise. Il semblait réfléchir à ce que la réponse de Gardner pouvait bien signifier quand il résolut de se retourner vers ses deux copains mi-inquiets, mi-souriants, et de foutre la paix aux amoureux.

« Tu connais bien ce pays », souffla Batul avec un sourire soulagé et admiratif.

« Surtout les mauvais côtés, malheureusement », répondit Gardner, en tenant toujours tendrement la main de Batul dans la sienne.

« Comment t’es-tu fait cette affreuse cicatrice, Arthur ?

- Un jour de colère, j’ai stupidement enfoncé une baie vitrée d’un coup de poing. »

Le patron arriva avec une bouteille de *Sufi* qu’il déboucha solennellement sous leurs yeux en expliquant que cette bouteille venait du célèbre restaurant d’Ibrahim Kalim dans la rue d’à côté. Puis il en versa un peu dans le verre de Gardner qui le fit glisser vers Batul. Elle fit tourner le verre dans sa main, le huma, le goûta avec ce sourire ironique et léger que Gardner avait aimé dès le premier instant. Lorsque le patron s’éloigna d’un air de conspirateur empli d’espoir, Batul reprit la main de Gardner avec beaucoup de naturel et

lui dit tendrement : « Tu ne connais pas seulement les mauvais côtés de mon pays, Arthur. Cet excellent vin le prouve. Tu es un homme attentif et délicat. En albanais, on dit...

- On dit *skofi*. »

Franz

Hôtel Sara

Samedi 27 octobre, 6h30

Après le concert, il avait passé une bonne partie de la nuit à écouter, à embrasser, à caresser Batul dans le grand lit de la chambre 203, à sentir ses mains, ses lèvres, ses cheveux sur son visage, sur la blessure bientôt guérie de son épaule et sur son dos, dans un bonheur miraculeux. Elle n'avait rien dit en voyant les marques des points de suture sur son épaule, elle avait doucement caressé la vieille cicatrice sur son bras gauche. Elle avait refusé en riant de se déshabiller entièrement (« c'est bien trop tôt pour moi, *mister* Gardner ! ») et non seulement il avait déjà, à trente-deux ans, trop vécu pour se formaliser comme un imbécile de la pudeur de Batul, mais surtout, sa rencontre avec elle, la richesse de sa voix, la danse de tout son corps lorsqu'elle avait joué des congas ce soir-là, et leur baiser sans fin dans le taxi qui les ramenait, leur lumineuse étreinte dans l'obscurité et le secret de l'hôtel Sara, leur mystérieuse complicité, leur entente dès les premiers instants, et maintenant le goût des lèvres

humides et joyeuses de Batul qu'il gardait encore sur les siennes, avaient restauré dans son corps et dans son esprit une paix presque religieuse qu'il avait cru avoir perdue pour toujours quatre années auparavant, lorsque son fils était mort.

Ils s'étaient endormis deux fois et s'étaient réveillés deux fois, ils ne savaient pas quand, dans les bras l'un de l'autre, peau contre peau, dans une telle tendresse, si proches, si étrangers, dans une telle harmonie, une telle joie, souffles mêlés, que le monde entier, paix et guerre, lorsqu'Arthur y pensait encore dans un brusque mouvement d'étonnement, lui paraissait n'avoir jamais été qu'une immense fable, une étrange fiction, une invraisemblable tragédie, une sanglante comédie, toutes inventées pour distraire les foules et les damnés et pour émerveiller, à leur réveil, les bienheureux.

À l'aube, Gardner avait laissé son amie endormie en déposant un baiser sur la plante de son joli pied musclé qui dépassait de l'édredon et il était descendu prendre une douche brûlante dans la 103. Du fond de la salle de bain, il avait entendu un *Blackhawk* passer en rase-mottes au-dessus du quartier et s'éloigner vers l'est. Puis il avait cherché un petit livre de Kafka dans sa valise et les cassettes de musique achetées la veille et les avait glissés dans les poches de son blouson, avant de descendre dans le hall de l'hôtel d'un pas léger.

Eumaeus était là, les yeux rouges, une grande tasse de café à la main, à regarder la neige tomber.

« *Very early, mister Gardner.*

- *You too, Eumaeus.*

- *That's my job, mister.*

- *That's my job, too.*

- *What is your job, mister?*

- *Something like journalist.*

- *You don't look like a journalist, mister.*

- *What do I look like, Eumaeus?*

- *Like a warrior. Like a warrior with no weapons, mister.*

- *I do have weapons, Eumaeus*”, fit Gardner en sortant son livre et ses cassettes de ses poches.

Eumaeus haussa les épaules d'un air peu convaincu: « *You must have secret weapons, too, mister.*

- *Well, maybe. Don't know which ones. But some day I wanna find out. Have a fine day, Eumaeus.*

- *You too, mister Gardner.*”

Il faisait un temps glacial et ensoleillé. La neige scintillait sur toutes les toitures, sur les balustrades des minarets et les rues défoncées. Gardner enfila ses gants, son bonnet de marin breton, s'enroula dans son écharpe, remonta le col de son blouson et partit vers les collines par une ruelle encore déserte. En une demi-heure il atteignit le cimetière juif. Il soufflait un vent froid et coupant mais la marche l'avait réchauffé. Et c'était maintenant l'étrange beauté du cimetière qui, avec le souvenir de la nuit et de la journée précédente, irriguait son corps d'une énergie nouvelle. Les pins dans la partie basse du cimetière, sous la ligne à haute tension, étaient cette fois d'un vert plus intense et plus net et, la neige aidant,

Gardner eut l'impression qu'il y avait aux alentours moins d'ordures et de crânes d'animaux que l'été précédent. L'air était limpide, le cimetière était silencieux et désert comme il l'avait toujours été. Il semblait à Gardner qu'il avait déjà vu, qu'il reverrait mille fois ce même lieu inondé de la même lumière.

Malgré ses lunettes un peu embuées, il pouvait distinguer, dans la trouée des feuillages rouges et jaunes des bouleaux, chaque bâtiment de Pristina jusqu'au quartier des « ambassades », à quatre ou cinq kilomètres de là. Plus loin encore montaient les fumées noires d'un incendie et celles, grises ce matin, des cheminées de la centrale thermique d'Obilic. Au nord et à l'est, le soleil jouait sur les façades jaunes des maisons qui, çà et là, escaladaient les pentes filant doucement sur les contreforts des monts Zhegoc. À cinq cents mètres au nord, légèrement en contrebas, là où il l'avait imaginée, se trouvait la maison de K., et Gardner reconnut précisément la grande fenêtre par laquelle il avait contemplé, moins de vingt-quatre heures auparavant, la colline enneigée qui, d'en bas, paraissait parfaitement accessible, comme retirée dans un autre monde, et au sommet de laquelle il se trouvait maintenant.

Il sourit en repensant à l'absurde proposition de son ami. Il essayait d'imaginer l'effet produit là-bas, à Paris, s'il était rentré avec quatre kilos d'héroïne raffinée dans l'un des trois labos kosovars sous contrôle américain, sans passer par la case Mitrovica. Ça n'était pas vraiment le genre d'emmerdes qu'il cherchait. Surtout pas cette fois.

Il retrouva l'une des plus belles tombes restées intactes, la débarrassa de l'épaisse couche de neige d'un revers de sa main gantée, sortit son appareil photo jetable et prit un cliché de la tombe et un autre, en gros plan, probablement flou, du signe qu'il avait découvert trois mois auparavant et qui intriguait tant deux de ses amis kabbalistes, en France. Pour lui, parfait profane, ce signe solaire venu du plus lointain passé, à peu de chose près l'inverse d'une croix gammée, une sorte de tourbillon formé par neuf traits courbés en rayons autour d'un petit cercle central, symbolisait merveilleusement le sentiment qu'il avait depuis la mort de son fils que la vie n'était qu'une sorte de loterie cosmique, que le monde lui-même n'était qu'un jeu de roulette sur fond de néant, et que ceux qui ne se réconciliaient pas tôt ou tard avec ce sentiment-là étaient, tout simplement, condamnés au doute, au désespoir et à la damnation éternelle. Ce qui, au moins par moments, était sans doute son propre cas.

Il sourit tout seul au milieu du vieux cimetière et s'aperçut qu'il pleurait. Puis il s'alluma une Davidoff, s'assit sur la tombe, pensa quelques minutes à la beauté de son ex-femme, là-bas, puis à la beauté de Batul, ici, et à celle de Lili et de deux ou trois autres jeunes femmes moins joyeuses qu'il avait connues cette année, et à l'émotion infinie qu'un paysage recouvert de neige avait toujours libérée en lui. Lorsqu'il eut fumé la moitié de sa clope, il ouvrit son petit volume de Kafka et lut à voix basse, en allemand, très doucement, sous les petits nuages qui couraient maintenant : « *Tu m'as écrit une fois que tu voulais être assise auprès de moi lorsque j'écris ;*

pense seulement, je ne pourrais pas écrire (je n'écris d'ailleurs déjà pas beaucoup sans que tu viennes t'asseoir près de moi), je ne pourrais pas écrire du tout. Ecrire, c'est s'ouvrir jusqu'à la démesure ; la plus extrême sincérité, le don, l'abandon les plus extrêmes, qui font qu'un être humain parmi les humains croit déjà se perdre et devant lesquels il reculera donc effrayé tant qu'il aura encore deux sous de raison – car tous veulent vivre, tant qu'ils sont en vie – cette sincérité, ce don, cet abandon sont de loin très insuffisants pour écrire... C'est pour cette raison que l'on n'est jamais assez seul lorsque l'on écrit, c'est pour cette raison que jamais le silence n'est assez profond lorsque l'on écrit, et la nuit est encore trop peu la nuit. C'est pour cette raison que l'on n'a jamais trop de temps pour écrire, car les chemins vont loin et l'on se fourvoie facilement, il arrive parfois que l'on prenne peur et que l'on ait soudain envie, sans même y être contraint ou y être séduit, de courir en arrière (une envie de plus en plus sévèrement punie avec le temps), comme si l'on recevait par accident un baiser de la bouche la plus aimée. Il m'est déjà arrivé de penser que la meilleure façon de vivre serait pour moi d'être enfermé dans la plus intime salle d'un vaste cellier avec une lampe et de quoi écrire. On m'apporterait mes repas, on les laisserait loin de la salle où j'écrirais, derrière la dernière porte du cellier. Le chemin que j'emprunterais pour aller chercher mon repas, en robe de chambre, sous les voûtes de cette cave, serait ma seule promenade. Puis je reviendrais à ma table, je mangerais lentement, pensivement, avant de reprendre aussitôt

l'écriture. Ce que j'écrirais alors ! A quelles profondeurs je plongerais l'arracher ! Sans effort ! Car la plus extrême concentration ne nécessite aucun effort. Peut-être simplement qu'au premier échec, inévitable même dans de telles conditions, je sombrerais dans une grande folie. Qu'en penses-tu, chérie ? Parle librement, ne te retiens pas devant l'habitant du cellier ! Franz. »

Gardner sourit de plus belle. Comme ces pensées, cette connaissance de ce qu'était la vraie concentration – d'une inouïe légèreté – lui étaient familières ! Pourtant, depuis combien de temps ne s'était-il pas assis quelque part, seul, tranquille pendant des jours, pour écrire ? Il fit ses comptes. Cela faisait des mois, et même des années. La vie qu'il menait maintenant lui permettait rarement de s'isoler plusieurs jours pour écrire. Pendant les escapades de dix ou quinze jours qu'il avait pris l'habitude de s'organiser une ou deux fois par an, il emportait toujours avec lui de quoi écrire. Pas des articles, ni même des essais. Peut-être un roman, des nouvelles. Peut-être encore autre chose. Quelque chose qui aurait pu rendre compte à la fois de l'écrasante richesse et de l'écrasante banalité de sa propre vie d'intellectuel nomade, d'observateur pessimiste, d'écrivain raté et d'homme d'action perpétuellement insatisfait. Tout ce qu'il était parvenu à écrire jusqu'ici, c'était des notes au jour le jour, une sorte de journal qu'il conservait dans un coffre à Paris, des carnets secrets qu'il remplissait après chaque rencontre, après chaque discussion avec chaque contact, après chaque voyage, contre toutes les règles de l'art, à longueur de

semaines, dans des bus, des trains, des chambres d'hôtel, et qu'il relisait parfois avec étonnement, comme s'il s'était agi de la vie d'une autre personne. De cinq ou six autres personnes. Ecrire quelque part l'essentiel de ces cinq ou six vies fragmentées qu'il menait en parallèle, incapable maintenant de renoncer à aucune, remplir ces carnets jour après jour, mois après mois, année après année, au risque d'y consigner les preuves d'une sorte de schizophrénie absolue, c'était devenu pour lui aussi essentiel que de respirer. Peut-être qu'un jour, dans trente ans, s'il était encore en vie, il aurait le temps de réutiliser tout cela et d'écrire quelque chose comme les mémoires de son époque. Il avait lu quelque part dans une interview d'un écrivain contemporain que si l'on n'avait rien publié à l'âge de quarante ans, on n'était pas un écrivain. Mais Montaigne avait commencé à écrire à trente-neuf ans. Casanova à soixante-dix. Alors même sans être un Montaigne ou un Casanova, il n'était peut-être pas interdit de se mettre à table au terme d'une vie bien vécue.

Evidemment, c'était une idée absurde. Une idée farfelue. Peut-être même bien une idée dangereuse, dans sa position. Il prenait soin de coder autant que possible les notes qu'il prenait. Il changeait tous les noms de personnes, la plupart des noms de lieux. Il transformait les numéros de téléphone en phrases, les codes en numéros de téléphone, les phrases en séries d'initiales que parfois, des mois plus tard, il n'arrivait plus à reconnaître. Mais le simple fait de porter de tels carnets sur soi représentait déjà un danger, un danger de plus, s'il

venait à être capturé ou tué. Un danger pour lui et pour tous ceux qu'il avait croisés.

Et comme chaque fois qu'il pensait à cela, il haussa tristement les épaules : le premier principe était de n'être jamais capturé ou tué avant d'avoir pu *tout brûler*.

Arianita

Cimetière juif de Pristina

Samedi 27 octobre, 9h00

Il quitta le cimetière dans un rayon de soleil qui filait entre deux nuages, longea une école d'où s'élevaient, à travers les carreaux brisés, les voix d'enfants chantant des chants populaires albanais, et acheta une petite boîte de chocolats dans un magasin qui venait d'ouvrir. Puis il continua de descendre la colline et prit un taxi pour le siège de l'*United Nations Development Program*. La veille, une amie parisienne qui connaissait le Kosovo depuis des années avait fini par lui arranger un rendez-vous avec Arianita Bërza, une

ancienne journaliste devenue responsable de l'anti-corruption kosovare dans l'administration onusienne. Au téléphone, quand Gardner avait demandé à Arianita où se trouvait l'UNDP, parce que Pristina était l'une des rares villes d'Europe dont personne ne pouvait se procurer la carte à jour en moins d'une heure, elle lui avait répondu : « Appelez un taxi depuis votre hôtel. Tous les taxis savent où se trouve l'UNDP. »

Le vieux conducteur de taxi était du genre stressé et empressé et ne parlait pas bien l'anglais.

« Vous voulez l'UNDP, *mister* ?

- Oui, l'UNDP.

- L'ambassade des Etats-Unis ?

- Non. Je voudrais que vous m'emmeniez au Programme des Nations Unies pour le Développement. Vous connaissez ?

- Oui, oui. C'est à l'ambassade des Etats-Unis.

- Je ne sais pas, ok. »

La vieille Mercedes fatiguée se traîna dans les embouteillages. Elle s'éloigna du centre-ville et se faufila entre les maisons perpétuellement en chantier des quartiers populaires. Gardner commençait déjà à sourire. Le chauffeur s'arrêta au milieu de la chaussée, laissa la portière ouverte et alla demander son avis à un copain sur le trottoir d'en face. Puis il revint encore plus inquiet.

« Je connais l'UNDP », lança-t-il en reprenant le volant sans accorder plus d'importance que ça au Grand Festival annuel du klaxon kosovar. La berline gravit quelques pentes

en se rapprochant du poste militaire de l'ONU posté au sommet de la colline, au milieu des villas les plus affreusement chics de la ville, et le chauffeur ralentit devant la maison qui tenait lieu d'ambassade d'Allemagne. Un modeste bureau de liaison cerné de clôtures barbelées devant laquelle une trentaine de Kosovars faisaient la queue pour obtenir des visas. Le chauffeur roulait au pas en se mordant la moustache et Gardner lui tendit quelques euros.

« C'est bon, arrêtez-vous là, je vais trouver mon chemin.

- *Sorry, mister.*

- *It's ok. »*

Il longea la rue en passant devant le poste des Allemands, puis celui des Italiens, avant d'atteindre le bureau de liaison français devant lequel trois personnes, dont un jeune top model, attendaient patiemment en compagnie de deux flics du *Kosovo Protection Corps* assignés à la protection de la villa. Gardner salua la petite troupe et demanda si quelqu'un connaissait le bâtiment de l'UNDP. Le top model, une jeune femme de vingt ou vingt-cinq ans au regard froid et net, nonchalamment appuyée contre la porte blindée de la résidence, se tourna vers lui et le dévisagea quelques instants sans parvenir à déterminer sa nationalité ni son salaire mensuel, avant de répondre en anglais : « C'est dans le centre, *mister*, pas ici. Vous devriez regagner le centre. » L'un des deux flics confirma bruyamment : « Oui, centre, centre. Pas ici. Ici, point français. Mon ami taxi. Bout de la rue. Opel bleue. De ma part. »

Gardner remercia, jeta un œil à la façade rose de la baraque qu'il ne reverrait probablement jamais et essaya d'imaginer l'ambiance à l'intérieur, mais en vain. Il remonta la rue sous le regard curieux des deux flics, dépassa l'Opel bleue et prit un autre taxi.

Le chauffeur était professeur de physique-chimie dans un lycée de Pristina tous les autres jours de la semaine et il affirma dans un parfait allemand, tout en déplorant l'absence d'un GPS sur le tableau de bord, savoir où se trouvait l'UNDP à cinquante mètres près. Le vieux break BMW maculé de boue descendit doucement la colline enneigée. Le type avait un visage épuisé mais il souriait en parlant et il demanda poliment d'où venait son client, toujours en allemand, et ce qu'il faisait au Kosovo.

« *Ich komme aus Frankreich. J'écris un livre.*

- Qu'est-ce que vous écrivez ? Un reportage ?

- Quelque chose comme un roman-documentaire.

- Une fiction ?

- Malheureusement non.

- Je comprends... La réalité est parfois plus dure que la fiction. J'aimerais pouvoir lire un jour votre livre. Mais je ne parle pas français. Seulement allemand, et un peu anglais. Vous aimez notre pays ?

- J'ai bien peur que oui. »

Le gars eut l'air content.

« Oui, j'aime votre pays. Je crois que si j'avais vraiment de l'argent, j'aimerais vivre ici quelques années. Il y a

beaucoup de choses que j'aimerais faire ici si j'avais plus d'argent.

- Oui, sans argent c'est dur ici. Enfin, dur... Surtout, c'est triste. Et on s'ennuie. »

Il déposa bel et bien Gardner à cinquante mètres des bureaux de l'UNDP, dans une rue soigneusement occidentalisée à deux pas du boulevard Clinton. Gardner lui donna dix euros et refusa la monnaie.

Le type sourit : « La monnaie que vous refusez que je vous rende, c'est ce qu'un professeur ici gagne en deux jours de travail.

- Mais vous ne voulez pas vous contenter d'être un chauffeur de taxi. Parce que vous aimez votre métier de professeur.

- Je crains bien que oui, comme vous dites. On s'attache aux élèves. Sans les profs, ils deviendraient quoi ?

- Je vous comprends.

- C'est parce que vous êtes écrivain. Vous comprenez ce genre de choses.

- Peut-être.

- Oh, à propos. Vous parlez très bien l'allemand pour un Français.

- Quand je ne suis pas écrivain, en France, je suis professeur d'allemand. »

Ils échangèrent un sourire complice. Le gars n'avait pas l'air pressé de repartir.

« Je peux vous demander une dernière chose, monsieur le professeur d'allemand ?

- Bien sûr, cher collègue.

- En France, vous gagnez plus comme écrivain ou comme professeur ?

- En deux jours de travail comme professeur, je gagne plus qu'en un an comme écrivain. »

Ils rirent et se serrèrent fraternellement la main.

Gardner remonta la rue en passant devant l'espèce de bunker du Foreign Office et, avant même qu'il ait pu actionner la sonnette de l'UNDP, le portail électrique s'ouvrit devant lui. Il entra dans le hall sous le regard préoccupé de deux agents de sécurité de l'ONU dont les yeux venaient de quitter un écran de contrôle sur lequel on pouvait contempler la rue dans toute sa splendeur. Pour la première fois depuis qu'il était sur le territoire du Kosovo, on demanda à Gardner son nom et une pièce d'identité et s'il portait sur lui une arme quelconque. Il tira de son portefeuille une carte d'identité française au nom d'Arthur Gardner, de son blouson son couteau à cran d'arrêt et du tréfonds de son cœur de comédien son plus beau sourire professionnel. En échange de sa carte d'identité, de son couteau et de son sourire, on lui attribua un badge à accrocher au revers de sa veste où était écrit en gros caractères rouges :

VISITOR 01

L'un des deux agents l'escorta jusqu'au bureau d'Arianita Bërsa, sous les toits. L'ancienne journaliste l'accueillit avec un sourire énergique et lui serra mollement la main. Gardner lui offrit la boîte de chocolats pour son petit-fils de quatre ans qu'il n'avait jamais vu et qu'il ne verrait jamais. Arianita le remercia et lui demanda en anglais s'il pouvait patienter encore cinq minutes parce qu'elle devait imprimer un dernier document avant sa pause de midi.

Il resta seul assis dans un fauteuil de luxe dans la pièce déserte. Sur le bureau, pas un seul papier ne traînait. On y trouvait en tout et pour tout une photo encadrée de ce qui avait tout l'air d'être le fameux petit-fils, un stylo bille de luxe, un écran d'ordinateur, un clavier, une souris et un tapis de souris. Gardner respira un grand coup en se gardant bien d'émettre le moindre son. L'horloge digitale accrochée au-dessus de la fenêtre égrenait les secondes comme un SDF qui compte ses dernières pièces de un centime. Gardner tentait de se rappeler pourquoi il était là. Ah oui, toujours la couverture. Pour essayer de se distraire, il jeta un coup d'œil à la couverture du seul livre de la pièce, posé de travers dans une étagère vide. Le titre était : *Facing Corruption in the Post-Socialist Countries*.

Arianita revint, fourra entre les mains de Gardner une brochure sur papier glacé intitulée *A New Young Generation for Kosovo* et lui montra fièrement sur le bureau la photo de son petit-fils.

« Vraiment, merci pour les chocolats, Arthur. Ils iront tout droit à la nouvelle génération. Vous n'avez pas encore d'enfants, n'est-ce pas ?

- Si, j'ai eu un fils autrefois. Il est mort d'une leucémie le 6 août 2003. Il aurait eu sept ans cet été.

- Oh, je suis vraiment désolée... C'est affreux. Sept ans ? Vous paraissez si jeune.

- Merci du compliment.

- C'en est un. »

Elle enfila son manteau d'un air un peu ennuyé, prit son sac et son smart phone nouvelle génération, et guida Gardner vers la sortie du bâtiment. Gardner récupéra sa carte d'identité, son couteau et son sourire professionnel auprès des deux agents, et leur rendit son badge. Ils le regardèrent avec une certaine inquiétude s'éloigner en compagnie d'Arianita. Gardner l'observait du coin de l'œil en marchant et il la vit leur faire discrètement signe que tout allait bien.

Ils traversèrent la rue et un type de l'âge de Gardner, sec et sportif, les rejoignit sur le trottoir. Arianita le présenta comme « Thomas, un collègue belge, chef de programme à l'UNDP ». Thomas leur décocha à tous deux un sourire énergique et serra mollement leurs mains. Ça devait être un signe secret de ralliement, se dit Gardner.

Ils entrèrent dans une pizzeria située presque en face de l'UNDP, où le chauffage poussé à fond et les prix cinq fois plus élevés qu'ailleurs à Pristina garantissaient une clientèle

branchée internationale et permettaient d'éviter les mauvaises surprises. Gardner avait depuis longtemps remarqué que les fonctionnaires de l'ONU attachaient une extrême importance à éviter les lieux où leurs conversations professionnelles auraient pu être entendues par celui qu'ils appelaient avec beaucoup de respect : *l'homme de la rue*. Arianita et Thomas s'assirent tous deux simultanément sur leurs chaises, toujours avec les mêmes mouvements mous et le même sourire énergique. Ils devaient avoir pris depuis longtemps l'habitude de recevoir ensemble, dans ce restaurant de carton-pâte, tous leurs VISITOR 01. Gardner se débarrassa de son gros blouson pendant que la serveuse prenait déjà les commandes, s'assit à son tour et se retroussa encore une fois les manches. Dans les bons comme les mauvais restaurants, il crevait de chaud.

« Bon, Arthur, notre amie commune à Paris m'a brièvement parlé de vous. Quel genre de livre est-ce que vous voulez écrire sur le Kosovo ?

- Cela dépend du genre de Kosovo que vous voulez construire. »

Arianita eut soudain un sourire moins énergique et plus amusé. Le Belge sembla tout de suite plus réservé sur l'humour de Gardner.

« Vous faites dans la fiction, Arthur ?

- Pas vraiment, Arianita. Je me contente d'écrire exactement ce que j'ai vu. Aussi précisément que la réalité et moi pouvons nous le permettre.

- Une précaution nécessaire. Et que voyez-vous au Kosovo ?

- En un mot, des gens qui vivent dans des conditions difficiles.

- Pas si difficiles que ça.

- Vraiment ?

- Oui, vraiment. Je pense que c'est ok. Ce n'est pas comme en France, bien sûr, Arthur. Mais c'est de mieux en mieux chaque mois. »

Le Belge confirma d'un hochement de tête un peu absent. Il observait Gardner attentivement. Il semblait avoir déjà mémorisé la marque de sa montre finlandaise, celle de ses lunettes un peu fatiguées, et la forme absurde de cette bonne vieille cicatrice qu'il arborait à son avant-bras gauche. La serveuse revint avec les commandes. Trois salades, des spaghetti, deux verres d'eau gazeuse et un verre de vin. Elle les plaça sur la table avec des gestes assez approximatifs. Gardner rattrapa la salière de justesse. La serveuse le remercia d'un ton sec et s'éloigna d'un air raide.

« Vous avez peut-être raison, Arianita, mais beaucoup de gens dans ce pays ne sont pas de cet avis.

- Qui, par exemple ?

- Cela pourrait sonner comme une provocation. Je suis désolé si c'est le cas. Mais ma première inquiétude concerne les prostituées qui viennent ici de tous les Balkans. Quand elles ne sont pas convoyées vers les grandes villes occidentales plus ou moins comme esclaves sexuelles, une

fois qu'elles sont ici elles ne peuvent plus quitter le Kosovo.
Ou si ?

- Non, Arthur, la prostitution n'est pas un gros problème ici à Pristina », répliqua Arianita avec un sourire indulgent.
« D'ailleurs, avez-vous aperçu une seule prostituée dans les rues de Pristina ?

- Pas dans les rues, je l'avoue. Mais certains membres de l'ONU ont avancé le chiffre de 800 bordels dans cette ville.

- Allons. Avez-vous vu personnellement le moindre de ces bordels dans cette ville, Arthur ?

- Oui, je suis allé en personne dans une villa à *masaxh* de Velania. »

Le Belge eut visiblement du mal à avaler une feuille de salade. Arianita regarda Gardner avec un intérêt redoublé.

« Il y a de la prostitution en France aussi, Arthur.

- Ce n'est pas tout à fait la même chose.

- Et pourquoi ?

- Parce qu'une majorité de filles à Paris, Amsterdam, Munich ou Londres viennent d'ici ou sont passées par ici. Certains parlent d'une plaque tournante de la traite des blan...

- *It's a transit country* », intervint Thomas nerveusement.
« C'est un pays de transit, tout comme l'Italie, c'est tout.

- Les filles qui transitent par l'Italie, comme vous dites, ou par l'Autriche, ou par la Suisse, viennent quasiment toutes d'ici. Je parle quand même d'un ou deux milliers de filles chaque année. D'une quinzaine, peut-être d'une trentaine de milliers de filles depuis les années quatre-vingt-dix. »

Le Belge hochait catégoriquement la tête : « *Just a transit country.* »

« Bon », répondit Gardner en se mettant à sourire. « Nous pouvons parler d'autre chose, si vous voulez. »

Arianita sourit de plus belle et attendit sa prochaine question. Gardner se demanda quelle était sa prochaine question et ne fit qu'une bouchée de sa dernière feuille de laitue pliée en quatre.

« Sur quel genre de dossiers travaillez-vous ? Sur le trafic d'héroïne dont certains contacts serbes mais aussi albanais me disent qu'il est basé dans trois laboratoires à proximité des stationnements américains, et qui permet entre autres de financer le trafic d'armes de guerre ? Sur les investissements massifs venus de l'étranger qui sont en partie détournés par des mouvements aux projets plus ou moins terroristes ? Ou bien sur la corruption au sein de l'élite politique du Kosovo ? Eventuellement sur la corruption liée au projet d'oléoduc transbalkanique que souhaitent construire les compagnies pétrolières américaines ?

- Nous n'avons pas les moyens de travailler sur ce genre de dossiers, Arthur. D'ailleurs, il s'agit pour l'essentiel de rumeurs d'origine non vérifiée. Les Russes notamment, sont très forts pour jouer la carte de la désinformation...

- Je ne travaille vraiment pas pour les Russes, vous savez.

- Bien sûr que non, Arthur, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

- En quoi consiste alors exactement votre travail, Arianita, et peut-être aussi le vôtre, Thomas, depuis que vous êtes

devenue, vous, responsable de l'anti-corruption à l'UNDP, et vous, chef de programme ? C'est bien ça, chef de programme ?

- Nous collectons des données pour que des journalistes puissent les utiliser un jour.

- Vous voulez dire qu'aucun journaliste n'utilise encore vos données ?

- Non. Il est très difficile de centraliser des données sur la corruption. C'est ce que nous faisons à l'UNDP.

- Mais de quel type de données parlons-nous ?

- Tous types de données.

- Mais pas sur les sujets que je viens d'évoquer ?

- Pas du tout.

- Et les journalistes ne sont pas encore au courant que vous collectez tous ces types de données ?

- Ça commence.

- Depuis 2002, je n'ai trouvé sur internet aucun document relatif à la corruption au Kosovo.

- Alors, Arthur, vos amis ne sont pas bien informés. Nous avons fait un gros, gros rapport en 2004. Tout le monde peut le consulter sur le site internet de l'UNDP.

- Je suis désolé. Je ne suis pas tombé sur ce rapport, ni sur votre site internet, lors de mes recherches. Je lirai ça ce soir. Mais comment collectez-vous ces données ? Et encore une fois, de quel type de données s'agit-il ? Je viens de voir vos bureaux. Je n'ai pas l'impression que vous disposiez de gros effectifs pour vous aider.

- Nous sommes deux.

- Ah... Ça doit être un travail considérable.

- Considérable.

- Quels types d'enquêtes êtes-vous en mesure de conduire, à deux ?

- Nous ne faisons pas d'enquêtes. Nous faisons des sondages. Nous préférons travailler sur la *perception* de la corruption. Et les gens trouvent que la corruption est en baisse.

- Je vois... Pourtant, les gens que j'ai rencontrés dans la rue, dans les bars, les cafés du quartier du vieux bazar, les jeunes artistes et les intellectuels avec qui j'ai pu parler me disent tous que le gouvernement du Kosovo est corrompu. Tous, sans exception, même ceux qui font partie du comité de campagne d'untel ou d'untel. Et la plupart ne pensent pas que ça puisse changer avec un nouveau gouvernement, après les élections.

- Il y a des problèmes, Arthur, mais pas tant que ça. Les gens ne se rendent pas compte des difficultés qu'il y a à faire fonctionner un Etat dans les conditions actuelles.

- Est-ce que ce n'est pas un peu étrange de ne travailler que sur la *perception* de la corruption, et pas sur la corruption elle-même ?

- Nous ne travaillons pas seulement sur la perception, Arthur. Mais c'est là-dessus que nous mettons l'accent.

- Est-ce que vos... données ont déjà été utilisées lors de procès ?

- Lors de procès ?... Quels procès ? Il y a très peu de procès ici. Vous savez que depuis 2001, officiellement, nous n'avons

toujours pas de lois, au Kosovo. Donc il y a beaucoup de rumeurs à Pristina. Mais il n'y a pas beaucoup de procès, ni de corruption.

- *There are no trials* », confirma Thomas en souriant enfin avec une certaine franchise, comme si Gardner avait lancé une plaisanterie un peu plus subtile que les autres avec son histoire de procès.

« Je vois », résuma Gardner d'un air déçu. « Il n'y a pas de lois. Il n'y a pas de procès. Il ne peut donc logiquement y avoir que des rumeurs. Tout de même pas de la corruption. »

Arianita et Thomas se renfrognèrent définitivement. Et ils avaient raison. Les spaghetti de cette soi-disant pizzeria étaient immondes. Gardner songeait avec nostalgie au restaurant des « Amis » et à sa dose de kebabs habituelle. Au moins, lui avait pris du vin pour faire passer les nouilles. Mais les deux fonctionnaires de l'ONU, avec leur eau minérale à bulles, n'avaient vraiment pas l'air dans leur assiette. Et pourtant, c'était vraisemblablement ce qu'ils mangeaient chaque midi. Gardner hésita à leur demander, dans un inexplicable élan de gaieté, quelle était leur perception de la nourriture qu'on servait dans cet établissement.

« La critique est aisée », reprit Thomas à qui toute cette gaieté démonstrative paraissait soudain très inconvenante. « Mais il est bien plus difficile de vraiment se retrousser les manches et de faire du bon boulot, ici.

- Donnez-moi un exemple de bon boulot qui a été fait ici, Thomas.

- Quand on arrive à faire fonctionner ensemble treize organisations différentes dans trois langues différentes, j'appelle ça du bon boulot », jeta Thomas sans plus de précisions.

« Vous parlez de l'UNDP en général, Thomas ?

- Oui.

- J'ai beaucoup de respect pour cet aspect de votre travail. Même si ça me rappelle un peu l'épisode de la tour de Babel », répondit Gardner avec un sourire amical. Il mima des deux mains la construction, puis l'effondrement d'un édifice, et lança à ses interlocuteurs sidérés un clin d'œil malicieux.

Le vin aussi était mauvais, évidemment. Rien à voir avec un bon vieux *Sufi*. Gardner, qui se souvenait avoir été affamé en entrant dans le restaurant, mâcha trois ou quatre dernières bouchées de spaghetti décongelés dans un silence pesant, siphonna ça avec une seule longue gorgée de cet affreux Chianti de supermarché qui endeuillait les Balkans, et tenta de réengager un dialogue constructif : « Bon, ne restons pas sur un constat d'échec, je vous crois sur parole lorsque vous m'expliquez qu'il est difficile pour les journalistes de procéder à l'exploitation de vos données sur la corruption et la perception de la corruption, surtout s'il s'agit d'un phénomène aussi marginal que vous le dites. Je veux parler de la corruption. Et peut-être qu'il y a un manque d'information sur la prostitution. Et bien sûr, vos collègues de l'UNDP et vous n'êtes pas supposés, j'en suis conscient, en savoir plus que n'importe qui d'autre sur la question »,

concéda Gardner en rafale, tout en observant attentivement les fluctuations du sourire d'Arianita. « Mais puisque vous me demandiez comment je percevais le Kosovo, parlons pauvreté. D'un point de vue extérieur, un malheureux touriste comme je le suis a vite l'impression, en constatant la précarité des gens malgré les milliards de dollars et d'euros qui ont été investis dans le pays, que ce soit par l'Amérique, par l'Europe, par l'Arabie saoudite ou dans une moindre mesure, par la Russie, que les institutions du Kosovo sont ou bien totalement corrompues, ou bien totalement dépassées par la situation, ou peut-être même les deux.

- Vous devez être patient, Arthur », répliqua Arianita sur un ton assez amer. « *These are baby institutions.*

- *Baby institutions ?*

- *Yes. Kosovo is a baby. It will grow up.*

- Un bébé institutionnel. *Oh, Lord.* Mais alors, combien cela coûtera-t-il en vies gâchées, pour que bébé devienne grand ?

- La France non plus n'est pas devenue une démocratie en un jour, Arthur. Ou si ?

- Maintenant que vous en parlez, je ne sais plus très bien. La France est-elle seulement une démocratie, aujourd'hui ? » se demanda Gardner à voix haute. Il avait perdu toute envie de mener une conversation raisonnable. Une putain de couverture de plus.

« Ne me dites pas que vous croyez que la France n'est pas une démocratie, Arthur ?

- Eh bien, si une démocratie peut être aussi pourrie que le royaume de Danemark, alors, oui, la France ressemble à s'y méprendre à une démocratie. Je m'étonne d'ailleurs moi-même avoir pu croire autrefois qu'une démocratie pouvait être totalement exempte de corruption. Et puis, bien sûr, pourquoi pas... Pourquoi pas une démocratie corrompue ? »

Le Belge contemplait Gardner avec effarement et Gardner lui renvoya un sourire encourageant : « Thomas, pensez-vous que la Belgique soit une démocratie ?

- J'en suis quasiment convaincu », répliqua le jeune chef de programme, sans vraiment se laisser aller à de l'ironie.

« La crise gouvernementale actuelle en Belgique est-elle donc plutôt une crise démocratique qu'une crise de la démocratie ? » poussa Gardner avec une certaine cruauté¹¹.

« Vous ne mettez pas sérieusement en doute le fait que mon pays est une démocratie, Arthur.

- Dans ce cas, combien de temps en restera-t-elle une ? » lâcha Gardner pour détendre l'atmosphère. Cette fois, Thomas ne put s'empêcher de sourire. Il eut simplement un geste de la main qui signifiait quelque chose comme : on ne peut vraiment pas parler avec vous.

« Et à propos de Belgique et de démocratie, Thomas. Votre SGRS¹² est-il aussi respectueux du droit des islamistes wahhabites à la vie privée ici au Kosovo, que votre SE¹³ l'est

¹¹ Après les élections législatives du 10 juin 2007, la Belgique restera sans gouvernement pendant huit mois.

¹² SGRS : Service général du renseignement et de la sécurité. Les services secrets militaires belges.

¹³ SE : Sûreté de l'Etat. Les services secrets civils belges.

du droit à la vie privée des membres du DHKP-C à Bruxelles¹⁴ ? Ou bien est-ce l'inverse, je ne sais plus ? »

Cette fois Thomas devint livide. Gardner aurait parié une dose de kebabs qu'il était de la maison.

« Ce n'est pas bien de se moquer des Belges, Arthur.

- Loin de moi cette idée, Thomas. Après tout, la capitale de la Belgique est depuis près de cinquante ans celle de l'Europe, depuis quarante ans le QG de l'OTAN, et depuis six ans la base arrière du wahhabisme européen. Mais pour en revenir à la question de la démocratie à proprement parler, si les Belges se sont joyeusement passés de gouvernement pendant quatre mois et demi, il y a peut-être une leçon à tirer pour le Kosovo ?

- Vous ne croyez pas si bien dire, Arthur. Car ce dont nous avons le plus besoin, c'est de temps », intervint Arianita sans s'appesantir sur l'analyse de la crise politique belge. « Après tout, nous suivons votre modèle.

- Notre modèle ?

- Le modèle européen.

- Et si c'était une mauvaise idée ?

- Comment pouvez-vous dire ça, Arthur ? Il n'y a pas d'autre modèle.

- Je trouve ça dommage. Les Kosovars connaissent l'Europe. Ils sont nombreux à faire leurs études dans nos capitales. Ils savent ce qui va bien et ce qui ne va pas dans notre système. Pourquoi ne pas donner la possibilité aux

¹⁴ En septembre 2006, la SE belge a laissé échapper la militante Fehrije Erdal, membre recherché par Interpol de l'organisation turque d'extrême-gauche DHKP-C. Le scandale qui s'ensuivit contribua à la démission du Directeur de la SE, Koen Dassen.

citoyens du Kosovo d'inventer leur propre modèle, comme vous dites ? Vos alliés officiels, la France, la Belgique, mais surtout l'Allemagne et les Etats-Unis, n'y ont peut-être pas intérêt. Mais vous, que diriez-vous d'inventer votre propre modèle démocratique ? Parce que le Kosovo est un pays très spécial. Un très beau pays. Un pays où les gens sont habitués, du fait des persécutions depuis le moyen-âge, voire depuis l'antiquité, à se débrouiller dans une relative autonomie...

- Vous trouvez mon pays beau ? Vous trouvez notre peuple autonome ? Mais l'autonomie des gens, ce serait l'anarchie ! Il pourrait arriver n'importe quoi... Ecoutez, Arthur. Comme je vous disais... Le Kosovo a besoin de temps, et c'est tout. Nous sommes comme n'importe quel pays, d'ailleurs. C'est comme après la décolonisation en Afrique. Vous voyez ce que je veux dire ?

- Si c'est le cas, c'est mauvais signe.

- Pourquoi ?

- Eh bien... Regardez l'Afrique d'aujourd'hui, Arianita, quarante ans après la décolonisation. Le dernier rapport statistique de l'ONU vient de tomber.

- La situation est-elle si mauvaise, en Afrique ?

- L'Afrique est un désastre, Arianita », répondit Gardner en évitant de regarder Thomas.

« Alors, Arthur, *recolonisons*. »

Gardner était incapable de dire si elle avait lancé ça sérieusement ou non. Il resta quelques instants sans réagir.

« Vous pensez réellement ce que vous venez de dire, Arianita ?

- Bien sûr que je le pense. »

Le Belge contemplait son assiette vide en jouant avec le fond de son verre d'eau gazeuse, comme si l'essentiel de la conversation avait déjà eu lieu depuis bien longtemps.

« Comment pouvez-vous être sûre, au train où vont les choses ici, que le Kosovo deviendra une démocratie, Arianita ?

- Je crois au processus.

- Quel processus ?

- Tout ce qui a été fait ici au Kosovo. Je crois au processus. »

Elle croyait au processus.

Thomas confirma en plissant les yeux d'un air énergique :
« On n'est pas en marche arrière. »

Gardner laissa passer encore quelques secondes, au cas où quelqu'un aurait voulu développer l'idée.

« On avance », enchaîna le Belge imparablement.

« Bien sûr qu'on avance », renchérit Arianita, un peu énervée.

« J'ai une dernière question », fit Gardner d'un air conciliant, presque embarrassé pour ses interlocuteurs de la tournure de la conversation. « Craignez-vous ce qui se passera après le 10 décembre, lorsque le Kosovo déclarera unilatéralement son indépendance ?

- Non. Je crois que les troupes de l'OTAN sont des professionnels. Elles nous protégeront.

- Est-ce que vous pensez que le Kosovo va devenir une sorte de nouvelle Chypre ? Coupé en deux *ad aeternam* ?

- Exactement. Nous y croyons.

- Vous y croyez. Très bien... Il y a quelque chose de presque religieux dans tout ça, non ?

- Et pourquoi pas ? » répliqua Arianita en souriant. « Vous avez quelque chose contre la religion, Arthur ? Vous êtes Français, vous êtes catholique, probablement ?

- Non, pas très catholique.

- Ou juif ?

- Tiens, pourquoi ?

- Cette histoire de tour de Babel...

- Non, en fait, je vais tout vous avouer... Je suis taoïste.

- Taoïste ?

- Oui, vous savez, cette ancienne religion chinoise sans dieux... Comme disait le penseur Zhuangzi il y a plus de mille ans : *‘Connaître, c’est entrer en contact avec la réalité, et la prévoir.’* Bref. Je ne crois en rien d’irréel. »

Et c’est ainsi qu’il parvint à clore leur effarante conversation sur un éclat de rire général, poli, presque amical, qui pouvait laisser croire à n’importe quelle autre table de cet établissement qu’à celle-ci, ce midi-là, à quelques semaines des élections et de l’indépendance, avait eu lieu une conversation décisive entre audacieux fonctionnaires internationaux.

Mira

Boulevard Clinton

Samedi 27 octobre, 13h10

Les dialogues de sourds n'étaient pas tous sans intérêt mais c'est avec un plaisir infini que Gardner ressortit seul dans le froid glacial. Il remonta le col de son blouson autour de son écharpe, renfila son bonnet marin, inspira à fond l'air sec et net et s'alluma une Davidoff en laissant courir son regard sur le boulevard enneigé et le ciel maintenant rempli de lourds nuages. Il était à nouveau libre de repenser à chaque instant à la merveilleuse voix, aux merveilleuses mains de Batul et à leur danse effrénée sur les congas dans la salle souterraine du théâtre ODG envahie par tout ce que Pristina comptait de jeunes intellectuels plus ou moins contestataires, une quinzaine d'heures auparavant.

Il parcourut en une vingtaine de minutes les deux kilomètres qui le séparaient du vieux bazar et entra dans un café pour commander un thé à la menthe destiné à faire passer l'UNDP, l'héroïne et toutes sortes de transits. Ce fut un demi-succès. Il était venu ici pour s'occuper d'une certaine catégorie de transit et, bientôt, il saurait à quoi se préparer. Il

attendait des nouvelles de sa mission le lendemain et, même s'il avait du mal à se l'avouer à lui-même, au fond, il avait peur. Depuis deux ans, ses employeurs lui dénichaient des missions toujours plus absurdes et toujours plus périlleuses. Heureusement, se disait Gardner en s'observant attentivement dans le grand miroir neuf qui recouvrait le mur du fond du café (visage ovale aux yeux attentifs, pommettes légèrement saillantes, moustache et bouc discret, lunettes sans bord, sourcils fins et élégants, front haut et marqué où couraient trois rides amusées pas vraiment parallèles, cheveux clairsemés rejetés en arrière, oreilles décollées, cou robuste, le tout posé sur un corps dont la carrure était exagérée par la veste de laine et le blouson, dégageant une impression générale d'immobilité sereine et disponible), heureusement, la vie avait les idées plus larges que ses employeurs, plus larges que ses ennemis ou ce qui en tenait lieu, plus larges même que les bâtiments de l'UNDP et la pizzeria d'en face.

Il sortit son dernier carnet et son stylo de la poche intérieure de sa veste et nota une unique phrase à la date du 28 octobre 2007 :

I don't believe in the Process.

Il finit son thé encore brûlant, remercia d'un signe discret de la main le patron avec lequel il avait eu plusieurs conversations intéressantes quelques mois auparavant à propos du fascisme albanais, des nazis, de l'opération

VALUABLE FIEND, de Kim Philby et de messieurs Frank Wisner Sr. et Jr.

En avril 1939, l'Italie fasciste avait annexé l'Albanie et l'avait rebaptisée le Royaume albanais. En 1941, Mussolini avait annexé une grande partie du Kosovo et poussé son avantage jusqu'à Pristina. En septembre 1943, les Italiens étaient partis et le III^e Reich avait pris le contrôle de l'Albanie et du Kosovo.

De 1947 à 1952, les services secrets américains et britanniques avaient tenté d'organiser un soulèvement anti-communiste en Albanie en recrutant majoritairement des royalistes et d'anciens nazis. Grâce aux informations fournies par l'agent double Kim Philby, Moscou avait fait échouer cette opération baptisée VALUABLE par les Anglais du MI-6 et FIEND par les Américains de l'OSS¹⁵ et de la CIA. Les archives de cette opération venaient d'être déclassifiées en 2006.

Ce qui était vraiment amusant, c'était que Frank Gardiner Wisner (1909-1965) qui avait été Directeur de l'OSS pour l'Europe du sud pendant l'opération VALUABLE / FIEND, puis directeur des réseaux *stay-behind*¹⁶ de 1951 à 1959, avait laissé derrière lui un fils, Frank George Wisner (né en 1938), qui avait fait carrière dans la diplomatie américaine avant de pantoufler dans les conseils d'administration de nombreuses firmes de premier plan, notamment d'Enron, compagnie

¹⁵ OSS : *Office of Strategic Services*, l'ancêtre de la CIA.

¹⁶ Réseaux *stay-behind* : Réseaux clandestins de l'OTAN en Europe de l'ouest, créés pendant la Guerre froide pour organiser la résistance en cas d'invasion soviétique. Leur existence et les problèmes que pose leur persistance après la fin de la Guerre froide ont été révélés par les médias dans les années 90.

pétrolière engagée dans le projet d'oléoduc transbalkanique AMBO. À l'heure où Gardner et le patron du café avaient eu cette petite conversation historique pendant l'été 2007, Frank Wisner Jr. était le représentant officiel des Etats-Unis dans les négociations sur le statut du Kosovo.

C'était le genre de *conversation* qu'on pouvait mener avec un propriétaire de café d'un certain âge dans ce pays-là.

Gardner ressortit dans le froid, remonta sur trois cents mètres une autre rue qui filait vers les collines et retrouva la maison de Mira au fond d'une impasse où avaient poussé deux arbrisseaux entre les vieux pavés recouverts de glace. Il frappa à la porte et ce fut la mère qui ouvrit. Gardner ôta son bonnet. Elle le reconnut avec étonnement et posa sa main sur son cœur.

« *Tungatjeta, Evliana.*

- *Tungatjeta, Arthur.* Quelle surprise... Entrez, entrez...

- Comment va-t-elle ? »

Les yeux d'Evliana s'emplirent de larmes et Gardner, qui avait toujours les mains chaudes, lui prit les épaules pour les réchauffer.

« Elle va très bien, cesse de pleurer », dit une jeune voix heureuse et étonnée dans le salon. « Qui est-ce, mama ?

- Oh, tu ne le croiras jamais ! C'est Arthur...

- Quel Arthur ?

- Mais voyons !... Arthur ! »

Gardner se débarrassa de ses bottes, de son blouson et de sa veste et la mère le fit entrer dans le salon bien chauffé où la jeune fille était allongée sur le canapé à écouter la radio. Elle avait un très beau visage et Gardner avait toujours été surtout sensible à la beauté des visages. Mais elle n'avait plus d'avant-bras. Elle les avait perdus un an auparavant en ramassant une mine dans un champ, dans le nord du Kosovo. Sa poitrine avait été brûlée, elle était devenue aveugle mais son visage avait été épargné par miracle, personne ne savait comment. Gardner s'était souvent demandé si les médecins avaient réellement fait leur travail en amputant ce qui restait de ces deux mains d'enfant. En la regardant sourire et se redresser pour l'accueillir, Gardner sentait à chaque instant l'étonnement qui émanait encore de ce visage d'adolescente, des mois après la catastrophe, et probablement pour toujours. Et cet étonnement rendait la jeune fille encore plus magnifique.

Elle se leva et vint droit à lui, sans hésiter, et se reposa contre lui, et il la serra doucement dans ses bras.

« Comment vas-tu, Mira, mon secret ?

- Très bien ! J'ai encore trop de médicaments qui font dormir... mais je recommence à voir des lumières !

- C'est vrai ?

- Oui, je peux voir que tu es là parce que tu es tout noir dans la lumière de la fenêtre. »

Gardner sentit brusquement ses propres yeux s'embuer de larmes d'émotion comme quelques heures plus tôt au cimetière juif, et il comprit celles d'Evliana. Il prit le visage

de Mira entre ses mains et regarda attentivement ses paupières, délicates et nacrées.

« Ouvre doucement les yeux, Mira.

- Regarde », répondit-elle en ouvrant les yeux. Elle avait de magnifiques yeux vairons, l'un vert clair, l'autre d'une couleur indéfinissable, entre le jaune et l'ocre, et elle cillait toutes les trois ou quatre secondes. Ses yeux semblaient vivants.

« Je distingue la forme de tes cheveux, Arthur. »

Gardner passa doucement ses pouces sur les sourcils de la jeune fille et l'embrassa sur le front.

« Tu vois, j'écoutais la radio sur le poste que tu m'as offert cet été, Arthur.

- Alors comme ça... Tu... Tu écoutes les informations, fillette ?

- Oui, c'est Thaçi qui va gagner, qu'ils disent.

- Ils se trompent, Mira ?

- Bien sûr qu'ils se trompent.

- Alors qui va gagner, mon Secret ?

- Devine.

- Franchement, à part Thaçi...

- C'est moi ! C'est moi qui vais gagner, Arthur... C'est moi qui serai élue, Arthur. Elue ! Moi, moi, moi... Ton secret ! Moi... »

Et ils éclatèrent de rire.

« Maintenant que tu le dis, Mira, ça me paraît évident... Ils n'ont aucune chance !

- Aucune chance... » répéta-t-elle en étouffant un bâillement de fatigue et en se rasseyant sur le canapé.

« Je t'ai apporté un peu de musique, mon Secret.

- Oh, c'est très gentil ! Montre vite ! Tout le monde m'apporte de la musique maintenant... Mais c'est toi qui as eu l'idée le premier et ce sont les tiennes que je préfère.

- Tiens, tiens... Pourquoi ?

- Elles sont vieilles et mystérieuses et...

- Vieilles et mystérieuses ?

- Et tout le monde me demande qui me les a apportées, et je réponds que c'est mon *french lover* pour les faire enrager. »

Gardner glissa en riant l'une des cassettes dans le magnétophone, le reposa par terre et s'assit dans le fauteuil en face de Mira. Mira lança la cassette en appuyant sur le magnétophone avec son gros orteil du pied gauche et se rallongea confortablement sur le canapé. Evliana avait déposé sans rien dire une tasse de thé et trois biscuits sur la table devant Gardner, pas loin d'un paquet d'antalgiques pour Mira, et s'était éclipsée.

Ils écoutèrent le *Clavier bien tempéré* joué par Glenn Gould pendant quarante-cinq minutes, en silence, dans la maison plongée dans l'immobilité. Mira finit par s'endormir au milieu de la *Fugue en mi majeur* en demandant à Gardner, *if you please*, de revenir la voir plusieurs fois s'il restait plus longtemps. Elle dit en s'enfonçant lentement dans le sommeil qu'elle comprenait qu'il avait beaucoup d'autres choses à faire, des choses d'adultes dont il ne pouvait pas lui parler – comme il avait dit la première fois, quand il ne savait pas

encore bien parler l'albanais – peut-être même des choses dont il ne pouvait même pas parler aux adultes, mais que c'était important qu'il revienne chaque fois, parce qu'un jour elle voulait voir son visage, ses yeux, et surtout la lumière de ses yeux.

Gardner sortit en fermant délicatement la porte de la maison. Il neigeait à nouveau et le brouillard qu'il aimait était en train de tomber sur la ville. Oui, il y avait des choses dont on ne pouvait parler à personne, en tout cas pas aux adultes. Il grava le visage et le corps et le regard de Mira dans sa mémoire. Il savait que si tout se passait bien, il ne pourrait plus jamais revenir. Il regarda la ruelle. La neige avait effacé ses pas de tout à l'heure.

Zladko

Grand Hotel

Samedi 27 octobre, 14h45

Une amie de Gardner lui avait donné les coordonnées du médecin Zladko A., un serbe du Kosovo d'une cinquantaine d'années qui faisait le tour des enclaves de la région de Pristina en distribuant des médicaments donnés par la Croix rouge grecque. Il vint chercher Gardner devant le Grand Hotel de Pristina avec une voiture sur laquelle il avait monté, pour la journée, des plaques kosovares, le serra dans ses bras comme s'ils se connaissaient depuis des années, et fonça aussitôt vers le sud-ouest, à travers le brouillard. C'était un homme court et trapu, au regard vif et perçant, inquiet mais souriant. Il émanait de toute sa personne cette étrange impression que dégagent les êtres familiers de la mort mais bel et bien vivants, et fiers de l'être.

« Alors c'est Suzana qui t'envoie... Est-ce que Suzana est ton amie ou ta petite amie, Arthur ?

- Mon amie. Son petit ami s'appelle Laurent. C'est un jeune écrivain très prometteur.

- Je suis content que Suzana ait un petit ami digne de ce nom. Je l'ai connue ici à Pristina toute petite. Son père est

mon meilleur ami. Et je suis content de t'accueillir ici, Arthur, en tant qu'ami de ma petite Suzana. »

Zladko le conduisit à quelques kilomètres de Pristina, dans la ville d'O. dont tous les Serbes avaient quitté le centre entre la guerre de 1999 et les événements de 2004, et où ils ne reviendraient probablement jamais. Les 17 et 18 mars 2004, plus de cinq cents maisons serbes et vingt églises et monastères orthodoxes avaient été incendiés ou rasés par cinquante milliers de nationalistes albanais.

Zladko montra à Gardner la maison natale de Suzana. Les parents de la jeune femme s'étaient réfugiés au Luxembourg bien des années avant qu'elle ne rencontre Gardner. Ils avaient fait connaissance un peu par hasard, un soir d'automne, dans les jardins de l'université américaine de Reid Hall, à Paris. Ce soir-là, Suzana avait parlé de Zladko avait beaucoup de respect et d'inquiétude comme d'un homme lucide et menacé, et Gardner avait émis le souhait de le rencontrer lors de son prochain voyage à Pristina et de l'accompagner pendant l'une de ses tournées pour voir son travail.

Ils arrivèrent à l'ancienne école du village voisin, dont les salles de classe avaient été transformées en appartements pour loger une trentaine de familles sous la surveillance d'un officier et deux soldats de la KFOR. Le lieutenant était une jolie Slovène de trente ans installée dans une baraque de dix mètres carrés, le nouveau F2000S en bandoulière et un émetteur-récepteur à portée de la main pour appeler les renforts en cas de pépin. Gardner lui lança un sourire et

inclina la tête et elle sourit elle aussi, mais d'un air un peu préoccupé, en se demandant visiblement quel genre d'ennuis ce genre d'étranger allait bien pouvoir créer dans ce genre d'enclave et s'il fallait aussitôt signaler sa présence ou attendre que se produise les dieux savaient quel genre de catastrophe.

Pendant les bombardements de l'OTAN de 1999, une partie des Serbes d'O. s'étaient réfugiés dans l'école. Ils n'en étaient jamais repartis. Dans la cour s'alignaient une dizaine de préfabriqués couleur kaki. Un gamin et une gamine se poursuivaient à vélo, d'un air morne, dans l'enclave perdue dans le brouillard, qui mesurait en tout et pour tout cent mètres sur cent.

« Comment te sens-tu, Arthur ?

- Les gens ne sortent jamais de l'école ?

- Presque jamais.

- Depuis 2004 ?

- Depuis 2004.

- Ça ressemble beaucoup à un ghetto.

- C'en est un.

- Ça me rappelle de mauvais souvenirs. Des souvenirs... européens.

- L'histoire se répète sans fin, Arthur. »

Ils furent accueillis chez des amis d'enfance de Zladko. La mère leur offrit du gâteau qui sortait du four, une liqueur de cerise faite maison et du bon café.

Une fille de treize ou quatorze ans s'était nichée sur une chaise en face d'eux et observait Gardner. Le père et Zladko

échangeaient les dernières nouvelles en serbo-croate et Gardner comprit vaguement qu'un vieil homme était mort et que l'enterrement posait des problèmes. On ne savait pas où mettre le cercueil. Puis une foule d'autres problèmes pratiques furent abordés et tout le monde tomba d'accord qu'il était d'une importance vitale d'expliquer en anglais à Gardner le système électrique de l'appartement. Quatre batteries étaient empilées sous la fenêtre. Elles chargeaient dès qu'il y avait du courant. Pendant les pannes – deux ou trois fois par jour – les batteries prenaient automatiquement le relais pendant cinq ou six heures. Presque vidées, elles s'oxydaient. Il fallait les réparer régulièrement. Tout le monde avait une pile de batteries sous sa fenêtre, et s'était découvert une espèce de passion pour la chimie appliquée.

Gardner demanda à Zladko ce que feraient ces gens si le gouvernement kosovar déclarait l'indépendance le 10 décembre.

« Est-ce qu'ils se préparent à cette éventualité ?

- Peut-être qu'ils partiront en Norvège.

- En Norvège ?

- La Norvège est très accueillante. La croix rouge norvégienne est très active ici.

- Ils n'iront pas en Serbie ? Belgrade ne va pas les aider ?

- On ne croit pas en Belgrade. Il n'y a aucun espoir de ce côté-là depuis que le premier ministre Djindjic a été assassiné par la mafia serbe en mars 2003. Tu connais l'affaire, je suppose. Le gouvernement est composé d'imbéciles et de valets de la mafia. Nous sommes seuls, comme nous l'avons

toujours été. Djindjic était notre seule chance. Un politique honnête et courageux. Une exception dans l'histoire de notre pays. Alors nous devons nous débrouiller tout seuls. Finalement, comme nous l'avons toujours fait. »

Le père demanda ce que faisait Gardner au Kosovo. Zladko expliqua qu'il écrivait un livre sur la situation. La fille en face de Gardner intervint : « Quel genre de livre est-ce qu'il écrit ?

- Tu peux lui demander. Tu es la meilleure de ta classe en anglais.

- On est trois dans ma classe.

- Tant pis, vas-y. »

La fille regarda Gardner droit dans les yeux : « *What kind of book are you writing, sir?*

- Une fiction. Une histoire inventée.

- Alors vous ne parlerez pas de nous ? » demanda le père.

« Si, je raconterai comment vous vivez ici, mais je ne mettrai pas vos noms de familles pour ne pas vous mettre en danger.

- Nous mettre en danger ? Ce ne sont pas les livres qu'on pourrait écrire sur nous qui nous mettraient en danger.

- Et toi, grande fille, comment t'appelles-tu ?

- Maria.

- Qu'est-ce que tu fais dans cette école transformée en maison ?

- Je dessine. Je lis des histoires. Et j'écris des histoires aussi.

- Alors nous sommes collègues ? Nous faisons le même travail toi et moi ? *If we're writing stories, we are writers, aren't we ?* »

Elle hocha lentement la tête, étonnée de cette question et de la réponse qu'elle venait de donner à cette question. En partant, pour la peine, Gardner lui offrit sa lampe-stylo.

Zladko reprit le volant et traversa un village. Il montra à Gardner, sans arrêter la voiture, une petite maison au milieu d'un verger : « Ils ont massacré un ami dans ce jardin en l'an 2000. »

Et il lui montra une autre maison deux cents mètres plus loin : « Et ma première copine, quand j'avais seize ans, vivait dans cette maison.

« Où est-elle, maintenant ?

- Elle est médecin dans un hôpital à Belgrade. Je l'ai vue hier. Elle me donne des cartons de médicaments. » Il adressa un clin d'œil à Gardner : « Je préfère que tu n'évoques pas tout à l'heure le sujet devant ma femme, Arthur. Ça lui rappelle de mauvais souvenirs. Des souvenirs du Kosovo-Métochie¹⁷. Des souvenirs... kos-métiques. »

Gardner se mit sourire. Il aimait bien Zladko.

Ils passèrent devant la gare routière de Pristina avant d'emprunter la route d'Urosevac vers le sud. Zladko lui montra les petites églises et les cimetières orthodoxes perdus au milieu des champs ou des habitations serbes récupérées

¹⁷ Kosovo-Métochie : nom serbe du Kosovo. *Autonomna Pokrajina Kosovo i Metohija*. Abrégé en *KosMet*.

par les albanais, des églises que Gardner avait vues pour la première fois en venant de Macédoine par la même route l'été précédent et où les serbes n'osaient plus mettre les pieds. D'où le problème des enterrements. Peu de jeunes se mariaient, ce qui simplifiait la vie des popes, mais on ne pouvait pas éviter que certains vieux meurent, et les popes trouvaient ça bien emmerdant, expliqua Zladko en souriant avant de reprendre un air grave : « C'est une guerre de religion, Arthur.

- Je ne pense pas, Zladko.

- Il y a cette haine terrible des albanais pour les orthodoxes, Arthur. Crois-moi.

- La religion n'est qu'un prétexte. Ce n'est absolument pas une guerre de religion. Les quelques albanais que je connais ici sont des musulmans très modérés. Que ce soit les sunnites, ou les soufis, les bektashi. Ils boivent du vin à tous les repas, leurs filles portent de splendides minijupes, et la plupart sont très méfiants envers les fondamentalistes que les Américains et les Saoudiens leur envoient. Une très sage manière d'être religieux, à mon avis.

- Tu as peut-être raison.

- C'est une guerre économique camouflée en guerre ethnique. Il y a le projet d'oléoduc AMBO qui doit passer pas loin d'ici. Il y a l'argent des trafics. Il y a la base américaine de Bondsteel Camp qu'ils voudraient bien garder. Dix-huit mille hommes. Ce n'est pas une guerre de civilisations. Tout le monde ici, que ce soit les albanais ou les serbes du Kosovo, veut la même voiture devant la même maison, la même

piscine dans le même jardin, le même écran géant dans le même salon et le même frigo dans la même cuisine. Peut-être bien aussi la même femme aux fourneaux à dix-neuf heures, les mêmes gosses au lit à vingt heures et, pour les plus riches, les mêmes putes à Velania à vingt-trois heures. »

Zladko éclata de rire : « Bien sûr que tu as raison, Arthur. Je peux comprendre. Tout ce que je peux dire, c'est que l'Europe et l'Amérique ont commis une grosse erreur en faisant ce qu'ils ont fait ici en 1999.

- Croyez-moi, Zladko. Ce n'était pas une erreur. Tout ceci n'est que le début de leur... de leur foutu Processus. L'Europe transformera le Kosovo en une sympathique petite Chypre continentale avec une sympathique frontière disputée passant pile par Mitrovica. C'est comme ça que les mafias serbe et albanaise continueront leur petit business ici main dans la main. Et c'est aussi pour ça que les troupes de l'OTAN ont stoppé l'offensive pile sur la rivière Ibar en juin 1999. Parce que c'est une jolie rivière pour la pêche à l'héro et le déstockage de kalachnikovs et qu'il faut que tout le monde y trouve son compte. »

Gardner tenait ça de Pierre D., un ancien pilote de chasse devenu haut fonctionnaire de l'OCDE. Zladko jeta un coup d'œil étonné à son passager. Des étrangers aussi bien informés sur les finesses de la politique occidentale dans les Balkans, il n'avait pas dû en croiser souvent.

Il l'emmena chez lui, dans sa famille, dans l'enclave de G., et ils passèrent devant le fortin de la KFOR finlandaise posté à l'entrée du village où habitaient près de mille serbes.

« Zladko, ça ressemble à un western maintenant.

- Sauf que les indiens, c'est nous. »

Zladko présenta Gardner à sa femme, sa fille de dix-sept ans et son fils de quinze ans, avant de ressortir vérifier les batteries dans la grange. La femme de Zladko était petite et jolie et s'appelait Aleksandra. Après avoir serré la main de Gardner, elle la retourna paume en l'air et la garda quelques instants dans les siennes, comme si elle l'étudiait. Elle caressa du bout de l'index la jointure de ses phalanges et de ses métacarpes avant de retourner sa main paume vers le bas, et de la garder encore un instant entre ses doigts frais et musclés. Il la regardait droit dans les yeux mais, tout en souriant d'un air triste, elle évita son regard.

Zladko et Gardner s'assirent seuls dans le salon où la télévision serbe était allumée pour ne pas rater un éventuel flash d'information, et ils burent du bon vin sans étiquette sur la bouteille et mangèrent « de la vraie *banitza*¹⁸ » avec des poivrons et des piments verts qui venaient du potager sous la fenêtre par laquelle on pouvait voir le brouillard se défaire et le plateau du Kosovo sous la neige jusqu'à la frontière macédonienne à quarante kilomètres au sud.

Au milieu du repas, Zladko tendit à Gardner une superbe reproduction sur bois de la fresque de l'Ange blanc du monastère de Mileseva, qui datait de 1230.

¹⁸ Selon la plupart des albanais du Kosovo, la *banitza* est une sorte de *burek*, en moins bon. Selon la plupart des serbes du Kosovo, c'est exactement l'inverse.

« Nous croyons qu'il va nous protéger. *L'Ange blanc*. Prends-le. »

Gardner essuya ses mains sur son pantalon, prit la reproduction et l'observa une minute avant de la reposer sur la table à bonne distance de son assiette, appuyée sur les œuvres complètes de Tolstoï qui traînaient là. La fresque représentait l'archange Gabriel en train d'indiquer de la main l'entrée de la tombe du Christ. Vide, évidemment. Et Gardner se dit qu'il y avait là une étonnante ellipse. Quelque chose, quelqu'un n'était plus là et c'était la preuve que quelque chose, quelqu'un n'était pas mort. Ou plus précisément, la preuve que quelqu'un n'était plus mort.

Après le repas, Zladko lui montra une série de cartes de la Serbie à travers les siècles, punaisée au-dessus de l'ordinateur relié à internet sur lequel pianotait son fils à la recherche d'une guitare électrique d'occasion dans la banlieue de Belgrade. Zladko croyait nécessaire d'exposer à Gardner la grandeur et les malheurs de son peuple depuis l'antiquité. Mais Gardner pensait déjà savoir tout ce qu'il avait besoin de connaître sur la question.

« Je suis désolé, Zladko. Je comprends pourquoi vous me montrez ces cartes. Mais je ne crois pas aux nations. Ni à la nation française, ni à l'allemande, ni à l'américaine, ni à l'albanaise, ni à la serbe, ni à aucune. Mon grand-père français a été livré aux nazis par la police de Vichy et déporté au camp d'Oranienburg-Sachsenhausen en 1943. En 1945, il est revenu d'Allemagne à pied parce que l'OSS l'avait fiché comme « résistant communiste ». Mon arrière-grand-père

allemand a fait de la prison dans la Ruhr parce qu'il avait écouté Radio-Londres. Aujourd'hui, la France organise les sommets européens sur le droit d'asile dans la ville de Vichy et l'Allemagne écoule les stocks d'armes et les uniformes des forces spéciales de la RDA dans les Balkans pour emmerder la Serbie. C'est cohérent, rien à dire. Mais dans ce qui reste de ma famille je crois bien qu'on ne croira plus à rien. Pour moi, une soi-disant nation n'est qu'un instrument de plus entre les mains des mafias plus ou moins criminelles qui se relaient les unes les autres aux commandes. Vous me disiez vous-même il y a une heure que vous n'aviez aucune confiance dans votre propre pays. Je crois que vous pouvez me comprendre.

- Je comprends. Tu es... un citoyen du monde, c'est ça ?

- Même pas. Je ne suis plus qu'un citoyen de... de la littérature. »

Et il indiqua de la main les œuvres complètes de Tolstoï.

Zladko sourit et laissa tomber : « Tu as peut-être raison, Arthur.

- Vous ne pouvez peut-être pas sauver votre nation, Zladko. Peut-être que cela n'a aucun sens de croire qu'on puisse sauver quelque nation que ce soit du sort que lui réservent les autres ou le plus souvent qu'elle se réserve à elle-même. Mais au moins, j'espère que vous pourrez sauver quelques personnes ici, et vous pourrez sauver votre famille. C'est ce qu'on peut essayer de faire quand on n'est pas un ange et qu'on n'est qu'un homme. »

Zladko poussa un soupir. Il ne répondit pas tout de suite. Il regardait Gardner attentivement, en souriant d'un air ému. C'était étonnant de la part de ce fonceur au physique de boxeur. Gardner lui tendit la main et Zladko la serra affectueusement.

« *You're right, my friend.* »

Ils sortirent fumer une cigarette dans le verger pendant que toute la famille se préparait à une rapide expédition chez le coiffeur. C'était l'hiver en automne et tout le pays était recouvert d'une vingtaine de centimètres de neige ce matin-là, mais Gardner n'avait pas vu de verger aussi magnifique depuis son dernier passage en Normandie, au pays de son grand-père.

« Le Kosovo est un beau pays, Zladko.

- Je suis heureux que tu puisses le voir, Arthur. »

Ils contemplèrent ensemble les sommets lointains qu'on apercevait au sud-ouest, leurs cigarettes à la main.

« J'étais dans ces montagnes pendant les bombardements, en 1999 », se souvint Zladko. « Comme médecin. J'étais avec les soldats. Une nuit, une bombe américaine a explosé à cent mètres de l'endroit où nous étions planqués. Le sol a bougé comme ça... » Il fit un geste de la main comme si la terre avait fait un bond d'un mètre vers le ciel. « Et puis mes oreilles se sont mises à saigner. C'est un sentiment étrange, Arthur. Oui, c'est étrange à dire. Mais c'est exactement à cet instant, lorsque mes oreilles se sont mises à saigner, que j'ai compris à quel point mon pays était beau. »

Ils passèrent déposer toute la famille dans le centre de Pristina chez une coiffeuse serbe qui recevait ses clients dans son appartement au troisième étage d'un banal immeuble d'habitation et pendant que Zladko conduisait la voiture, Gardner demanda à sa fille de l'aider à apprendre par cœur leur adresse postale pour leur envoyer le livre quand il serait fini. Et surtout une bouteille de vin, se dit-il en serrant à nouveau la main d'Aleksandra. Puis ils restèrent Zladko et lui debout à côté de la voiture pour la regarder entrer dans l'immeuble avec sa fille et son fils.

« Votre femme est médecin, elle aussi, Zladko ?

- Non, Arthur. Elle était infirmière militaire.

- Elle n'exerce plus ?

- Non. Elle ne veut plus voir un seul militaire. »

Zladko conduisit Gardner au monastère de Gradshanica et lui présenta la jeune religieuse avec laquelle il faisait tourner les six ambulances serbes de la région de Pristina. Ils passèrent devant l'éternelle jeep de la KFOR garée dans une allée et firent tous trois quelques pas en silence dans l'enceinte du monastère enfoui sous la neige. Une mendiante à qui Zladko donna aussitôt de quoi s'acheter un bon repas dut le prendre pour un mafieux venu de Belgrade et le harcela pour qu'il lui donne le triple. La religieuse expliqua à la mendiante qui était Zladko et ce qu'il faisait pour les gens de la région. La mendiante ricana et répondit que, de toute façon,

les médecins avaient toujours assez d'argent pour ne pas le donner aux pauvres.

En voyant l'effet de cette phrase sur le visage de Zladko, Gardner se demanda combien de temps il tiendrait encore dans ce pays. Zladko coupa court aux imprécations de la mendicante, la confia aux bons soins de la religieuse et entraîna Gardner vers l'église pour lui montrer les fresques abandonnées à l'humidité. Ils passèrent devant une plaque commémorant « l'amitié franco-serbe 1914-1918 ». Zladko tapota du doigt sur la plaque avec un sourire et s'arrêta devant une peinture qui représentait la princesse Simonida. Il montra les yeux qui manquaient et qui avaient été brûlés.

« Tu sais pourquoi ils ont détruit les yeux de cette femme, Arthur ?

- Parce qu'ils ne supportaient pas son regard ?

- Non. Parce que dans ce pays les yeux symbolisent les *seins*. Les yeux peuvent donner du lait et nourrir le peuple.

- Les yeux d'une femme peuvent nourrir le peuple ?

- Oui. C'est ce que nous croyons ici. Les yeux d'une femme d'une grande beauté, d'une vraie beauté, tu comprends, peuvent nourrir les enfants et le peuple. »

Gardner raconta à Zladko comment il avait rencontré Mira pendant l'été, comment elle avait perdu la vue l'année précédente et comment elle commençait à voir à nouveau. Zladko le regarda longuement en souriant et posa une main sur l'épaule de Gardner en signe d'assentiment pour les dieux savaient quoi.

« Tu peux voir les bonnes choses, Arthur. »

Ils montèrent prendre le thé dans la grande salle du monastère et une autre religieuse vint leur apporter une théière brûlante et deux tasses et demanda poliment à Zladko des nouvelles de sa famille. Quand elle s'éloigna, Zladko resta à contempler les broderies rouges et vertes de la nappe et expliqua à Gardner que cette jeune femme avait perdu tous les membres de sa famille dans un massacre en 1999 : ses deux parents, son mari, ses deux frères et son unique enfant. Il était lui-même arrivé trop tard sur place pour sauver l'enfant qui était mort entre ses mains.

Ils restèrent une longue heure seuls assis à cette table dans la lumière qui déclinait, sous les grands rideaux blancs colorés d'orange, à parler de la guerre.

« Que croyez-vous qu'il va se passer, maintenant, Zladko ?

- Je ne sais pas. Et toi ? Finalement... Toi qui viens d'ailleurs, comment penses-tu que tout ça va finir ?

- Je ne sais pas non plus. Tout ce que je peux dire c'est : ne vous fiez à personne. Visiblement, tu ne penses pas grand bien de Kostunica ?

- Non. C'est un salaud. Presque aussi pourri que Milosevic. D'une certaine manière, Milosevic nous a livré aux Américains.

- Et Poutine ?

- Pour nous, Poutine est plus dangereux que l'était Milosevic. Nous n'attendons rien de ces types.

- Vous avez raison. Parce que Poutine va pouvoir jouer le rôle dont il rêvait après la déclaration d'indépendance. En disant que l'Ouest a tout fait de travers ici. En gagnant des points dans les médias à chaque fois qu'il y aura une bombe, une grenade ou une fusillade dans ce pays.

- Exactement. Mais Arthur... *et les Français* ? La vieille tradition d'amitié entre la France et la Serbie ? Qu'est-ce qu'ils pensent de la situation, les Français ?

- Tu veux dire le gouvernement français ?

- Non, non, le *peuple* français.

- Il n'y a pas de peuple français, Zladko. La France est une démocratie de téléspectateurs et de surfeurs sur le Net, maintenant. Tous les fameux peuples d'Europe sont assis devant leurs écrans et disent à leurs gosses ou à leurs chiens : « Tu vois, ça c'est bien, et ça c'est mal. » Tout ce qu'ils sont encore capables de faire, c'est de voter tous les quatre ou cinq ans et de vite rentrer à la maison pour regarder le résultat à la télévision. Et il faut que tu le saches, Zladko : la plupart du temps, ils détestent les Serbes à cause de ce qu'on leur a montré à la télé des guerres des années 90.

- C'est terrible, Arthur, ce que tu dis !

- Mais tu dois le savoir, Zladko. À part la Croix rouge grecque qui a de bonnes raisons pour cela, et la Croix rouge norvégienne qui a peut-être de bonnes raisons que j'ignore, personne à l'ouest ne va vous aider.

- Je m'en doutais un peu. Et je sais qu'ici, le pire peut à nouveau se produire. Il faut que tu le saches, Arthur... Un

stock d'uniformes serbes a été volé la semaine dernière. Une centaines d'uniformes.

- J'ai entendu ça. Ils n'ont pas été volés, Zladko. Ils ont été vendus.

- C'est bien possible. »

Ils restèrent encore un peu assis côte à côte en finissant le thé dans l'immense salle déserte. Zladko était une de ces rares personnes que n'effrayaient pas les silences dans une conversation.

« Peut-être que ton livre pourrait changer quelque chose, Arthur.

- Non, Zladko. Mon put... mon livre ne changera rien.

- Pourquoi ?

- Même si quelqu'un le publie, personne ne le lira. Et même si des gens le lisaient, il ne se passerait rien.

- Mais pourquoi ?

- Crois-moi. Aucun livre ne peut rien changer à cette tragédie. Je suis désolé. »

Zladko se mit à sourire brusquement, comme s'il venait de comprendre quelque chose d'irrésistiblement drôle.

« Mais alors, Arthur... Pourquoi est-ce que tu vas l'écrire ?

- Eh bien... Comme l'écrivait Kafka dans une lettre à sa chère Milena : *'Non pas pour empêcher ou pour atteindre quelque chose en publiant, mais au moins pour leur montrer que nous les avons percés à jour.'* »

Ils reprirent la voiture et en arrivant à un rond-point à l'entrée de Pristina ils trouvèrent devant eux un immense embouteillage. Des centaines de bagnoles.

« Zladko, tu dois repasser chercher Aleksandra et les enfants ?

- Non, ils sont rentrés avec une amie. »

Gardner savait que chaque minute passée sur les routes était un risque de plus pour Zladko et il refusa d'aller plus loin. Zladko accepta à contrecoeur de le déposer là. Ils se serrèrent une dernière fois la main en souriant. Puis Zladko fit le tour du rond-point et Gardner regarda la vieille voiture repartir vers l'enclave serbe.

Il se mit à marcher tranquillement sous la neige et la nuit qui tombait, en dépassant les rues entières de voitures bloquées parechoc contre parechoc. En moins d'une heure, il rejoignit la rue de l'hôtel Sara. Les réverbères éclairaient la chaussée comme en plein jour. Gardner se glissa sous l'ombre d'un porche et resta quelques minutes à contempler la rue. Besa sortit secouer l'auvent avant de le replier et de rentrer les étals de fruits et légumes de ses parents. En face, dans le hall de l'hôtel, Mohammed regardait les informations d'un air absent, les bras croisés sur le comptoir.

Gardner tâta son vieil exemplaire de l'*Odyssée* dans la poche de son blouson. Il pensa encore une fois à l'étrange injustice qui voulait que la mafia et l'Etat serbes aient écrasé la minorité albanaise du Kosovo pendant des décennies avant que ce soit les serbes du Kosovo qui se prennent le grand retour de flamme. Il s'agenouilla le dos appuyé contre la porte

d'un garage, retira ses gants et ouvrit son carnet. En se penchant un peu dans la lumière du réverbère le plus proche, il écrivit :

Qu'est-ce qui est pire qu'être une minorité ? Être une minorité à l'intérieur d'une autre minorité.

Mieux vaut être Personne.

Le mot grec pour Personne est : METIS.

Sur

ODG Theater

Samedi 27 octobre, 20h45

Le taxi dérapa dans un dernier virage sur la neige du parking au pied du centre commercial plongé dans l'obscurité. Gardner grimpa d'un seul élan la volée de marches qui menait à l'entrée du théâtre souterrain. Le videur lui jeta un regard furieux et fit deux pas pour lui barrer le passage avant de le reconnaître. Il s'écarta de la porte d'un air dépité.

« Juste à temps pour la répétition, mec. »

Le type avait le béguin pour Batula. Il les avait vus danser ensemble la veille. Il encaissait plus ou moins. C'était un gaillard de deux mètres cinq avec un nez plat comme un tampon de locomotive et des pognes comme des attelages à wagon.

Gardner lui tendit la patte et le type la broya deux ou trois secondes avant de se résoudre à la lâcher d'un air laminé.

« *Not to cold out here, mate ?*

- *Damn cold, guy.*

- *Wanna drink?*

- *I can't. I'm working here. But thanks."*

Gardner descendit au sous-sol et chercha Batula du regard parmi la foule des musiciens : il y en avait une bonne trentaine, les uns accoudés au bar avec une bière, les autres assis dans les travées avec une bière et les plus chanceux avaient pu poser leur bière sur un coin de scène et s'emparer de la dizaine d'instruments qu'ils se partageaient tous depuis près d'une semaine. Certains étaient très doués et trois des solos de piano, de saxophone et de trompette que Gardner avait entendus la veille, exécutés par des jeunes de dix-huit ans qui sortaient du conservatoire, auraient inquiété la plupart des meilleurs techniciens européens et américains du moment, s'ils avaient eu la moindre chance de passer à la radio. Mais il ne s'agissait que de technique et l'art de Batula était différent. Elle avait la grâce. Lorsqu'au démarrage d'un solo longtemps retenu, le roulement animal de ses congas surgissait brutalement des accords d'un quintette, un frisson de joie parcourait la salle.

Il l'avait trouvée à l'oreille. Elle était en train de jouer. Et maintenant, il la regardait. Elle était assise aux congas en train d'accompagner le pianiste. Il ne l'avait pas tout de suite reconnue. Elle portait une minirobe rouge et des collants gris et des escarpins de la même couleur que sa robe et ses beaux cheveux bruns aux reflets blonds formaient un halo protecteur autour de son visage net comme un diamant. Elle tourna ses regards un instant vers la salle et l'aperçut. Elle s'arrêta de jouer soudainement. Elle attrapa un garçon qui la

dévorait des yeux, lui ébouriffa les cheveux, l'assit d'autorité à sa place aux congas et descendit de la scène en riant. Le pianiste la regarda partir dans le reflet du Steinway offert par la ville de Boston d'un air effondré.

« Batula », cria-t-il presque, « si tu me laisses tomber sur ce morceau, je me tue.

- Il est nul, ce morceau », répondit Batul d'un ton sans appel. « On le joue n'importe comment ! Si on le joue ce soir on se fera lyncher comme des jazzmen suédois qui n'ont jamais passé une nuit au poste et qui osent jouer du Thelonious Monk...

- Des jazzmen suédois qui n'ont jamais... Mais où est-ce qu'elle va chercher tout ça ! Alors on met quoi à la place...

- On n'a qu'à refaire le tango d'hier soir ?

- *Lo que vendra ?*

- Ça y est, il est venu.

- Hein ?!

- Non, on jouera *Sur* !

- Ok, *Sur*. Mais d'où tu te barres ?... Faut qu'on répète avec toi !

- T'es un grand, Amir aussi », fit-elle en coupant court à la discussion et en disparaissant dans les coulisses où Gardner l'attendait.

Ils furent seuls trente secondes et ils s'embrassèrent trente secondes. Elle était entièrement abandonnée contre lui et il tenait sa tête dans l'une de ses mains tellement il craignait que cette tête se détache et tombe par terre et se brise comme du verre. Leur baiser était joyeux et ses mains à elle, passées

sous ses bras à lui, étaient délicatement agrippées à ses épaules quand le tango commença.

« Tu es belle.

- Merci... Mais toi aussi tu es beau, Arthur...

- Oh, je sais, mais moi je suis tellement au-dessus de ça... »

Elle éclata d'un rire léger et moqueur et il se serrèrent l'un contre l'autre à se rompre l'échine avant de se mettre soudain, d'un même mouvement, à danser. Elle dansait comme dansent les véritables Argentines, en levant très haut les genoux, en regardant souvent, de ses yeux sombres et graves, quelque chose ou quelqu'un qui aurait été debout, là, à un mètre à gauche de Gardner. Et deux ou trois curieux qui étaient arrivés dans les coulisses en discutant faisaient semblant de remuer des câbles en les observant à la dérobée, muets de surprise et d'envie.

« Je ne voudrais pas ternir ta réputation, Batul...

- Oh, mais au contraire, ça ne pourrait que redorer mon blason, ici...

- Bon, très bien...

- Beaucoup de ces types s'imaginent que je suis encore vierge...

- C'est affreux...

- On commence à se comprendre...

- Je crois bien...

- Bravo, joli pas... Nous faisons presque la même chose, mais légèrement en décalé... C'est un peu le malentendu amoureux, tu connais ?

- Par cœur...

- Reprends ça... Tu penses qu'on nous voit beaucoup ?
- Seulement quand nous rions...
- Rions quand même... On enchaîne avec une fuite...
- À grands pas...
- Pas trop grands... Aussi grands que la fille peut se le permettre sans ridicule...
- Tu n'es jamais ridicule...
- Arthur... Tu es un merveilleux danseur de tango...
- Un merveilleux débutant...
- Tu apprends vite... Tu t'adaptes...
- Tu es parfaite...
- Ne m'idéalise pas...
- Aucune chance, miss Raba...
- Tu es inquiet, Arthur ?
- Juste un peu tendu, tu as remarqué...
- Bien sûr que j'ai remarqué... J'aime ton corps et je sens ce qu'il sent... Pourquoi es-tu si tendu, ce soir ?
- Rien, juste un peu de fatigue... Je n'ai pas encore mangé ce soir...
- Rentrons à l'hôtel.
- Tu plaisantes.
- Non, allons-y, quelqu'un me remplacera...
- Non, reste jouer comme prévu, s'il te plaît, Batul. Je vais m'allonger là une petite heure et piquer un somme et je te reconnaîtrai et je me réveillerais quand tu seras aux congas... »

Il se sentait brutalement épuisé et il venait d'apercevoir dans un coin à l'écart une pile de tapis sur laquelle il avait

très envie de s'allonger et de se laisser couler dans le sommeil comme une pierre lancée dans le lit d'un torrent. Quelque chose n'allait pas. Il le savait. Sa fatigue était une chose. Quelque chose d'autre n'allait pas. Batul avait senti son état d'épuisement et ne tenta même pas de le convaincre de trouver un meilleur endroit lorsqu'il étendit son interminable carcasse sur sa chère pile de tapis. Elle embrassa ses lèvres, lui caressa le front, il s'endormit.

Il reconnut sa musique et se réveilla à demi chaque fois qu'elle joua ce soir-là et depuis le fond de l'*ODG Theatre* il sentit une immense vague de gratitude le submerger chaque fois qu'il la regardait depuis les coulisses ou qu'elle regardait vers lui depuis la scène. Son jeu était âpre et violent et serein, et Gardner avait espéré toute sa vie entendre jouer par une femme une telle musique et il lui semblait maintenant qu'elle débordait furieusement les sous-sols du théâtre, qu'elle emplissait toute la ville enneigée, rue par rue, quartier par quartier, qu'elle se déversait dans la plaine au sud-ouest et qu'elle débordait les collines au nord et à l'est sur lesquelles la neige s'était remise à tomber, et il rêvait dans son demi-sommeil des flocons argentés tombant obliquement dans la lumière des réverbères et des néons, et du rideau lointain que ces flocons faisaient tomber sur tous les horizons. Le temps était peut-être venu pour lui de s'évanouir, de plonger, de rompre tous les ponts, de disparaître. Oui, les journaux avaient raison, la neige tombait sur tous les Balkans en cette fin d'octobre 2007, de Haskovo à Durrës et de Sarajevo à l'estuaire du Danube et de Skopje à Belgrade et à Chisinau,

sur les bâches et les hangars de l'Arizona Market et sur les tombes de Srebrenica, sur les banlieues empoisonnées de Belgrade et sur le port à touristes de Dubrovnik, sur le pont reconstruit de Mostar et sur les collines endeuillées de Korisa. La neige tombait doucement sur la rue de l'hôtel Sara et sur la villa d'Ismael, sur l'arrière-cour des « Amis » et sur les terrasses du Grand Hotel, sur l'impasse au bout de laquelle habitaient Mira et sa mère, sur les hauteurs de Velania et sur les ghettos serbes, sur le monastère silencieux et les bordels de la route de l'aéroport. La neige tombait sur chaque pied carré du cimetière désert sur la colline, là où étaient enterrés ces inconnus qui aimaient qu'un étranger vienne leur lire quelques pages de Kafka, sous des dalles de marbre où l'on pourrait lire à nouveau, dans quelques jours, quelques semaines ou quelques mois, lorsque la neige aurait fondu, des dates étranges et comme chargées de mystérieuses promesses. 5665... 5655... 5654... 5669... Et dans le défilement joyeux de ces dates hors du temps, son âme s'éteignit doucement. Il entendait l'imperceptible son de la neige s'abattant sur le monde entier, sur les montagnes d'Erbil, de Kaboul et de Douchanbé, comme un déluge de grâce, guidée par le roulement sans fin des congas et les mains de Batul, sur les vivants et les morts.

*Deuxième partie***Comme un gosse**

Halithersès

Hôtel Sara

Dimanche 28 octobre, 22h10

Gardner passa la journée du lendemain à voir quelques albanais, pendant que Batul répétait toute la journée avec ses amis musiciens avant le concert du soir. Gardner ne connaissait pas la plupart des gens qu'il rencontra ce jour-là. Il avait eu leur numéro de téléphone par une amie qui organisait à Paris des expositions d'artistes kosovars, et ils avaient accepté de le rencontrer. Au bout d'une heure ou deux, il s'en était presque fait des amis.

Il y avait Fetah, le professeur à l'université, membre de l'équipe de campagne de Thaçi, qui militait pour l'enseignement du français dans les lycées du Kosovo. Il y avait Bedrie et ses amis diplômés des Beaux-Arts de Pristina qui avaient ouvert un bar alternatif dans le centre, appelé *The Exiles*, au rez-de-chaussée d'un immeuble d'habitation de dix étages, entre un garage qui vendait des pièces de voiture volées et une boutique de robes de mariées. Et puis, au hasard des bars et des restaurants, quelques journalistes allemands, suisses, anglais et italiens. Tout le monde ne parlait que des

élections et de l'indépendance. L'humeur était à l'espoir, à l'enthousiasme. Les gens faisaient mille projets. Y compris les journalistes. Gardner les écoutait en souriant et en buvant des bières.

« Pourquoi tu souris comme ça toute la journée, Arthur ? » lui demanda Bedrie dans un café pseudo-branché où ils s'étaient retrouvés encerclés par des fonctionnaires de l'ONU en goguette.

« Comment ça, comme ça ? » fit Arthur en regardant la jeune femme d'un air étonné.

« On dirait que tu n'y crois pas, à l'indépendance !

- L'indépendance de qui, déjà ?

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Toi, Bedrie. Toi et tes amis artistes. Vous êtes indépendants. Mais les cent gars qui font le pied de grue tous les matins au carrefour près de mon hôtel, leur boîte à outils posée sur le trottoir, en attendant que les riches arrêtent leurs 4x4 Audi pour leur proposer un job plus ou moins honnête et plus ou moins payé. Tu veux me faire croire que dans trois semaines, ils seront indépendants ?

- Pourquoi tu es toujours si défaitiste ?

- Je ne suis pas défaitiste. J'aime ton pays. Je regarde les vraies gens. Je suis inquiet.

- Qu'est-ce que tu prends ?

- Quoi ?

- T'as presque fini ta bière, qu'est-ce que tu prends ?

- Une autre bière.

- Non, il te faut autre chose. Laisse-moi t'offrir un whisky.

- Je gagne vingt fois ton salaire de prof d'arts plastiques, Bedrie. Laisse-moi payer mon verre à cinq euros.

- En France tu gagnes vingt fois mon salaire !

- Oui, en France.

- Ici on n'est pas en France, Arthur. On est chez moi. Je t'offre un whisky.

- Bon.

- Grant's, Jack's, Johnnie Walker ?

- Le moins cher alors.

- Ne m'insulte pas, *my friend*.

- Le meilleur alors, *my friend*.

- De tous les whiskies devant toi, c'est quoi le meilleur ?

- Independance Day.

- Tu te fous de ma gueule ?

- Non, regarde, là, en haut à droite.

- Ok. Independance Day ?

- Independance Day.

- Et tu reviendras après l'indépendance et on se descendra toute une bouteille.

- Dans mes rêves, oui.

- Promets.

- C'est facile. Je promets. »

Il revint à l'hôtel un peu après vingt-deux heures et quand il entra dans le hall Mohammed lui tendit, d'un air scandalisé, un carton que Veton était passé déposer pour lui.

« Alex, comment pouvez-vous demander à vos amis de vous livrer un fer à repasser ?

- Pardon ? »

Gardner jeta un coup d'œil expert à la photo imprimée sur le carton. C'était bien un Rowenta dernier modèle à compresseur électronique.

« Vos amis vous offrent un fer à repasser alors que j'en ai au moins cinq à vous prêter, il suffisait de demander !

- Mais je ne leur ai pas demandé de m'offrir un fer à repasser, Mohammed. C'est simplement qu'ils adorent les plaisanteries. La dernière fois que je suis allé chez Veton, sa fille de quinze ans a prétendu que pour un Français, je négligeais mon style, et que ma veste était froissée. Et voilà le résultat.

- Bon, dans ce cas, je vous pardonne... Mais la famille de Veton a tout de même un drôle de sens de l'humour ! Qu'est-ce que vous allez faire avec ce fer à repasser ? Vous n'allez tout de même pas l'emporter à Paris en avion ?

- Je le laisserai dans la 103 pour mon prochain séjour.

- Bon, je le mettrai dans votre chambre dans le nouvel hôtel. Mais comment se passe votre séjour, Arthur ?

- A merveille.

- Vous interviewez des gens intéressants ?

- Oui, parfois.

- Comment se passent vos affaires d'écrivain ?

- Tout s'enchaîne parfaitement.

- J'en suis très heureux, Arthur. J'espère que vous écrirez cinq, dix romans sur le Kosovo, et qu'à chaque fois vous descendrez dans mon hôtel.

- J'espère que lorsque j'aurai publié mon premier roman sur le Kosovo, je pourrai encore venir au Kosovo.

- Je comprends. Je ne sais plus qui disait : 'Quand on dit la vérité, on est sûr, tôt ou tard, d'être découvert.'

- Ça ressemble à Oscar Wilde.

- Vous voulez que je vous dise, Arthur ? On s'en fout. Ils peuvent découvrir ce que vous faites. Ils peuvent ne pas vous découvrir. Aucune importance. Moi je sais que vous êtes un type bien et un gentleman. Même si personne ne veut plus vous voir au Kosovo, vous pourrez venir ici. Je viendrai vous faire passer la frontière s'il le faut.

- Je suis très touché, Mohammed... » fit Gardner d'un ton très sincère. « Et vous, comment vont les affaires ? », ajouta-t-il en faisant mine de jeter un coup d'œil inquiet au tableau des clefs, où deux cases seulement contenaient un passeport : celles des chambres 103 et 203.

Mohammed rougit un peu et haussa les épaules. Il se pencha sur le comptoir et, d'un air de conspirateur, chuchota presque : « Mes revenus ne dépendent pas réellement de la fréquentation de l'hôtel Sara, Arthur.

- Oh, je vois », fit Arthur d'un air dégagé, mais comme s'il venait tout juste de comprendre.

« Comme je suis sûr que vous êtes un bon écrivain, je trouve important que vous le sachiez, Arthur.

- Je suis très flatté. Si j'en parle dans mon roman, je changerai l'adresse et les noms. »

Mohammed se redressa en souriant et reprit sa bonne vieille voix bourrue : « Faites comme bon vous semble, Arthur. C'est vous l'écrivain. Moi je vous fais confiance.

- Et je suis très honoré de votre confiance. »

Il remonta dans sa chambre, ferma la porte à clef et alluma la télé. On passait un vieux Clint Eastwood. *Chasseur blanc, cœur noir*. La scène de la rivière. Il poussa le son assez fort, jeta son blouson sur le lit, ouvrit son cran d'arrêt d'un coup de poignet et coupa l'épaisseur de ruban adhésif qui renforçait le carton du paquet.

C'était bien ce qu'il avait demandé à son ami. Un pistolet .22LR à canon court, un adaptateur, un silencieux, un holster et un chargeur de dix cartouches. Au fond de la boîte, K. avait rajouté cinq autres chargeurs scotchés ensemble et un authentique câble électrique de fer à repasser pour remplir la boîte. Gardner n'avait pas encore enlevé ses gants. Il prit l'arme en main et vérifia que le numéro de série avait été effacé. C'était un pistolet en polymère de moins de cinq cents grammes à vide mais bien équilibré, au tir très fluide, extrêmement maniable. Gardner avait insisté pour que K. lui trouve une arme de petit calibre, fiable et précise à vingt mètres. Mais il pensait que K. ne pourrait lui fournir qu'un modèle bas de gamme qu'il aurait été obligé d'essayer avant de l'utiliser. C'était le fameux Walther P22, l'un des

meilleurs pistolets de cette catégorie. Gardner le démontra entièrement et inspecta le canon pour vérifier qu'il n'avait aucun défaut. Certaines armes soi-disant *démilitarisées* vendues pour une bouchée de pain dans les Balkans et dans toute l'Europe de l'est étaient simplement des armes en parfait état de marche équipées d'une petite pièce en métal soudée à l'intérieur du canon. En enlevant cette pièce pour *remilitariser* l'arme, les trafiquants laissaient parfois l'intérieur du canon dans un piteux état. Ce n'était pas le cas sur cette arme. Gardner remonta le flingue, examina l'adaptateur et le silencieux, le chargeur et la culasse, remit le tout dans le carton et ajouta une couche d'adhésif avant de placer le paquet sur la table de chevet, parfaitement en évidence, sous une cartouche de cigarettes. Ça ne risquait pas grand-chose. Les chambres n'étaient faites que sur demande. Et Mohammed et K. avaient l'air copains. Au fond, Mohammed savait peut-être parfaitement ce qu'il y avait dans ce carton.

Gardner avait rendez-vous avec Batul au théâtre ODG vers minuit et il lui restait une heure pour aller consulter ses messages dans un cybercafé. Il éteignit la télévision quand les nouvelles furent terminées (on annonçait encore de la neige), se mit au lit et ferma les yeux un quart d'heure sans penser à rien qu'à respirer tranquillement. Quand il se releva, à la vue du carton qui contenait le flingue, une phrase de Laurence d'Arabie lui revint à l'esprit : « La presse à imprimer est

l'arme la plus puissante de l'arsenal moderne. » Bien sûr, ce genre de phrases datait d'avant le 6 août 1945. Mais tout de même. Il sourit, alla se brosser les dents et se raser en sifflotant *Into the Black* de Neil Young, avant de renfiler son éternel blouson.

Il passa quelques carrefours sous la neige, trouva un taxiphone quasi-désert, prit un poste internet et se connecta sur sa messagerie principale. Il y découvrit des messages publicitaires pour du Viagra, des munitions haute vélocité à prix cassé ou de fausses montres de luxe, mais aussi quelques alertes du *Courrier des Balkans*, trois annonces d'armes chinoises du XVIII^e siècle, cinq « invitations personnalisées » à de petits tournois de poker dans des villes touristiques de province, ainsi qu'un drôle de message d'un mari jaloux.

Un certain Jean-François, nom de famille à particule, dont c'était le troisième message. Gardner en savait un peu plus sur lui maintenant. Son pavillon-jardin dans une banlieue cossue, sa Safrane grise, son labrador jaune, dernier rejeton d'une famille nombreuse versaillaise (Jean-François, pas le labrador). Contrairement aux idées reçues, qui disait famille nombreuse dans la noblesse versaillaise, disait probablement parti de pas grand-chose. Quand on a dix enfants à loger dans un cinq pièces des beaux quartiers, il ne reste pas beaucoup d'argent de poche et chaque gamin, chaque gamine finance vaillamment ses propres études. Ce qu'avait fait Jean-

François, en vendant des encyclopédies Universalis du Chesnay à Saint-Germain et de Croissy à Saint-Rémy lès Chevreuse, au volant d'une Peugeot 504 soigneusement entretenue, héritée de son père mort à 54 ans. Passé par l'Ecole des Mines, fortune aujourd'hui estimée à deux millions cinq, patrimoine compris, quarante-cinq ans bien sonnés, un peu possessif, mais brave gars.

Jean-François informait Gardner par la présente de son entrée à lui, Jean-François, chez les Francs-maçons. Selon Jean-François, Gardner avait commis une grossière erreur tactique en entretenant une correspondance littéraire, politique et amoureuse avec la très jeune épouse du susdit Jean-François, « avant de la baiser au sommet d'une tour du quartier chinois, dans un sordide local technique, à même le béton, avec pour seul appareil votre blouson de cuir jeté sur le sol – vous voyez, elle m'a tout dit. » Et en matière d'apparat, les Francs-maçons frais émoulus s'y connaissaient.

La jeune mariée était une superbe fille de vingt-et-un ans, de très bonne famille, répondant au doux nom de Jenny. Après avoir empoché son bac scientifique mention Très bien, Jenny avait joué quelques mois les call-girls pour financer ses études de médecine. L'un de ses prestigieux clients, cadre au sein de l'équipe de direction d'une grande marque sportive, et qui se piquait de lire Montaigne et d'écouter du Mozart, avait tenu trois semaines avant de lui proposer le mariage. Jenny avait attendu d'avoir mis de côté dix mille euros avant d'accepter sa demande. Le jeune marié lui avait quelque

temps tenu rigueur de cette précaution financière. Vous avez reconnu Jean-François.

Au fin fond de son taxiphone balkanique, Gardner souriait. On recrutait vraiment n'importe qui au Grand Orient de France. *Jihèf* devait sans doute son admission parmi les frères à son avantageuse position dans l'organigramme de FlySport, Pentathlon ou une autre boîte pourrie de ce genre. Et dans la confrérie, la tradition du secret semblait se perdre : le jeune initié de quarante-sept ans ajoutait dans son message qu'en gros, maintenant, « du fait de mes nouvelles relations dans la franc-maçonnerie : un groupe d'hommes libres de goût et d'honneur », il avait dans son petit carnet d'adresse un gros pont de la Préfecture de police. *Jihèf* menaçait donc Gardner de toutes sortes de cataclysmes fiscaux, routiers ou médicaux s'il persistait à voir Jenny, ou simplement à lui écrire. Monsieur Jean-François de la C... déclarait dans le message de ce soir avoir accès à la fiche RG¹⁹ de Gardner. Une « toute petite fiche, pas grand-chose, votre participation à divers groupes écologistes radicaux, vos occupations de sièges de partis politiques dans les années 90, vos liens avec des membres de l'Armée néo-zapatiste réfugiés à Paris, ce genre de tares de gauchiste qui datent sans doute d'une autre vie, quand vous n'en étiez pas encore réduit à jouer les profs d'allemand dans les quartiers. Mais j'ai tout de même votre numéro d'immatriculation et votre kilométrage du mois dernier. » Suivaient le numéro des plaques de la petite 106

¹⁹ RG : Renseignements Généraux, les services de renseignement intérieurs français, aujourd'hui intégrés dans la Direction Générale de la Sécurité Intérieure (DGSI).

Peugeot vert foncé de Gardner et son kilométrage à trois cents kilomètres près. « Si vous revoyez Jenny, si vous lui écrivez encore, il vous faudra un fauteuil roulant et une voiture adaptée pour aller faire vos cours. »

Gardner rigola devant son écran. La menace franc-maçonne. Il ne manquait plus que ça. Le pauvre Jean-François, si boy scout au quotidien, devait avoir fondu les plombs pour écrire une pareille missive. Il y avait un léger aspect tragique. Dans un esprit d'apaisement, Gardner lui répondit : « Cher Jean-François. J'ai beaucoup entendu parler de vous. En bien, naturellement. Primo, je récuse l'usage transitif du verbe *baiser*. Secundo, après plusieurs tentatives, Jenny et moi avons découvert que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Nous sommes donc aujourd'hui de simples amis, si vous me passez l'expression. Tertio, les amis de mes amies sont mes amis. Ne faites donc pas vivre un enfer à Jenny. Ni à vous-même. Ce serait du gâchis. Car au fond, votre adorable femme vous adore. Cordialement, Arthur. »

Puis il écrivit à Jenny : « *If you're going through hell, keep going. (Winston Churchill) Friendly yours, Arthur.* »

Il consulta sa montre. Il avait perdu dix minutes à ces brouilles. Mais il aimait beaucoup Jenny. Et il appréciait beaucoup les Versaillais de souche un peu installés qui, entre un rendez-vous d'affaire et un rite franc-maçon, cherchaient encore un sens à leur vie et le trouvaient dans la personne d'une jeune femme éblouissante et ténébreuse qu'ils décidaient d'aimer aveuglément. Et *last but not least*, Gardner aimait beaucoup la diplomatie, à toutes les échelles

et sur tous les registres. Sans parler du fait que le message qu'il attendait n'arriverait que dans quelques minutes.

Le mail suivant était un mot de son ex-femme. Gardner vérifia d'où il avait été envoyé grâce à un tour de passe-passe informatique appris, « dans une autre vie », auprès d'un sympathique chasseur d'ovnis. Gemma avait bien quitté la France pour une quinzaine de jours. Elle lui écrivait depuis la Catalogne où, en compagnie de deux collègues de fac, elle errait d'hôtels deux étoiles en chambres d'hôte. Elle demandait des nouvelles. Il lui en donna quelques-unes, lui parlant des musiciens du Théâtre ODG, de la collection de statuettes néolithiques du musée d'anthropologie, de la beauté du pays sous la neige, mais aussi de la tension presque palpable à Pristina à trois semaines de l'indépendance et de la stupidité des fonctionnaires de l'ONU qu'il avait croisés. « Ce que l'Europe fait au Kosovo est minable, mon ex-chérie, quand ce n'est pas criminel. Ça nous retombera tôt ou tard sur la gueule. » Il rédigerait un cinglant article sur tout ça en rentrant à Paris. Pour « alerter l'opinion publique » ou quelque chose dans ce genre.

Quand il eut terminé ces fadaises, il écrivit à Gemma qu'il l'aimait. Ce qui était la stricte vérité. Il n'était plus amoureux depuis longtemps. Mais il l'aimait. Les doigts encore suspendus au-dessus du clavier, il contempla un instant son alliance. Il ne l'avait pas encore enlevée. Et s'il avait porté une alliance pour chacune des femmes qu'il aimait, ses dix doigts n'auraient pas suffi. Peut-être qu'il ne savait plus très bien ce que signifiait le verbe *aimer*. Il était incapable de dire

s'il aimait aujourd'hui la mystérieuse Batul autant qu'il avait aimé son ex dans les premiers mois de leur mariage, ou autant qu'il avait aimé Lili la pute diplômée d'histoire et de philosophie l'été dernier, ou Jenny la future neurochirurgienne cet automne, ou même comme il aurait aimé la jeune Besa de l'épicerie *E Vërtetë* ou l'innocente Mira dont on avait coupé les mains, s'il avait eu quinze ans de moins.

Est-ce qu'il serait jamais capable de retomber amoureux de quelqu'un ? Est-ce qu'il ne s'était pas entouré de trop de mensonges ? Est-ce qu'il n'avait pas déjà poussé trop loin l'art de la schizophrénie volontaire pour pouvoir éprouver quoi que ce soit de profond pour personne ? Il préféra remettre à un autre jour l'examen de cette délicate question. Il était l'heure.

Il se connecta sur le forum sécurisé d'une communauté de joueurs de poker et vérifia qu'il avait bien un message d'un certain Halithersès.

Mon vieux Jack,
je dois m'absenter quelque temps. La team change de leader. Tu feras le prochain championnat avec une certaine Liliane aux commandes. J'espère que ça te dit quelque chose. Ne la brusque jamais. On m'a aussi parlé de certains changements dans les équipes adverses. Je te recommande d'y regarder à deux fois si tu as le choix des tables. Bravo pour le Roi-Dame de vendredi. Désolé de te faire faux bond au milieu de la saison. On se téléphone quand tu repasses à

Londres. N'oublie pas que je t'ai toujours considéré comme l'intello de la bande. Tu vas cartonner. 'Je t'ai racheté de la maison des serfs.' Ton vieux pote, Halithersès.

Gardner vérifia l'origine du message : banlieue de Londres. Sans doute un proxy. Il resta une bonne minute à méditer ces lignes pour en saisir toutes les nuances avant de supprimer le message et de nettoyer basiquement l'historique, comme le voulait la procédure.

Halithersès perdait le commandement de l'opération à moins de trois jours de l'acte final et se retrouvait donc sous surveillance. Le connaissant, il avait dû trouver un moyen d'envoyer ce message discrètement. S'il y avait eu la moindre incertitude là-dessus, il l'aurait écrit. L'action prévue pour l'un des trois prochains jours passait sous la responsabilité de Liliane, alias Lilith, le plus jeune et le plus foireux des trois commandants de la cellule.

Lilith était une fille de trente-deux ans arrivée on ne savait trop comment de la Direction et Protection du Secret et de la Défense. A la DPSD, que les journalistes avaient rapidement baptisé le « service des services », grenouillaient des bras cassés dans le genre de ceux qui, en 2001, s'étaient retrouvés embarqués par la BAC de Paris après avoir tabassé le lieutenant-colonel Messier en pleine rue, au terme d'une filature foirée. La DPSD avait collé dix agents aux basques de l'officier de gendarmerie et sa copine qui rentraient d'une soirée entre amis. Leur but était peut-être délibérément de les effrayer. Messier était soupçonné d'avoir fait fuiter dans la

presse une note sur la mésentente entre le gouverneur du Kosovo Bernard Kouchner et l'Armée française. Dans la nuit parisienne, en marchant main dans la main avec son ex-interprète kosovare, Messier avait repéré les guetteurs et conseillé à sa copine de continuer sans lui. Puis, les mains dans les poches, il était allé à la rencontre des deux agents qui le serraient de trop près et leur avait dit : « Bonsoir, je suis le lieutenant-colonel Messier. Et vous ? » Dans cette affaire et dans quelques autres, les gens de la DPSD avaient gagné leur réputation de charlots de l'espionnage.

Gardner s'était longtemps imaginé que les autres membres de sa cellule avaient été recrutés parmi l'élite des Chasseurs alpins, des commandos de marine ou du 44^e RI : des gars et des filles rustiques et surentraînés, parlant couramment une ou deux langues en plus du français, dotés d'une culture générale acquise à la force du poignet, d'un sang-froid de crocodile, mais surtout d'une aptitude à jouer la comédie digne de l'Actor's Studio et d'une expérience du feu égale ou supérieure à celle d'un maréchal napoléonien. La légende disait que Lilith était 3^e Dan d'aïkido et parlait couramment le russe et l'arabe, mais qu'elle n'avait aucune expérience des zones de guerre. Recrutée comme simple guetteuse, passée chef d'équipe en deux ans, elle avait escaladé les échelons de la DPSD à la vitesse d'une fouine au galop. En juin 2007, elle avait été mutée à la DGSE et nommée dans la foulée commandante-adjointe de la cellule, avec au moins l'appui d'un ex-directeur et d'un ancien ministre. D'après Halithersès, elle était maquée avec un ex-cadre de la

Piscine²⁰, un requin aux dents longues surnommé « Bernard l’Ermite », genoux flingués à trente-huit ans, plutôt beau gosse, *très diplomate en vadrouille* selon le mot d’Halithersès, qui avait fouiné pendant dix ans dans les archives de la maison avant de prendre une orageuse « retraite » dans le privé. Avec un Anglais venu du MI6, un Allemand retraité du BfV²¹ et une mystérieuse Italienne qui avait encore un pied au SISMI²², Bernard venait de fonder sa propre agence de conseil et de sécurité privée, une boîte appelée White Wall, siège social Paris, rue de la Paix, site internet sécurisé, organigramme flamboyant mais pas trop, « *the art of intelligence, the art to keep you safe* ».

Gardner ferma la session et joua machinalement avec la souris flambant neuve. Il leva la tête vers le poster affiché face à lui. *Pirates of the Caribbean, At World’s End, may 23*. Keira Knightley en habits de pirate chinoise, l’épée à la main, la mèche au vent, délicatement corsetée, lançait quelque part vers la droite un regard torve et assuré.

En résumé, l’opération passait sous le contrôle d’une fliquette de l’intérieur dotée d’une déontologie new look, avec de drôles de connexions chez les mercenaires de la haute, tendance pro-CIA.

Mais le message contenait d’autres gâteries. On changeait de cible au dernier moment. À moins qu’on se contente d’en

²⁰ La Piscine : surnom donné par les journalistes à la Direction Générale de la Sécurité Extérieure, les services secrets français pour l’étranger. Le quartier général de la DGSE se situe près de la piscine des Tourelles, à Paris.

²¹ *Bundesamt für Verfassungsschutz* : l’un des services secrets intérieurs allemands, connu pour son étroite collaboration avec la CIA.

²² SISMI : les services de renseignement militaires italiens, rebaptisés AISE en août 2007. Connus pour leurs étroites relations avec les réseaux *stay-behind* américains.

rajouter une, moins de trois jours avant l'action. C'était nouveau, ça venait de sortir.

H. évoquait « le choix des tables ». L'idée même que Gardner aurait à faire un choix à ce stade était parfaitement nouvelle, elle aussi. La cellule n'était pas prévue pour ça. Les opérations étaient préparées par le SRH²³ et le service Action²⁴ des mois à l'avance. Quand la cellule finissait par envoyer un ou plusieurs membres sur une opération, le seul retour en arrière possible était un « On annule tout » 24 heures avant l'action, à balancer sur le canal prévu. Risques collatéraux, obstacles de dernière minute, erreurs de préparation, couverture grillée, autant de bonnes raisons d'annuler, par exemple, un cauchemar diplomatique programmé. Le message d'Halithersès suggérait que les consignes que Gardner recevrait de Lilith seraient si foireuses qu'il devrait passer outre. Et traiter l'objectif par ses propres moyens. En s'appuyant s'il le fallait sur des personnes extérieures à l'opération. Ça aussi, c'était nouveau, même si la formation le prévoyait. En théorie. Lors des cinq dernières opérations, Gardner avait choisi d'annuler deux cibles au dernier moment. Et chaque fois il avait réussi à justifier son choix auprès de la hiérarchie, avec l'appui d'Halithersès. Si maintenant il y avait le moindre choix à faire à part celui d'annuler tout, et s'il n'avait plus Halithersès pour le couvrir, ça voulait dire : cavalier seul. Et ça signifiait pour Gardner, tant que la cible n'aurait pas été traitée, que sa propre sécurité

²³ SRH : Service de Renseignement Humain.

²⁴ Service Action : Branche opérationnelle de la DGSE

était compromise. Compromise non seulement, comme toutes les autres fois, par la cible et ses alliés. Mais par sa propre hiérarchie ou par quelqu'un de chez eux. Gardner n'en avait jamais exclu la possibilité. Quand on ne suivait pas le protocole prévu, on risquait toujours d'en faire trop ou pas assez. Et ça pouvait déplaire à on ne savait pas trop qui.

En Bosnie, on ne savait pas qui touchait son pourcentage sur les stocks d'armes russes ou yougoslaves, saoudiennes ou iraniennes. À Kaboul, on ne savait pas qui trempait dans le réseau Karzaï, ni jusqu'où. À Bagdad, on ne savait pas qui tuyautait les Américains pour identifier les contacts de la DGSE. Un collègue du service Action s'était retrouvé coincé dans la villa d'un ponte de l'énergie irakienne avec un régiment de l'US Army devant le portail et s'en était tiré les mains sur la tête avec une carrière opérationnelle grillée. Sur chacune de ses opérations, Gardner avait commis des entorses à la procédure. Sur chacune de ses opérations, il s'était toujours méfié de tout le monde. De tout le monde, sauf de son supérieur direct et de son meilleur ami : Halithersès.

Mais Halithersès avait quitté la table.

« Le Roi-Dame de vendredi » était le compliment habituel. Le commandement de la cellule avait perdu la trace de son petit soldat. Chaque fois qu'il partait en opération, Gardner disparaissait des écrans radars de son propre service, avec l'accord et le soutien d'Halithersès. Ça compliquait leurs rapports avec la hiérarchie, mais simplifiait l'action. Pour cette opération-là tout s'était joué en Slovénie, en changeant

d'avion sur le tarmac encombré de minibus et de petits appareils, et à l'arrivée à Pristina, grâce à des douaniers copains recommandés par Ismael. Sans parler de l'hôtel Sara, perdu au fin fond de la liste des hôtels pourris du Kosovo.

Gardner consulta sa montre. Dix-sept minutes qu'il s'était connecté sur ce poste. Les Américains qui contrôlaient tout le Net ici au Kosovo plus qu'ailleurs avaient peut-être mis un ou deux types sur lui, malgré l'absence de mots clés dans son courrier. Gardner jeta un coup d'œil sur la rue. Personne, et pas la moindre voiture en vue. Probablement que les Ricains avaient autre chose à faire, mais il fallait partir du principe que c'était possible. Tout n'était plus qu'une question d'avance et d'imprévisibilité. Les codes d'Halithersès, le labyrinthe kosovar et l'habitude de se balader sans téléphone portable étaient là pour ça.

Gardner jeta un coup d'œil au propriétaire du taxiphone, un grand balèze de deux cents livres en survêt vert pomme avec un bonnet peluché d'un joli violet délavé à rayures jaunes et un bec de lièvre mal opéré, qui regardait les infos à la télé comme tout le monde.

« *Sorry mister, can I smoke in here ?*

- *Sure, mister.*

- *Thanks. »*

Gardner s'alluma une JPS et le proprio s'alluma une Marlboro. Ils échangèrent un sourire amusé et Gardner se repencha sur l'écran noir, clope au bec, menton dans le creux de la main, les yeux dans le vide.

Le « milieu de la saison » était censé être passé depuis longtemps, mais apparemment non. Ce qui voulait dire que d'autres opérations étaient prévues pour la suite. D'autres membres de la cellule étaient peut-être sur le coup. Gardner n'en connaissait que deux ou trois. On était rarement sûr de qui y était ou pas. Il estimait l'effectif à dix personnes. Ça faisait potentiellement quatre ou cinq tueurs sur la zone. Il y en avait au moins bien quatre ou cinq au Moyen-Orient et en Afrique, peut-être même dans le Caucase. Après tout, il y avait bien d'autres merdiers sur la planète.

« On se téléphone », petite consolation, signifiait qu'Halithersès restait en soutien malgré son court-circuitage par la hiérarchie. Gardner n'avait, lui, aucun moyen de contacter Halithersès qui lui écrivait chaque fois depuis une adresse différente. La prochaine fois, s'il y en avait une, ce serait « quand tu repasses à Londres » c'est-à-dire, d'après le code qu'ils avaient élaboré quelques mois auparavant, sur un forum de WoW²⁵.

Enfin la seule note réellement positive de tout le message était une citation de la Bible. Michée, 6 : « Je t'ai racheté de la maison des serfs. » Elle signifiait que ce soutien était déjà sur place et Gardner savait où et à quelle heure le trouver.

²⁵ *World of Warcraft* : nom d'un célèbre jeu en ligne créé en 2004 et réunissant des millions de joueurs à travers le monde.

Lilith

Grand Hotel

Lundi 29 octobre, 21h21

Après une journée de flâneries et de discussions avec les vieux du bazar, une bonne petite sieste à l'hôtel Sara et un dîner de kebabs dans un restaurant préfabriqué de trois mètres sur quatre, Gardner prit une chambre pour la nuit au cinquième étage du Grand Hotel, paya en liquide et attendit son nouveau chef d'opération en relisant la fin de *L'art de la guerre* de Sunzi, assis dans un fauteuil, le dos à la porte qu'il pouvait voir dans le reflet de la fenêtre.

En conclusion de l'article XIII intitulé « de l'art d'attaquer par le feu », le stratège chinois du VI^e siècle av. J.C. notait qu'un général qui savait se servir de l'eau et des inondations pour combattre était un excellent homme. Il recommandait cependant de n'employer l'eau qu'avec beaucoup de prudence : « Servez-vous-en, à la bonne heure ; mais que ce ne soit que pour gêner les chemins où les ennemis pourraient s'échapper ou recevoir du secours », disait la traduction du père Amiot.

Gardner contempla par la baie vitrée la neige qui tombait de nouveau. La neige était un élément dissuasif pour un homme seul en mission. La neige ou tout autre terrain glissant où vous laissiez vos empreintes donnait presque toujours l'avantage au nombre. Elle empêchait toute retraite et toute fuite. Elle rendait extrêmement repérable une attaque à distance, à moins d'une planque efficace ou de conditions matérielles parfaitement favorables.

Sans parler de la neige, n'importe quel tireur aurait considéré, dans la situation où Gardner se trouvait maintenant – plus précisément dans toutes celles que pouvait laisser craindre le message de H. – que l'opération pour laquelle il était revenu dans ce pays à la veille des élections et de l'indépendance s'annonçait sous les auspices les plus défavorables. Il avait suffi d'un message à peine codé de quelques lignes pour que Gardner évolue soudain dans une atmosphère plus hostile qu'il n'en avait jamais connue, ni en Bosnie, ni en Afghanistan, ni en Irak, ni ici-même. Et la neige aurait pu être un mauvais présage de plus.

Mais il avait toujours considéré la neige (et le brouillard quand il y en avait) comme des signes favorables du destin, une sorte de chèque en blanc divin. Et depuis qu'il était dans cette ville, depuis qu'il la traversait jour après jour sous cette neige sans fin, depuis l'instant précis où il s'était écarté pour laisser passer Batul dans l'escalier de l'hôtel Sara et qu'elle, au lieu de passer sans rien dire, s'était arrêtée pour lui demander ce qu'il faisait ici et qu'il ne pouvait pas lui dire, qu'il ne pouvait dire à personne – depuis cet instant il lui

semblait qu'une grâce spéciale lui avait été accordée et qu'entre la neige et lui, l'alliance était scellée.

A vingt-et-une heures vingt-et-une, on frappa sept coups à la porte de la chambre. Gardner rangea Sunzi dans la poche de son blouson et ouvrit. Lilith était vêtue d'un complet-pantalon très chic et ne portait pas de manteau. Ses bottines à lacets Mephisto étaient nickel et parfaitement sèches. Elle devait avoir pris une autre chambre dans l'hôtel. Elle ne dit rien, Gardner ferma la porte et vint la rejoindre au milieu de la grande pièce. Elle s'assit dans le fauteuil qui faisait face à la porte, se garda bien de croiser les jambes et le regarda pour la première fois dans les yeux. Depuis qu'elle avait rejoint la direction de la cellule, elle semblait toujours extraordinairement jeune et reposée. On aurait donné vingt-cinq ans à cette fille au visage quelconque, au regard cruel et au grand corps de sportive. Evitant de rentrer dans son petit jeu de regards, Gardner contempla tranquillement les épaules larges et légèrement voûtées de Lilith, puis ses longues jambes musclées moulées dans le pantalon en stretch. La légende disait qu'elle avait failli tuer à mains nues un instructeur de krav maga du 44^e RI²⁶ qui avait essayé de la malmenier devant témoins sur les tatamis de Cercottes²⁷. Sans doute un malentendu amoureux.

« Je ne vais pas y aller par quatre chemins, André. »

²⁶ Le 44^e Régiment d'Infanterie rassemble les personnels militaires de la DGSE.

²⁷ Cercottes : Camp d'entraînement des officiers de la DGSE, dans les environs d'Orléans.

Ce qui signifiait qu'elle allait *y aller* par quatre chemins.

Il était toujours debout, remettant à plus tard le moment de se rasseoir dans son fauteuil. Il sortit un paquet d'American Spirit de la poche de son blouson et demanda d'un simple geste, pour la forme, si ça ne dérangeait pas la dame. La dame eut un haussement de sourcils méprisant qui voulait dire quelque chose comme « rien à foutre de votre vice. » Gardner s'alluma sa clope et remit les mains dans les poches de son blouson, comme s'il venait d'entrer et qu'il était sur le point de ressortir, le briefing terminé.

« Nous sommes plusieurs à trouver très étrange la manière dont Hydra vous a géré jusqu'ici, et vous le savez. Il a dû vous prévenir. Depuis le début, vous êtes son petit protégé. C'est presque beau, votre amitié. On peut dire, ça, non ? Vous êtes... amis ?

- Ouais. Hydra est un copain. Et alors ?

- Malheureusement, votre copain a merdé sur l'affaire Messier. La direction vient seulement de s'en apercevoir, avec deux années de retard.

- Bon. Il a fait quoi ?

- Il a écrit à Messier. Même si Messier n'a jamais eu ce courrier. Vous n'êtes pas au courant ?

- Non. Ecrit quoi ?

- Peu importe ce qu'il a écrit, dans le fond.

- Une lettre ? Sur papier ?

- Comme un gamin. A croire qu'il voulait qu'on l'intercepte, cette lettre.

- Qui disait quoi ?

- Hydra aurait fourni à Messier des éléments clefs sur plusieurs de nos dossiers balkaniques, en plus de le féliciter pour, je cite, son 'courage républicain'.

- Aurait fourni ?

- A fourni.

- Bobards. »

Lilith resta un instant la bouche ouverte. Gardner lui vint en aide comme il pouvait.

« Enfin, je pense que ce sont des bobards, moi. Vous y croyez, vous ? » lança-t-il en faisant semblant de croire qu'il ignorait la réponse.

« J'en suis persuadée.

- Moi non.

- Comme vous voulez. Toujours est-il qu'on lui a retiré la responsabilité de la présente opération. Autrement dit, vous êtes à partir de maintenant sous mon commandement direct et ceci est *mon opération*. »

Elle avait une manière de dire « mon opération » qui en disait long sur sa passion du commandement. Et probablement plus long encore sur sa vie sexuelle. Gardner tenta une seconde d'imaginer cette grande fille aux dents longues étendue sur le lit qui leur faisait face, immense et à peu près vierge. Le lit.

L'idée lui plut. La jouissance d'un tel dragon devait être un spectacle sublime. Il éprouva une soudaine curiosité esthétique et regarda Lilith droit dans les yeux.

« Il faut que je vous le dise franchement, André. J'ai toujours eu une certaine aversion pour des dossiers comme le vôtre.

- Ah... Vous en avez vu passer beaucoup, des dossiers comme le mien ?

- Je dois dire que c'est le pire que j'aie jamais vu. Tout simplement. La plupart de nos gars descendent des montagnes. Ils font leurs classes gentiment. Ils s'entraînent comme des bêtes pour les tests. Ils essaient d'apprendre une langue ou deux. Ils ont à peine le bac, au max un bac +2, bac +3. En droit, comptabilité. Parfois des bacs pro. Vous êtes au courant. Mais on leur apprend tout. Ils se décarcassent. Et le résultat, vous savez ce que c'est ?... Vous en connaissez quand même quelques-uns. Eh bien le résultat c'est que... Ils font le job sans faire d'histoires. »

Elle marqua une pause et sortit une pièce d'un euro de sa poche pour jouer avec entre ses doigts. Gardner tira une longue bouffée de sa clope et lança un dragon de fumée vers le plafond, l'air détendu et presque joyeux. Il connaissait déjà la suite.

« Vous, vous fréquentez les beaux quartiers. Vous faites Normale Sup. Vous avez un bac +6 de je ne sais quoi. Vous vous engagez à vingt-sept ans. Quasiment l'âge limite. Vous demandez à devenir démineur en pleine guerre de Bosnie. On vous accorde la formation alors que vous n'avez quasiment pas d'expérience. Deux ans plus tard, vous vous retrouvez à Cercottes. Coucou, je parle quatre langues. Coucou, je sais

fabriquer un EEI²⁸ dans la cabane de jardin de M. et Mme Dupond. Je fais un carton de 25 à 400 mètres. Je fais ami-ami avec n'importe qui. Je mémorise n'importe quoi. Les chiffres, les visages, les cartes, les légendes, les données politiques. Résultat : vous jouez les divas. Et, une fois sur deux, vous ne faites pas le job. Pourquoi vous souriez comme ça ?

- Comment ça, comme ça ?

- Faites le malin. J'ai des doutes. Et je ne suis pas la seule.

- Des doutes à propos de ?

- Vos capacités réelles. Primo, vous êtes myope comme une taupe. Je ne sais pas comment vous faites pour soi-disant mettre toutes les balles dans la cible à 400 mètres. Il paraît que ça n'a rien à voir. On m'a dit là-bas des absurdités du genre 'la combinaison de sa lunette de visée et de ses lunettes de myope colle la cible à sa rétine'. Je cite le doc. Mais bon, le doc, ou devrais-je dire *la* doc... Elle vous a à la bonne, elle aussi, je suppose. D'ailleurs tout le monde vous a à la bonne depuis votre passage là-bas. Ces petits cons vous surnomment l'Américain. Votre largage annuel de caisses de bourbon vers Noël, je suppose. Donc moi, je suis sceptique.

- Vous avez parlé aux instructeurs de tir ? Je sais tirer, point barre.

- Vous avez annulé les deux dernières opérations qu'on vous avait confiées. Au dernier moment.

- Deux de mes *cinq* dernières opérations.

²⁸ EEI : Engin Explosif Improvisé, souvent composé d'éléments non militaires.

- Du jamais vu dans la cellule, en tout cas. On est là pour éliminer des connards de terroristes, je vous rappelle. Pas pour pondre des analyses diplomatiques à cent mille euros le déplacement.

- On est là pour faire le job, proprement, ou pour ne pas le faire, mais toujours aussi proprement.

- La propreté, j'en suis sûre, ça vous connaît. Hydra vous a couvert à chaque fois que vous avez merdé...

- Je n'ai pas merdé.

- ... pour des raisons qui, à moi et quelques autres, sont loin d'être évidentes. Il s'était passé quoi, au juste, quand vous avez annulé à Beyrouth et à Kirkouk ?

- Même en tant que mon nouveau commandant direct, vous n'êtes pas habilitée à poser cette question. Vous avez un accès partiel aux dossiers. Vous ne m'avez pas à la bonne et je ne vous ai pas à la bonne. Je garde mes confidences pour le jour où on partagera un oreiller rose à poids jaunes. Alors vous vous démerdez avec ça. »

Elle encaissa cinq secondes et ne put s'empêcher de déglutir aussi discrètement que possible. Ça ne voulait pas dire qu'elle n'avait pas la carrure. Ça voulait peut-être juste dire qu'elle était un peu jeune.

« Je note la vulgarité de votre réponse, André. Un peu nerveux, sans doute. Mais j'aimerais tellement savoir. Non, sincèrement. André, que s'est-il passé au Liban, au Kurdistan ? Vous aviez de la buée sur vos lunettes ? »

En guise de réponse, il ôta ses lunettes, sortit un petit mouchoir en daim de la poche intérieure de son blouson et, d'un air amusé, les essuya soigneusement.

« Est-ce que vous vous foutez de ma gueule, André ?

- Non, Lilith, je m'adapte à mon environnement. C'est un job à plein temps.

- Je note que vous vous foutez de la gueule de votre supérieur en plein briefing.

- Sans témoins. Ça peut rester entre nous.

- On verra ça plus tard. Vous vous marrez ? Je continue.

Secundo, la doc dit que vous pétez la santé mais...

- Physiquement ou sexuellement ?

- Question santé physique *et mentale*, le dossier personnel que le Centre a bien voulu me laisser lire il y a deux jours, moi, m'a laissée sans voix. Les Américains ont un nom pour ça. Satyriosis. Leurs mecs doivent signer un papier avant d'entrer dans l'Agence. Comme quoi ils déclarent sur l'honneur qu'ils ne souffrent pas de satyriosis.

- Satyriasis.

- Faites pas chier. Vous vous êtes marié à vingt-deux ans et pendant des années vous avez multiplié les relations extraconjugales. Votre divorce n'a bien sûr fait qu'empirer les choses. Trois relations simultanées au dernier comptage, le mois dernier.

- Comment ça, simultanées ?

- Relations sexuelles avec trois femmes différentes en moins de vingt-quatre heures. De là à croire que vous êtes obsédé et que vous pourriez être facilement manipulable... »

Le ton qu'elle avait pris pour prononcer ce dernier mot ne laissait malheureusement la place à aucune équivoque.

« Vous ne vous étonnez même pas qu'on soit au courant, André ?

- J'ai pas plus besoin de chatte qu'un autre, Lilith. Ce qu'il y a, c'est que les RG veulent ma peau, si j'en crois un copain franc-maçon. »

Elle le regardait à nouveau droit dans les yeux, les lèvres entrouvertes. Il se ralluma une clope d'un air meurtri.

Elle se ressaisit difficilement : « Quoi d'autre... Ah oui. Tertio, les légendes, c'est magnifique, mais dans votre cas précis, même nous on finit par ne plus très bien savoir à qui on a affaire. En parlant de vos copains francs-maçons ou non, vous en avez à Paris qui financent la guérilla mexicaine.

- Les zapatos, là. Possible. Qu'est-ce qu'on en a à foutre.

- Et d'autres qui essaient de ressusciter le PCF.

- Bah. Un petit rapport sur la campagne de *suicidation* du personnel chez No Range. C'est des scouts, ils sont cool.

- Vous avez à Bruxelles un copain retraité du CNRS qui a foutu par terre trois projets de la DGA²⁹ dans les années 80 et avec lequel vous avez cru bon, il y a cinq ans, entre une mission à Kaboul et une au Kurdistan, de mener à titre privé une enquête sur le nucléaire *militaire* français... C'est censé être une *couverture* de plus dans votre CV de gauchiste ?

- Mais non, Lilith. Cette fois-là c'était du sérieux. Le nucléaire c'est le mal.

²⁹ DGA : Direction Générale de l'Armement. Organisme chargé du développement de nouvelles armes et de la promotion des exportations de matériel militaire.

- Continuez à jouer les cons, André, et je vous garantis que...

- En parlant de nucléaire et de cons, on démarre le briefing ?

- Je n'ai pas fini ! » s'écria-t-elle tout en s'efforçant de ne pas trop hausser la voix. Elle remplaçait le manque de volume de sa voix par un geste impérieux de la main droite, désignant un mystérieux point du sol ou de l'espace quelque part entre eux, que Gardner renonça à localiser. « En prenant le commandement de cette opération, je tiens à mettre les points sur les i pour éviter qu'un jour vous merdiez sur toute la ligne. Alors vous allez m'écouter jusqu'au bout.

- Si ça peut me remotiver pour suivre vos nouvelles consignes.

- Vous perdez deux cents euros par mois à l'Aviation Club de France où vous fréquentez des ripoux à l'ancienne qui vous tapent sur le ventre en vous repassant des tuyaux délirants. Votre surnom là-bas : le Perd-petit.

- Très bien, c'est parti pour le tour du monde de mes p'tits vices.

- Vous avez quelque chose à dire sur cet aspect de vos activités ?

- Le poker est un beau sport. Perdre peu, c'est déjà quelque chose.

- Je vois le genre. Je continue. Vous couchez avec des putes à peine majeures qui couchent avec la Préfecture de police et on vous voit passer dans des clubs échangistes avec une ex-procureure anti-terroriste au bras...

- Quand on n'a plus rien à perdre...

- *Vous* n'avez plus rien à perdre ?

- Moi, si. Elle, non. On l'a dessaisie du dossier Nemo récemment...

- Le dossier Nemo ?...

- Oui cette histoire de vente de sous-marins classiques qui en réalité servait de couverture à un projet nuc...

- On reste sur vous si vous voulez bien, André. Alors... Vous avez une correspondance électronique très touchante avec une pute moldave de vingt-deux ans logée ici à Pristina. *'Remember the french pirate loves you... - I don't need your mani, all I need is you...'* C'est mignon tout plein, ça. J'espère qu'elle vous fait bien jouir, au moins ? Mais on dirait. On dirait, André ! La doc a bien raison, vous avez l'air en forme ! Vous avez presque l'air heureux... Cette fille de vingt-deux ans qui pourrait quasiment être votre fille, vous la baisez probablement tous les soirs avec les deux mille euros en liquide que vous avez retirés de votre banque au fin fond de la banlieue parisienne avant de décoller pour ici ?

- Je sais pas si vous pouvez comprendre, Lilith. Baiser avec Lili, ça me soulage.

- Pour soulager, oui, ça a l'air, on est contents pour vous. Ça fait un peu touriste sexuel, mais après tout, comme énième couverture, pourquoi pas ? Les mentalités évoluent, au Centre comme ailleurs, non ? Vous baisez protégé, j'espère, on ne vous souhaite tout de même pas le sida... »

Phrases idiotes sagement apprises là-bas pour déstabiliser Gardner, le persuader qu'il était transparent, qu'il n'avait plus

de secrets pour la direction, que l'époque où Halithersès couvrait tous ses écarts était désormais révolue. On lui faisait sa Grande Identité, ou tout comme. L'interrogatoire serré et longue durée destiné à reconstituer mois par mois la vie des suspects enfermés au siège des services secrets. Il allait bientôt savoir dans quel but. Ou peut-être que la jalousie, la simple haine suffisaient. Elles étaient si utiles. Quand on ne sait pas quoi dire à un homme en mission un peu hors cadre pour le remettre dans le droit chemin, ou tout simplement quand on ne sait pas quoi dire tout court, on ressort tout le dossier, on joue sur toutes les culpabilités possibles, et on brode. Avec le parcours qu'il avait derrière lui, Gardner prêtait le flanc à toutes les critiques. La plupart des filles et des mecs dans ce job prétendaient avoir des vies si simples, y compris au Centre.

Gardner souriait toujours, imperturbablement joyeux, du moins en apparence. Il se souvenait de cette phrase de Rimbaud dans le poème « Démocratie » : « Aux centres nous alimenterons la plus cynique prostitution. Nous massacrerons les révoltes logiques. » Les gens comme Lilith semblaient faits pour ça. Alimenter sans en avoir l'air *la plus cynique prostitution*. Massacrer sans en avoir l'air *les révoltes logiques*.

Gardner fumait toujours sa deuxième American Spirit, de moins en moins séduit à l'idée de s'asseoir dans le deuxième fauteuil. De moins en moins tendu aussi. Mais de plus en plus curieux de savoir quelle énormité préparaient toutes ces

manœuvres d'approche. Il misait tout son tapis sur « changements dans les équipes adverses. »

Lilith parlait sans le quitter des yeux pendant qu'il regardait à nouveau la neige tomber par la fenêtre. La curiosité esthétique qu'il avait éprouvée quelques minutes auparavant pour cette grande fille coincée avait été entièrement balayée.

« Au fait, André. Vous avez songé à nous communiquer l'adresse de votre hôtel ici à Pristina ? Ne me dites pas que vous ne quittez plus ce bordel de Velania ? »

On commence à toucher à l'essentiel, se dit Gardner en souriant de plus belle. La fameuse question de mon intolérable désir d'indépendance et d'invisibilité. Une autre phrase de Rimbaud, comme un éclair dans la nuit : « Je suis le piéton de la grand'route par les bois nains ; la rumeur des écluses couvre mes pas. » En d'autres termes : je suis invisible pour vous autres, les gens de la grand'route officielle, inaudible pour vous autres, les sourds. Je prends des chemins que vous ne connaissez pas, pour des raisons que vous croyez connaître, en compagnie de femmes que vous n'avez pas connues. D'où votre incompréhension, votre hostilité, votre haine.

Mais elle s'inquiète de mon silence. Allons, faisons un geste ou ça va mal finir.

« Je suis à l'hôtel Ama, Lilith. Chambre 404. C'est ce que j'ai trouvé de plus proche de Velania dans mes tarifs.

- Vous ne m'en voudrez pas, André, si demain j'envoie quelqu'un vérifier ?

- Pourquoi pas tout de suite ? »

Elle hésita un instant, désarçonnée. Gardner lui envoya un énième sourire de compassion joyeuse. Elle n'avait personne à envoyer là-bas tout de suite.

« Bon, demain, si vous n'avez personne à envoyer cette nuit. Je ne sais pas à combien vous êtes venus, mais vous avez sûrement un max de boulot ici à Pristina. C'est pas un bled facile, ça non. Pour me retrouver plus vite la prochaine fois, pensez à placer une petite annonce dans *Koha Ditore*³⁰.

- Halithersès vous a laissé faire comme bon vous semblait depuis des années. Ça ne se passera pas comme ça avec moi. Sans parler du fait que pour vous, il n'y aura peut-être pas de prochaine fois, *petit con*.

- Je note. Vous en avez fini avec votre bilan à *la con*, mon commandant ?

- Non, j'ai encore cinq questions, si ça ne vous dérange pas.

- Au contraire.

- Déjà, votre drôle de couverture, si vous permettez.

- Ma couverture. Laquelle ?

- Commençons par là-bas, en France. En gros, si j'ai tout suivi... En France, vous êtes prof, quoi.

- C'est écrit noir sur blanc dans mon dossier, non ?

- Oui, entre autres. Prof à mi-temps. Vous faites des piges quand l'actualité vous botte, des traductions par-ci par-là, vous êtes interprète de temps en temps. Mais vous êtes prof. Dans des lycées, dans des collèges.

³⁰ *Koha Ditore* : Principal quotidien des albanais du Kosovo

- Yep.

- Un type comme vous.

- Un type comme moi. Il m'est même arrivé de faire des heures de cours dans des écoles primaires, Lilith. CM1, CM2. Comme remplaçant. Vous vous rendez compte ? »

Elle le regardait d'un air sincèrement ahuri. Gardner pouvait lire dans son regard qu'elle était incapable de décider s'il parlait ou non sérieusement. Ça l'amusait un peu.

« Vous mettez une balle de 12.7 dans un caillou à 900 mètres et vous faites des remplacements en CM1.

- C'est ce qu'on appelle une couverture, non ?

- Et quand vous êtes en mission pour nous, vous arrêtez de remplacer ?

- H. fait en sorte que... nos missions, ça tombe à peu près au bon moment. Là par exemple, c'est les vacances de la Toussaint. »

Sans trop se forcer, il avait pris, pour dire cette dernière phrase, le ton réjouï d'un gosse de dix ans.

« Vous êtes en train de me dire que H. choisissait vos fenêtres de tir pendant les vacances scolaires ? »

Gardner se mit à rigoler.

« C'est encore moi qui vous fais marrer, André ?

- Désolé, Lilith. Au fond, je viens de réaliser à quel point tout ça est cocasse. »

Elle se tut quelques secondes. Elle ne trouvait pas ça cocasse. Elle réfléchissait. Oh, elle était probablement capable des pires coups tordus. Mais prof et barbouze, ça, ça la sciait. Gardner haussa les épaules, reprit sa mine de tueur

et ralluma sa deuxième clope. C'était une très bonne clope de tabac pur qui s'éteignait quand on bavardait trop.

« Bon. Vous avez d'autres questions vitales, Lilith ? »

Elle fit semblant d'ignorer son sarcasme, mais Gardner sentit qu'il avait définitivement pris l'avantage. Elle se relança d'un air qu'elle voulait dégoûté : « Au fond ça ne m'étonne pas vraiment que vous ayez le profil d'un psychopathe. Avant d'être prof, vous avez fait Normale Sup.

- Au siècle dernier », répondit Gardner avant de produire un bâillement phénoménal.

« Et ensuite, simple remplaçant dans le 93 pendant...

- Douze ans.

- Donc vous êtes devenu prof en...

- 1995.

- Après la Bosnie.

- Dites. Je commence à m'ennuyer, commandante. Pourquoi ces questions à la con ? Ce briefing, c'est pour ce soir ?

- Vous faites beaucoup d'efforts pour faire croire que vous n'avez aucune ambition ou vous êtes réellement complètement paumé ?

- Je ne sais pas si vous pouvez comprendre ça, Lilith. Mais j'aime bien être prof. Ça me détend.

- Entre deux missions confidentielles en zone de guerre, douze ans de cours d'allemand à des gamins analphabètes et sous-alimentés sur les plaques tournantes du shit et de l'héro de la Seine Saint-Denis. Clos Saint-Lazare, Sevrans-Beaudottes, Aubervilliers, Saint-Ouen, La Courneuve, cité

des Trois Mille... En douze ans, aucune demande de mutation. Vous prenez toujours le poste qu'on vous donne, sans discussion. Pas une seule demande de mutation, en douze années, dans des quartiers pareils, ça me dépasse. Vous aimez vraiment ça, donc ? »

Il revoyait les visages des gamins réfugiés en France depuis les guerres yougoslaves. Nés entre 1986 et 1997. Les pires années à l'Est, au fond. Quelques crétins, quelques petits génies, mais presque toujours une attention sans faille aux paroles et aux gestes du prof et des camarades de classe. Ils avaient grandi comme ils pouvaient dans l'urgence et l'angoisse de la pauvreté ou de la guerre. Grandi dans la joie d'être vivants et de ne plus entendre le fracas des bombes, le crépitement des kalachs et les hurlements des mères ravagées. Et en grandissant ils avaient pris l'habitude d'écouter le timbre des voix et d'observer les moindres gestes pour détecter instantanément la haine, la neutralité, la bienveillance. Et parfois, l'amour.

« Vous aimez ça, nom de dieu ?

- Non.

- Eh ben voilà. Bon, évidemment, quand vous n'êtes pas en ZEP, vous donnez des cours particuliers d'histoire de l'art à quarante euros l'heure à la fille d'un grand financier protestant parisien qui va rénover les Halles. Il déplore votre style vestimentaire improbable, votre début de calvitie. Mais il adore votre humour de diplomate. Il paraît que vous êtes capable de faire de l'humour de diplomate. Moi je demande encore à voir. Et lui, il vous verrait bien comme gendre si,

hélas, vous ne fréquentez pas régulièrement des call-girls à deux cents cinquante euros l'heure. Et le cirque continue. On vous voit dans des restaurants populaires en compagnie de consultants autrichiens en pétrole et en gaz russe auprès de la Commission de Bruxelles. Vous avez des amis juifs pratiquants, catholiques pratiquants, musulmans pratiquants, quelques athées purs et durs, mais j'ai noté, encore aucun bouddhiste à l'heure actuelle. Nous vivons une époque troublée, question religions, je ne sais pas si vous êtes au courant ? Vous êtes quoi, finalement ?

- Taoïste.

- Taoïste ? Manquait plus que ça. Vous vous foutez encore de ma gueule ? »

Il prit un air sérieux et limité vexé.

« Non, merde, je suis sérieux.

- Lao tseu, tous ces trucs ?

- Plutôt Zhuangzi. *'Les chevaux ont des sabots pour fouler le givre et la neige. Ils ont une robe qui les protège de la bise et de la froidure. Ils broutent l'herbe, boivent l'eau, lèvent les pattes et galopent. Telle est la véritable nature des chevaux. Ils n'ont que faire des manèges et des écuries.'*

- Connais pas, bref... Un vrai bordel... Quoi d'autre ?... »

Le taoïsme faisait toujours son petit effet. Elle avait du mal à reprendre le fil de son monologue.

« Ah oui... Je suppose que vous parlez parfaitement l'albanais, sinon je ne vois pas comment vous auriez pu rapporter des tuyaux pareils cet été. Vrai ?

- Faux.

- Mettons. Parlez-moi de cette histoire de *roman*.

- La meilleure des couvertures.

- Vous pensez que les gens se méfient moins de vous quand vous leur dites que vous voyagez pour écrire un roman ?

- Quand ça fait quatre ans que vous leur dites ça et qu'ils ne voient toujours rien paraître en librairie, oui, ils commencent à moins se méfier.

- Si vous voulez absolument passer pour un zozo.

- C'est la règle de base dans notre métier, chère Liliane.

Quand on est sur le terrain, du moins. »

Elle ignora la petite pique classique.

« C'est votre vision des choses, André. Si ça se trouve ça marche, si ça se trouve c'est une énorme connerie. Quand vous abordez quelqu'un ici au Kosovo par exemple, et que vous lui dites que vous écrivez un roman, il ne se méfie pas ?

- Au contraire. Pour une fois qu'un écrivain traîne ses savates dans le coin... Ils vident tout leur sac.

- Ils seront bien déçus dans quatre ans, quand vous n'aurez rien publié...

- Quatre ans, c'est loin.

- C'est vous qui voyez. Ah, j'allais oublier, en parlant de règle de base dans notre métier... Mais ce n'est sans doute qu'un détail... On n'a plus de nouvelles de vous, deux ou trois fois par an ? Vous avez décidé d'abuser de votre drôle de statut de semi-officiel chez nous ? Plus rien, pendant deux ou trois semaines, trois fois par an ? Vous croyez qu'on ne va rien dire sous prétexte que vous avez rempli deux contrats sur quatre ?

- Trois cibles sur les cinq dernières. Toutes les cibles précédentes.

- La dernière fois, il y a seulement dix jours, vous êtes revenu de votre mystérieuse équipée trimestrielle avec une plaie ouverte de dix centimètres à l'épaule gauche, soignée aux urgences de Clamart un mercredi soir à vingt-trois heures trente par le médecin Attâr, quinze points de suture. Vous pouvez constater au passage que notre fichier informatique unifié, contre lequel vous aviez vaguement intrigué il y a deux ans, est quasiment infaillible... Là vous ne dites rien non plus ?... Portable laissé à votre domicile, pas de carte bleue, pas d'appels à la famille, rien pendant deux semaines ?... Mais bon, avec une vie aussi bien remplie, après tout, c'est normal de ne pas s'intéresser plus que ça à la famille... Je vous comprends. Sauf que du coup, votre femme vous a largué comme un chien l'année dernière, non ? Sauf que, surtout, il doit y avoir des moments où vous vous demandez si votre fils serait encore en vie aujourd'hui si vous n'aviez pas respiré à pleins poumons des poussières d'uranium appauvri sur la moitié des théâtres d'opération de la planète ? »

Gardner ne souriait plus. Il s'était allumé une troisième clope.

« Il y a des nuits où vous devez vous demander si votre fils aurait eu le droit à une vie normale si son père n'avait pas été le genre de con à planquer pendant des jours dans des

immeubles arrosés au PGU³¹... Qu'est-ce que vous en dites ? »

Elle ne souriait plus du tout, elle non plus. Encore un peu, et on aurait presque pu croire à une sorte de sympathie, presque pu croire à de la *compassion*. Un classique.

« Je me trompe peut-être, hein, André, je ne suis pas psychologue. Mais bon, à votre place c'est le genre de questions que je finirais par me poser... Vous ne dites plus rien, évidemment, et vous vous payez le luxe de continuer à fumer les yeux dans le vague... Maintenant, vous préférez attendre que je déballe tout mon sac. On m'a prévenue. Attention Lilith, André ne parle pas beaucoup quand il sent qu'on ne l'aime pas. Il préfère écouter et à la fin il te sort trois phrases qui tuent et la conversation est terminée. »

La compassion n'avait pas marché, la compassion était finie.

« C'est ce que vous allez me faire, j'espère, André ? S'il vous plaît. Dites-moi trois phrases de suite. Trois phrases *qui tuent*, ça sera toujours ça, pour éclaircir votre situation, vos motivations pour ce job, votre implication, votre investissement, votre position par rapport à tout ça, vous voyez ?

- Est-ce que vous avez fait deux mille kilomètres pour écouter mes phrases qui tuent ou est-ce que vous avez l'intention de me donner les infos dont j'ai besoin pour cette opération, Lilith ? »

³¹ PGU : abréviation pour PGU-14/B API. Nom d'un obus de 30 mm dont le pénétrateur est composé d'un alliage d'uranium. Mis en service en 1978 dans les forces de l'OTAN stationnées en Europe, il a notamment été utilisé en Irak, en Bosnie, en Serbie et au Kosovo.

Elle se tut quelques secondes, toujours sans le quitter des yeux, visiblement déçue, et il affronta tranquillement son regard. Il ne lui en voulait pas. Elle essayait de bien faire son métier pour de mauvaises raisons. C'était tout.

Elle sortit une enveloppe en kraft de la poche intérieure de sa veste et en tira deux photographies qu'elle plaça côté à côté sur la table basse. Gardner se pencha vers elles et reconnut Ismael K.

« Ce n'est pas le client prévu, Lilith.

- C'est votre nouveau client. Et c'est désormais votre seul client.

- Un changement de client en pleine opération ?

- Ordre de la Direction.

- De qui s'agit-il ?

- Ibrahim Kalim. Un trafiquant sans envergure jusqu'à une date récente. Sauf que c'est à lui, cette fois, que le client initial va vendre le matériel.

- Nous sommes bien d'accord, le client initial s'appelait Sergueï Tolanov ?

- Ça n'a plus aucune importance.

- Pourquoi ne pas faire aussi Tolanov ?

- Parce que ce n'est plus vos oignons, André.

- Vous ne m'estimez plus capable de faire le client initial ?

- Oh, avec un dossier de psychopathe pareil, je vous estime capable de tout. Sauf que le client initial, on n'en a plus rien à cirer.

- Tolanov est la clef de ce réseau. Son trafic de matières nucléaires met en danger la sécurité de...

- Je connais le baratin. Je vous dis qu'on n'en a plus rien à foutre »

Elle ne parlerait pas. Et elle était en train de l'observer à chaque mot.

« Lilith, je n'ai jamais vu un changement de client en pleine opération.

- Bientôt dix ans que vous faites ce job, c'est sûr. Mais les temps changent.

- Bon. Qu'est-ce qu'on lui reproche, à ce Kalim ?

- Ce qu'on croyait pouvoir reprocher à Tolanov.

- Je vois.

- Vous êtes sûr ?

- Ça va aller. Alors... Quand ?

- Après-demain, mercredi, vingt heures. Vous vous positionnerez une demi-heure avant.

- Où ? »

Elle sortit une seconde enveloppe de sa veste et en tira trois photos de la villa d'Ibrahim Kalim prises depuis le cimetière juif et une photo satellite du quartier. La photo satellite avait été prise en plein été et n'avait plus grand-chose à voir avec la colline de neige que connaissait déjà Gardner.

« Vous avez un bon angle de tir depuis un cimetière abandonné sur cette colline. »

À partir de combien de temps peut-on dire d'un cimetière, sans craindre le ridicule, qu'il est abandonné ? se demanda Gardner en recommençant à sourire.

« Distance : cinq cents mètres. Votre distance préférée. Ibrahim Kalim a rendez-vous ce soir-là avec le client initial dans cette villa. Nous le surveillons 24 sur 24 depuis deux jours.

- 24 sur 24 depuis deux jours ça veut dire au minimum dix personnes sur le coup.

- Nous savons par d'autres sources qu'il a l'habitude de traiter ses affaires dans ce bureau du deuxième étage.

- D'autres sources ?

- Pas vos affaires.

- Deux jours de surveillance, c'est peu pour établir des habitudes.

- C'est un tuyau, ça. Si ça rate, nous aurons probablement deux autres créneaux avant votre retour.

- Tolanov sera présent dans le bureau au moment où j'interviens ?

- Aucune idée. Vous faites Kalim et c'est tout. Mais si jamais Tolanov était dans la pièce, la priorité absolue c'est de ne pas mettre en danger la vie de Tolanov. Vous comprenez bien ? On ne fait pas Tolanov. Tolanov, n'est pas notre cible et *il ne doit rien lui arriver*. Nom de dieu, est-ce que vous me comprenez, André ? C'est quoi cet air abruti ?

- Non, non, c'est limpide. En résumé, si j'ai bien suivi votre série de paraphrases, rien ne doit arriver au client initial. Même s'il vient tranquillement s'installer entre la gueule de mon fusil et celle du nouveau client.

- C'est exactement ça », répliqua-t-elle sèchement.
« Tolanov s'en sortira sans une égratignure. *Ce qui veut dire*

que si vous ne pouvez pas faire Kalim ce soir-là sans mettre en danger Tolanov, vous remballez le matériel, vous le remettez à l'endroit convenu, et *the end* pour ce soir.

- Je vois. Soutien ?

- Trop risqué. Les Américains ratissent toutes les fréquences. C'est leur zone ici, ils sont chez eux.

- Je n'avais pas remarqué. Les méchants Américains.

- Oui, les méchants.

- Ok, Lilith. Le matériel ?

- On a cru bon de vous procurer un M40.

- Je suppose que c'est pas une plaisanterie ?

- On a dû vouloir flatter votre vanité.

- Très flatté, évidemment. Mais j'avais demandé un Vintorez ou un Dragunov.

- Je savais que vous alliez faire le malin. »

N'importe qui pouvait acheter un Vintorez ou même un Dragunov à peu près n'importe où dans le monde entier, et au Kosovo plus facilement que nulle part ailleurs. En revanche, il existait probablement moins de trois mille fusils M40 dans le monde entier, et ils appartenaient tous à des régiments des *Marines*.

« De quel modèle s'agit-il, Lilith ? M40 ? M40A1 ? A3 ?

- Le modèle le plus récent.

- Impossible. Seuls les *Scout Snipers* des *Marines* en sont équipés. Qui nous fournit ce matériel ?

- Je savais que vous me feriez chier. C'est confidentiel.

- Moi ça ne me pose pas de problème que ce soit confidentiel. Si c'est confidentiel, c'est confidentiel. J'essaie

juste de comprendre à voix haute, vous voyez. Si ç'avait été une question de portée pratique, un Hécate ou un putain de Zastava auraient amplement fait l'affaire.

- Mais je vous crois sur parole, André. J'en ai rien à foutre. On n'a pas à discuter de ça. Vous avez un M40, point barre.

- Ok, on ne va pas en discuter, mais j'ai le droit de parler tout seul. Pourquoi pas le Dragunov que j'avais demandé ? Il s'agit de faire croire que les *Marines* sont dans le coup ? Ou est-ce que par hasard je serais réellement sur le point de travailler pour le putain de corps des Marines ?

- Vous devriez être content ? C'est une arme de tueur, oui ou merde ?

- Mis à part le fait que je n'ai jamais tiré avec et que c'est une signature des *Marines*, non, je n'ai rien contre cette arme. Numérotée, tant qu'à faire ?

- Numéro de série effacé.

- Peinture blanche pour la neige ?

- Oui.

- Je vois. Après tout, vous savez ce que vous faites, vous autres, n'est-ce pas ?

- Vous remettez en cause les choix opérationnels ?

- Mais non, tout de même pas les choix opérationnels. Juste la logistique. Et pour l'optique de ce merveilleux fusil que je n'ai jamais eu en main ?

- Une lunette Schmidt & Blender.

- *Bender*, Lilith. Pas Blender. *Blender* ça veut dire *aveuglant* en allemand. Schmidt & Aveuglant. Ce serait le pompon. Schmidt & *Bender*, Lilith. C'est une lunette diurne.

Si vous voulez un tir à vingt heures et que vous n'avez pas pensé à vous renseigner au préalable, sachez qu'en ce moment, à Pristina, la nuit tombe à seize heures. Alors trouvez-moi un intensificateur de lumière compatible. Un Simrad. Pas une autre merde. Un Simrad. S, I, M, R, A, D.

- Tout sera dans votre petit sac. »

En se rallumant une dernière clope, Gardner se dit sans regarder Lilith qu'elle avait l'air drôlement soulagée.

« Sauf qu'en pleine nuit dans cette ville, ma petite commandante adorée, j'aurais aussi apprécié pouvoir utiliser un réducteur de son et un cache-flammes. Je suppose que c'est impossible avec ce fusil à la mords-moi le nœud ?

- J'en sais rien, André. C'est vous l'expert. »

Ça se confirmait, elle était soulagée. Elle avait laissé passer le *ma petite commandante adorée*. Maintenant, ils étaient les plus grands potes du monde.

« Permettez-moi d'insister lourdement, Lilith. Je ne connais pas un seul membre du Centre qui ait jamais eu un M40 entre les mains. Je ne suis même pas certain de savoir quel type de munitions ça tire. Vous me recevez ?

- Si c'est un modèle si rare que ça, vous devriez être au septième ciel de pouvoir l'essayer, non ? » fit Lilith avec un sourire presque séduisant, en croisant pour la première fois les jambes.

« Au septième ciel ? Seigneur. Rien ne presse », fit Gardner après une petite pause stupéfaite, en arborant à son tour un large sourire séducteur à peu près aussi con que celui de Mickey sur les affiches d'Eurodisney. « Mais

sérieusement, Lilith... Non là je rigole plus... » Elle rigolait, ça se passait bien pour elle. « Lilith !... Regardez-moi sérieusement... Comment avez-vous obtenu ce M40 ?

- Vous n'en saurez pas plus, André. C'est con-fi-den-tiel. Quelle syllabe vous ne captez pas dans *con-fi-den-tiel* ? Vous n'êtes pas content d'avoir ce genre de bijoux dans les mains ? »

Gardner continua de sourire bêtement, tout en regardant à nouveau par la baie vitrée la neige qui valsait en continu. Il venait de remarquer que les oreilles de Liliane étaient percées et il était en train de se demander quelle sorte de boucles d'oreilles elle pouvait bien porter, là-bas, en France, quand elle allait danser à trois heures du matin après avoir passé la moitié de la nuit à pondre des rapports, dans les boîtes pourries de Paris ou d'Orléans, « au vrai pays de gloire, sur les bords de la Seine ou de la verte Loire ». Il pensait aux boucles d'oreilles indiennes qu'il avait offertes à son ex avant son départ et qui venaient tout droit d'une réserve sioux. Et il se dit que Lilith aurait été incapable de porter ce genre de bijoux d'irrécupérable fille des grandes plaines. Lilith calculait tout. Lilith obéissait. Lilith voulait qu'on obéisse. Lilith *se pliait* et voulait qu'on se plie. Lilith *fonctionnait*. Aucun instinct. Aucun cran. Aucun penchant à la désobéissance, pas même en pensée. Aucun flair face à un coup vraiment tordu.

Lilith était manipulable.

« Vous n'allez tout de même pas vous *dégonfler*, André ? »

Elle continuait avec ses petits sous-entendus sexuels à la con. Gardner avait cessé de sourire.

« Lilith, il me fallait aussi une tenue de camouflage neige allemande.

- On n'a pas oublié vos petites manies de diva. Elle sera dans votre sac avec une bonne petite ration de Virgyl³² pour la route. C'est tout ?

- *In girum itis nocte et consumimini igni*³³.

- Ce qui veut dire ?

- Oui, c'est tout. »

³² Virgyl : Nom de code d'une molécule de synthèse « éveillante » développée par l'Armée française, dont le nom pharmaceutique est le Modafinil.

³³ *In girum itis nocte et consumimini igni*. Réécriture partielle d'un célèbre palindrome de Virgile : *In girum imus nocte et consumimur igni*, qui signifie : *Nous tournons en cercle dans la nuit et nous sommes consommés par le feu*.

Mickael

Hotel Sara, Pristina

Mardi 30 octobre, 4h00

Il se réveilla à quatre heures du matin dans sa chambre de l'hôtel Sara et prit une douche brûlante à la lumière d'une bougie parce qu'il y avait une coupure de courant. Puis il écrivit un mot pour Batul pour lui dire qu'il serait là comme prévu à neuf heures du matin, monta le glisser sous la porte de la 203, sortit dans l'air glacé et parcourut à pied la distance qui le séparait de Velania.

À six heures quatre il entra dans le salon du bordel. Il y avait encore une petite bande de six ou sept sous-officiers italiens de la *Folgore*³⁴ en permission de deux jours, arrivés au milieu de la nuit, qui avaient bu, baisé un coup, rebu, rebaisé un coup, et qui étaient en train de re-reboire une dernière fois en attendant de re-rebaiser une dernière fois. Aucune fille n'était restée assise avec eux. Ils étaient entre *uomini*. Les seuls, les vrais. Ils chantaient des chants fascistes où ils avaient remplacé le nom de Mussolini par celui de

³⁴ *Folgore* : Brigade parachutiste italienne.

Berlusconi. Trois athlètes complets de la maison les surveillaient depuis l'autre bout de la salle parce qu'ils commençaient à être sérieusement éméchés et que la nuit avait été longue. Dans le coin où Gardner et Lili s'étaient assis la première fois, un type en civil pas très grand, d'une quarantaine d'années, à peu près aussi quelconque qu'un petit pigeon gris sur un banc de bois peint en vert, buvait un martini en compagnie d'une grande rousse au regard vif à peu près aussi quelconque qu'une rose rouge solitaire dans un immeuble en ruines. Lorsque Gardner le fixa, le type leva discrètement une main dont le pouce et l'index dessinaient un zéro. C'était l'Anglais qu'il avait rencontré ici trois mois plus tôt. Gardner regarda les sept filles au bar et aperçut Vera, l'amie de Lili. Il s'approcha et elle se retourna en le voyant dans une glace.

« Hello, Arthur.

- Hello, Vera. Ain't Lili here ?

- Oh no, she is not here.

- Où est-elle ?

- Retournée en Moldavie.

- ...

- Ça va, Arthur ?

- Elle est vraiment retournée en Moldavie ?

- Toi non plus, tu ne t'y attendais pas. Elle m'a dit qu'elle avait assez d'argent, elle a pris un avion et elle s'est cassée il y a deux jours.

- Tu l'as vue prendre cet avion ?

- Oui, on l'a accompagnée à l'aéroport.

- Ok.
- Je suis désolée.
- Pas grave. Tant mieux pour elle.
- Si tu veux je prends un verre avec toi, Alex.
- Je veux bien.
- Jack Coca pour toi ?
- Non, champagne pour toi et moi. »

Vera sourit, dit quelques mots au barman, se leva et accompagna Gardner à la table de l'Anglais. Gardner s'assit à côté du petit pigeon gris et Vera un peu plus loin parce qu'elle avait compris qu'ils allaient parler de choses qui ne la regardaient pas. L'Anglais demanda à sa rousse incendiaire d'aller s'asseoir quelques minutes à côté de Vera ou n'importe où ailleurs, le temps qu'il règle un truc avec un vieux copain. La rousse haussa les sourcils, prit son verre vide, se leva et marcha lentement jusqu'au bar pour se verser un verre de vodka.

- « *Nice to meet you here again, Mickael.*
 - *Hey, where's your favourite girl, Arthur?*
 - *Back to Moldavia.*
 - Sérieusement ?
 - Oui.
 - C'est toi qui l'as renvoyée à la maison ?
 - Elle a pris sa décision comme une grande.
 - Petit coup de pouce ?
 - Même pas. »
- L'Anglais eut un sourire amical.
- « D'où le champagne, hein ?

- Dans ce pays il y a toujours des tas de trucs à fêter, tu as remarqué ?

- Sûrement. Comment tu vas ?

- Plutôt bien, Mickael, plutôt bien. Mais j'ai besoin qu'on m'explique cette affaire de tordus.

- Laquelle ?

- Pas le temps de jouer la comédie, Mike. Paraît que tu as un truc à me dire.

- Ok. Et même deux. Tu as vu ton nouveau boss ?

- À l'instant.

- Hier soir plutôt, non ?

- Vous êtes potes, lui et toi ?

- Elle et moi.

- C'est génial.

- Tu en penses quoi ?

- D'elle ? Pour l'instant, rien. »

Mike se mit à rigoler.

« Et ton nouvel instrument, Alex ? Il te plaît ton nouvel instrument pour ce petit concert improvisé ?

- Tu es même au courant pour ça ?

- Tout savoir sur les petits concerts de grands musiciens comme toi, c'est ma petite musique à moi.

- Ouais. Et puis si ça se trouve, c'est vous et vos copains rockers qui nous avez refilé ce sale job et le sale matos qui va avec ?

- Combien de temps que tu fais ce job, Arthur ?

- Cinq ans », mentit Gardner.

« Tu es encore un peu jeune pour comprendre ça, alors.

- Comme tu veux. Mais c'était une question.

- Eh bien... Avoue que ça expliquerait pas mal de choses, non ?

- Je ne sais pas. J'apprends lentement. Par exemple, explique-moi pour l'instrument.

- L'instrument n'est pas la clef, Arthur.

- Alors explique-moi pour le client.

- Le nouveau ?

- D'abord pourquoi on me dit de lâcher l'ancien.

- Bien vu. »

Mickael prit une gorgée de vodka martini et Gardner trinqua à bout de bras avec Vera. Elle se rapprocha de vingt centimètres, se pencha vers son oreille avec un sourire très tendre et lui dit que Lili lui avait demandé d'être très gentille avec lui s'il revenait.

« Gentille comment ? » demanda Gardner en souriant à son tour.

« Elle m'a dit de faire tout ce que tu demanderas comme si j'étais sa propre sœur », répondit Vera d'un air parfaitement innocent.

« Comme si tu étais la sœur de Lili ?

– Oui, la sœur de Lili.

– Dieu te pardonne », répliqua Gardner en riant, et ils burent d'un trait quelques gorgées de champagne.

« Si je n'étais pas parfaitement sûr que tu n'es venu que pour le business, je n'y verrais que du feu », reprit Mickael d'un air vexé.

« Excuse-moi, Mickael. Sans ma couverture je me sens tout nu.

- Ça doit être joli à voir.

- Tu es encore un peu trop jeune pour ça, Mickael. Donc, ce client qu'on oublie ?

- C'est le pivot.

- Le pivot ?

- Certains de vos cerveaux se sont dit que finalement il y avait mieux à faire que de le jeter aux encombrants.

- Par exemple ?

- Par exemple quoi ?

- Lui verser une retraite ? Le recruter ?

- Tout de même pas.

- Le nouveau client, c'est pour quoi, alors ?

- C'est simplement le mauvais acheteur au mauvais moment.

- Parce qu'il y a un bon acheteur ? Pour ce genre de saloperie ?

- Comment tu as deviné ?

- Qui ?

- Non, c'est tout », fit Mickael en riant. « Je ne t'aiderai pas plus sur ce gars, Arthur, je suis désolé. Je t'en ai dit largement trop.

- Tu ne m'as rien dit du tout. Dis-moi juste un nom.

- Je peux pas.

- Alors juste une putain de nationalité. Américain ? Allemand ? Anglais ?

- Va te faire voir.

- Français ?

- Va te faire voir, Arthur.

- Il travaille pour qui ?

- Tu n'as vraiment pas besoin de savoir ça, Arthur. Et moi, je ne peux pas t'en dire plus.

- C'est stupide. Complètement stupide.

- Qu'est-ce qui est stupide ?

- Epargner Tolanov.

- Dis pas ce nom ici. Ni nulle part. Ne redis pas ce putain de nom en public.

- Mickael, écoute-moi encore deux minutes. Ce qu'on va faire est stupide... Je suppose qu'on est aussi censés monter une opération pour lui acheter sa camelote ou la récupérer d'une quelconque manière ?

- Même pas, justement.

- Même pas ?

- Non. »

Gardner se tut une bonne minute et lorsque Vera se pencha pour lui dire encore une saloperie à l'oreille il lui demanda de patienter encore un peu.

« Je te remercie sincèrement du renseignement, Mickael.

- Eh ben... De rien.

- C'est en pensant rencontrer des types comme toi tous les jours que j'ai pris ce job.

- Je te retourne le compliment, espèce de jeune vicieux.

- Tu sais à quoi ça me fait penser, Mickael ?

- Raconte toujours.

- Un écrivain sicilien. Leonardo Sciascia.

- Jamais entendu parler de ce nom à la con.

- Son dernier roman. En 1989, juste avant sa mort. Une très belle date pour un roman, non ? Et une très belle date pour disparaître.

- Tu m'en diras tant... Arthur... 1989, les romans, les écrivains qui s'amusent à disparaître et toutes ces conneries, j'en ai rien à foutre.

- Et ce Sciascia dit ça en gros : à voir comment sont réglées ce genre d'histoires, on pourrait admettre qu'il existe une charte constitutionnelle occulte dont le premier article stipule que la sécurité du pouvoir se fonde sur l'insécurité des citoyens.

- *For fuck's sake*. Tu fais bien d'être parano, Alex. Ça pourrait t'être utile si tu prends ta hiérarchie pour des tarés.

- Notre copain commun n'est pas un taré. Il n'a plus l'affaire.

- Ton nouveau boss n'est pas une tarée, loin de là.

- Pense au genre de saloperie dont nous sommes en train de parler, Mickael. C'est pas comme si on était en train de causer de cigarettes de contrebande... Et si tu permets que je termine, Sciascia ajoute...

- Je m'en contrefous de l'écrivain, Arthur. *This is reality*.

- Et Sciascia ajoute : 'L'insécurité de tous les citoyens : y compris de ceux qui, répandant l'insécurité, se croient en sûreté.' Et ça, c'est la stupidité dont je parle.

- *Yeah*. Je peux deviner la suite, il vaut mieux que tu la boucles. Tu vas me dire que ce genre d'affaires finira par se

retourner contre nous, comme tous ces crétins qui nous reprochent d'avoir, en Afghanistan...

- Nous, tous ces crétins, tous ces crétins, nous, c'est qui ? Des dizaines de vos mecs du Foreign Office avaient fait une pétition en interne pour dire à votre putain de secrétaire de la Défense et à votre putain de *Prime Minister* que flinguer Saddam serait une énorme connerie. Résultat, *ça a été* une énorme connerie. Tu penses que vous avez des dizaines de crétins, au Foreign Office ? Ici au Kosovo, vous avez traficoté avec tous les bouseux de wahhabites que vos potes saoudiens voulaient vous refourguer pour niquer du Serbe. Des dizaines de vos ambassadeurs ont protesté en interne contre l'entraînement de ces ploucs par vos forces spéciales. Résultat ? Quatre bombes à Londres grâce à votre ancien protégé, Haroun Rachid Aswat. Tu trouves que vos ambassadeurs étaient des crétins ? Alors tu sais quoi, Mickael ? Quand je t'entends dire 'tous ces crétins', je me dis que 'tous ces crétins', ça veut rien dire.

- Tu veux que je te dise ce qui veut vraiment dire quelque chose, Arthur ?

- J'aimerais bien, mais tu le sais pas toi-même.

- *Fuck you*. Ce qui veut vraiment dire quelque chose, quand on est dans ta position et dans ta situation, mon grand, c'est le verbe *obéir*.

- Espèce d'enfoiré. Qu'est-ce que tu veux que je fasse d'autre ?

- Tu vas obéir ?

- Carrément, que je vais obéir. Ça ne m'empêche pas de me faire ma propre idée sur toute la merde que vous êtes en train de foutre sur ce continent.

- Tu vas te faire ta propre idée, Arthur ? C'est vraiment cool. J'en ai rien à foutre. Personne n'en a rien à foutre. Tu vas obéir ?

- Oui, merde !

- C'est bien. Brave petit soldat. Tu me rassures, là, tu as tout compris. Moi je veux juste que ça se passe le mieux possible pour toi et tes potes mangeurs de grenouilles. Et pour être tout à fait clair... C'est pour Hydra que je fais ça. Parce que tu peux penser ce que tu veux de moi, mais Hydra est un pote. Je tiens pas à ce que son ex-équipe s'en prenne plein la gueule sur le terrain. Parce que même si c'est plus lui à la tête de ta putain d'opé, tu sais quoi, si ta putain d'opé foire à cause de toi ou de qui que ce soit, c'est pas ton nouveau boss qui paiera les pots cassés. C'est Hydra. Tu captes ça ? »

Gardner la boucla quelques instants, vida la moitié de ce qui restait de sa flûte de champagne et s'alluma une American. L'Anglais avait probablement raison. Mais Gardner venait de comprendre encore autre chose.

« Ok, Mike, ok. Je commence à voir le contexte. Excuse-moi. Tu n'as rien d'autre à me dire ?

- Si, Alex », fit Mickael d'une voix radoucie. « Une *team* avertie en vaut deux, mon gars. » Il posa sa main sur la cuisse de Gardner. « Maintenant faut que tu restes cool et que tu fasses le job. Faut que ce soit fait *clean and safe*. Tu captes ?

- Je capte.

- Alors trinquons.

- Je veux bien trinquer avec toi mais à deux conditions, Mike. Un, tu me dis pourquoi le M40, nom de Dieu. Deux, tu retires ta main de ma cuisse, par le Diable.

- Tu as peur de devenir intime avec moi.

- Je n'ai pas peur. Je suis terrifié. »

Michael retira sa main en souriant.

« Bon, pour le M40, c'est très simple.

- *Primo* : tes potes de Langley sont derrière l'opération ?

- Oui. Certains potes.

- Certains potes. Ce sera pas la première fois qu'on roule pour eux comme des bleus. C'est tellement con.

- Dis donc », fit Mickael en rigolant. « Je sais même pas pourquoi Hydra m'envoie te parler, mon garçon ? Tu sais tout mieux avant tout le monde ?

- *Secundo* : Si certains de tes potes de là-bas veulent que le client soit éliminé avec un M40, c'est pour laisser leur trace ?

- Faut bien que quelqu'un comprenne qui fait la loi ici, non ?

- Comme si c'était pas déjà évident.

- Ecoute, faut croire qu'il y a encore des Albanais qui pensent qu'ils peuvent continuer à nous couillonner par derrière.

- Et c'est bien ce qui m'inquiète, moi, sur ce coup-là. C'est une idée qui me vient comme ça parce que je me dis que si c'est pas un *Marine* qui est censé tenir le M40, c'est que c'est trop risqué même pour leurs gars à eux. Donc on envoie un

petit *frenchie* inconnu au bataillon, sans soutien, *pour se faire buter gentiment*.

- T'as pas de soutien ?

- Non.

- T'as pas de soutien ?

- Tu veux que je te le répète en russe ou en chinois ?

- Sortie de zone ?...

- Zéro.

- Extraction ?...

- C'est des oreilles que t'as ? Ou c'est des ouïes ?

- Tu es en train de me dire que tu seras absolument seul sur ce tir ?

- Me suis jamais senti aussi seul de ma vie. »

Michael avait soudain perdu toute sa fausse gaieté. Il courba insensiblement l'échine comme un homme qui s'apprête à encaisser un coup au ventre et contempla une bonne minute le fond de sa vodka martini.

« Je suis désolé, Alex.

- Pas tant que moi. »

L'Anglais se leva sans prévenir. Il venait de réaliser l'ampleur du désastre. Il venait de passer quinze minutes à parler avec un mort.

« Je te souhaite bonne chance, Alex.

- À toi aussi, Mickael.

- Heureux de t'avoir connu, petit con.

- Enfoiré.

- Tu sais ce que je ferais à ta place.

- Pas la moindre idée.

- Bien sûr que si. Je regrette de pas pouvoir t'aider. Peut-être que quelqu'un d'autre ?

- Tu as déjà fait plus que n'importe qui pour m'avertir.

- Ça risque de pas suffire.

- On verra. Un homme averti vaut une *team*.

- C'est toi qui vois. Prends la rousse aussi, Alex. C'est ma tournée. »

L'Anglais mit trois billets de cent, un paquet d'Hollywood chewing-gum déchiré et un minuscule bout de papier sur la table. Puis il sortit de la salle en ligne droite, laissant Gardner en compagnie de Vera et de la somptueuse rousse qui se rapprocha souplement de son dernier client de la nuit. Gardner ramassa les billets et le paquet d'Hollywood, lut ce qu'il y avait écrit sur le bout de papier et l'avalala avec un chewing-gum pour faire passer. Vera prit le bras de Gardner et se pencha vers sa collègue pour lui parler en anglais :

« *We'll take him together, Helena. His name's Arthur.*

- *Arthur, like King Arthur ?* » fit la rousse en esquissant un geste obscène et flatteur.

“Oh, rassurez-vous, les filles. *I'm no king size anymore.* »

Vera eut un fou rire et Helena se fendit d'un sourire ravageur.

« *Of course he's king size...* C'est ce que Lili m'a dit... Et en plus, c'est un gentil...

- Ok... C'est vrai qu'il a l'air gentil.

- Je ne suis pas gentil du tout, les filles.

- Ah non, *french lover* ?

- Non. Je fais juste semblant depuis des années.

- Mais oui, mais oui. *Finish your fucking champagne, babe.*

- Si je monte dans une chambre avec vous, j'aurai un souhait très spécial, les filles.

- On peut faire à peu près tout ce que tu veux, Alex, sauf baiser ou sucer sans capote.

- Très bien, pour l'instant donnez-moi juste deux de vos putains de cigarettes, que je me prépare psychologiquement. »

Elles souriaient d'un air presque amical. La rousse tendit à Gardner un paquet de Davidoff et un briquet de nacre. Il s'alluma deux cigarettes à la fois et tira quelques bouffées une fille à chaque bras pendant que les trois gorilles finissaient de convaincre les Italiens de renoncer à leur troisième coup et de s'en aller sans faire d'histoires. Un quatrième gorille surgit d'une autre pièce, fit trois pas vers Gardner, le montra du doigt et cria assez fort pour couvrir ce qui tenait lieu de musique : « *The last one.* »

Gardner acquiesça d'un air poli, ses deux clopes aux lèvres.

« *King size Arthur...* » reprit Vera d'un air gourmand, en cédant à nouveau au fou rire pendant qu'Helena s'appuyait doucement sur l'épaule blessée de Gardner avec un geste apaisant de la main qui signifiait quelque chose comme : « Ne fais pas attention au rire de Vera, c'est parce qu'elle t'aime bien. » Mais lui, il aimait le fou rire de Vera et il continuait de regarder très attentivement ce qui se passait autour de lui.

On l'avait donc envoyé ici pour qu'il se fasse descendre. On avait dû penser quelque part en haut lieu qu'il serait du plus haut intérêt, non seulement de foutre la paix à un certain trafiquant russe d'uranium, mais aussi de retrouver un beau matin, dans le cimetière juif de Priština, le cadavre d'un inconnu venu tuer avec un M40 un ancien officier de l'UCK en rupture de ban, quelques jours avant les élections. Dans l'un des scénarios envisageables, Gardner tuait Ibrahim Kalim avant d'être tué par Allah savait qui. Dans l'autre, on ne le lui en laissait même pas le temps. Le premier scénario était plus vraisemblable, à en croire l'Anglais, mais au fond, Gardner n'était sûr que d'une chose : il n'avait plus aucune idée de la véritable raison de sa venue dans ce pays. Pour être tout à fait sincère avec lui-même, il n'était pas sûr que quiconque la connût réellement. C'était le genre d'affaire où tout le monde commençait par croire manipuler tout le monde et où tout le monde finissait par réaliser avoir effectivement été manipulé par tout le monde. Sauf que c'était Gardner et Kalim en première ligne.

Ils finirent tous trois leurs verres, la rousse alla donner les trois billets de cent au barman et revint en fixant Gardner de ses yeux froids et attentifs et Vera les guida vers sa chambre. Ils s'y enfermèrent et Vera baissa la lumière avant de s'approcher tout contre *the last one*, pleine de bonne volonté.

« Raconte-nous ton souhait très spécial, Alex.

- Bon. Je suis très fatigué et j'aimerais que vous vous allongiez toutes les deux sur ce lit et que vous fassiez l'amour comme si je n'étais pas là. Si vous n'avez rien contre.

- Tu veux qu'elle et moi on fasse l'amour ?

- Oui. Vous êtes belles. Je veux juste vous regarder.

- C'est très, très spécial, ça. Mais on n'a rien contre. Pas vrai, Helena ? Et puis quand tu voudras tu vas venir avec nous sur le lit.

- C'est gentil, Vera. Pas cette fois. Faites comme si je n'étais pas là. »

Elles restèrent là à le regarder lui, quelques instants, étonnées et toujours aussi amusées.

« Putain, tu es vraiment amoureux de Lili ?

- On va dire ça », répondit-il pour simplifier.

Elles firent l'amour sans lui et il lui sembla qu'au bout d'un quart d'heure elles finissaient par l'oublier vraiment. Il resta assis dans un fauteuil à les contempler et à se souvenir de Lili dans cette pièce qu'elle avait longtemps partagée avec Vera. Tous les corps de femmes qu'il avait vus s'abandonner au plaisir étaient beaux. La grâce de deux jeunes femmes réellement tendres l'une avec l'autre était une chose magnifique. Il pouvait en jouir sans les toucher. Vera s'était allongée sur les coussins. Helena était penchée sur elle, appuyée sur un coude, ses longs cheveux défaits masquant le ventre de l'autre fille, et Vera avait glissé son bras entre les jambes d'Helena et caressait son ventre en se laissant couler en arrière en silence.

Helena fit jouir Vera avec ses mains et après avoir jeté un regard amusé à Gardner qui les avait admirées longtemps

sans la moindre gêne, elles partirent toutes deux prendre une douche. Helena revint la première entièrement rhabillée et referma la porte à clef derrière elle d'un geste rapide et précis.

« Tu veux la tête de Tolanov, King Size ? » lui demanda-t-elle à voix basse en se retournant vers lui d'un air calme et déterminé, le prenant totalement au dépourvu.

« De qui ? »

- Arthur... Si tu veux Tolanov, il se pointera au restaurant de Kalim demain à midi pile dans une Mercedes grise. Il aura un seul garde du corps. »

Gardner restait les bras ballants, debout au milieu de la pièce.

« Pas aujourd'hui, Arthur, ok ? Demain mercredi à midi. Si tu le fais, n'hésite pas. Tue tous ceux qui te verront. Sinon ils te tueront aussi. Ils font ce qu'ils veulent ici. Et ils n'ont aucune pitié. Et ils n'oublient jamais. Ils te tueront si tu ne les tues pas tous. »

Elle rouvrit la porte plus vite encore qu'elle ne l'avait fermée et fit mine de sortir.

« *For fuck's sake who are you ?* » demanda Gardner en la retenant de justesse par le bras.

« C'est trop dangereux. On vient. *Good bye.* »

Elle dégagea son bras et s'enfuit. Un gorille la croisa dans l'escalier et s'arrêta devant la porte de la chambre d'un air indécis.

« *We're closing, mister.*

- *I know.* »

Un château

Hôtel Sara

Mardi 30 octobre, 8h30

Il prit un taxi pour rentrer à l'hôtel et à huit heures et demie il se jetait dans son lit et s'endormait comme une souche.

Il était heureux d'être en danger. Il rêva d'une montagne sur laquelle il avait grimpé encore enfant avec son père et parmi d'autres absurdités il lui sembla qu'au-delà d'un éperon rocheux particulièrement difficile à franchir les pierres se mettaient à lui parler dans une langue étrange qu'il avait lui-même toujours su parler mais qu'il ne comprenait que très imparfaitement, et lorsqu'il tenta de répondre à ces pierres elles ne se turent pas mais continuèrent tranquillement de parler de concert avec lui, en dansant joyeusement, comme des gens, à travers toute la montagne. Comme si, depuis toujours, elles avaient été douées de vie.

À neuf heures on frappa doucement à sa porte. Il entendit les coups, se leva et ouvrit. C'était Batul. Elle franchit le seuil sans rien dire. Il referma la porte à double tour. Elle vint se blottir dans ses bras et il la serra contre lui à lui briser les côtes et couvrit son front de baisers. Elle semblait heureuse mais

aussi fatiguée que lui. Ils s'allongèrent sur le grand lit dans les bras l'un de l'autre et se rendormirent presque aussitôt après s'être dit qu'ils s'aimaient.

Quand ils se réveillèrent il était midi et ils s'embrassèrent une demi-heure en faisant disparaître l'univers entier, souffles et salives mêlées, doigts délicatement entrelacés, corps plaqués l'un contre l'autre, et ils eurent faim.

Batul rassembla d'un geste ses cheveux en chignon et prit une douche brûlante pendant que Gardner jetait quelques affaires dans un sac et ils sortirent dans l'air froid et lumineux pour traverser le vieux bazar main dans la main, passer devant les bâtiments de la radio kosovare et entrer dans un *qebatore* où il y avait deux tables et six places. Sans rien dire, tout étonnés de s'être retrouvés et embrassés après une longue nuit l'un sans l'autre, ils mangèrent, en souriant comme des adolescents, une assiette de bœuf aux tomates et aux oignons avec un verre de *Peja*, et aussitôt après ils ressortirent et Batul ouvrit un 4x4 Toyota bleu garé devant la bijouterie d'en face et prit le volant et ils quittèrent Pristina par les collines.

Elle engagea la jeep dans une forêt et ils remontèrent une vallée couverte d'une épaisse couche de neige et de glace, qui serpentait entre deux sommets. Au bout de cinq ou six kilomètres ils arrivèrent sur un plateau plus dégagé à un premier carrefour et Batul tourna à gauche sans déraper et Gardner lui dit qu'il avait rarement vu quelqu'un conduire aussi bien ce genre de voiture sur ce genre de route. Elle éclata de rire en disant que tout le mérite revenait à l'ami de son père qui lui avait prêté ce 4x4 et l'avait équipé de pneus

neige pour l'hiver. Mais c'était faux. Elle conduisait bien parce qu'elle avait appris à conduire sur de grosses voitures et parce qu'elle sentait instinctivement comment la jeep prendrait les virages sans déraper. Et peut-être aussi parce qu'elle était heureuse d'aller où elle allait avec Gardner et parce qu'il avait posé sa main sur la sienne, celle qui tenait le levier de vitesse, et qu'il suivait d'instinct tous ses mouvements, et parce qu'elle n'aurait raté un virage pour rien au monde. Peut-être.

Au fond d'un autre ravin, ils prirent, au pas, une étroite piste complètement recouverte de trente ou quarante centimètres de neige, qui filait à travers un bois de bouleaux où traînaient quelques beaux bancs de brume. Ils roulèrent ainsi trente longues minutes pendant lesquelles Batul ne s'écarta pas une seule fois du chemin, avant de déboucher sur un surplomb entièrement inondé de la lumière rasante de quinze heures.

Maintenant, devant eux il y avait une villa d'un étage avec une galerie et deux portes de garage, adossée à la colline et presque entièrement masquée par une dizaine de grands sapins recouverts d'un parfait manteau blanc.

Batul tendit la clef à Gardner qui descendit pour ouvrir l'un des garages et elle rentra la jeep à l'abri. Il referma sur eux la porte du garage et pour la première fois depuis des jours, debout dans la pénombre soudaine, il se sentit parfaitement oublié, invisible et hors d'atteinte et il poussa un long soupir de soulagement en entrant dans la maison du père de Batul.

La villa n'avait pas été habitée depuis des mois et le thermomètre indiquait trois degrés. Il n'y avait pas de chauffage à rallumer et Gardner prépara un feu dans la grande cheminée qui occupait tout le centre de la maison. Il aligna des journaux chiffonnés entre deux bûchettes, posa des branches sèches en équilibre sur les deux bûchettes et une autre bûche bien calée par-dessus, et sur les journaux qui avaient prématurément annoncé l'indépendance du Kosovo sept ans auparavant, il jeta sept allumettes. Quand les branches commencèrent à brûler pour de bon, il ajouta une deuxième bûche plus grosse que toutes les autres et encore quelques nouvelles branches. Le feu était fort et sentait bon et jetait une belle lumière et de belles ombres violentes sur la petite salle et le visage et les yeux de cette femme que peut-être il aimait.

Au bout d'une heure, alors que le crépuscule baignait les hauteurs de la colline qu'on pouvait voir par deux étroites fenêtres donnant au sud, le thermomètre était remonté à quinze et Gardner remit trois bûches sur le feu et put se coucher avec Batul sur le grand canapé blanc défoncé qu'ils avaient ouvert pour faire un lit face à la cheminée, à moins d'un mètre des flammes, sous une épaisse couche de couvertures. Elle enleva son pull et son T-shirt et son jeans et se serra contre lui en lui disant qu'elle était heureuse qu'il soit venu ici rouvrir la maison avec elle. Il embrassa ses cheveux et ses seins et son ventre et posa ses mains sur son ventre et lui demanda si elle avait peur ou si elle n'avait pas envie et elle lui répondit qu'elle avait seulement peur. Il lui dit qu'elle

n'avait pas besoin d'avoir peur et qu'il allait la déshabiller entièrement et qu'il ne ferait que l'embrasser et la caresser toute cette nuit, et comme elle accepta joyeusement, c'est ce qu'il fit.

Au milieu de la nuit, il se réveilla à côté d'elle et il admira son corps endormi et la finesse des muscles de son dos et l'étrange perfection de son ossature. Il déposa un baiser chaud sur sa nuque découverte. Elle eut un léger gémissement animal, comme une plainte de bonheur très brève mais déchirante, un appel presque inaudible, mais magnifique.

Une nouvelle phrase de Rimbaud lui revint à l'esprit : « Des châteaux en os sort la musique inconnue. » Une musique sortait de cette jeune femme. Il resta longtemps à l'écouter respirer, à écouter le chant mystérieux et comme fêlé de son corps, puis il vit que le feu mourait et il s'habilla sans faire un seul bruit et sortit de la maison pour chercher du bois.

Il était debout sur la galerie, sa petite Maglite à la main, mais il n'eut pas besoin de l'allumer parce que la pleine lune illuminait toute la région. Il s'alluma une American Spirit à la place et contempla la montagne sous la neige. Il était heureux et il n'arrivait pas à se l'expliquer. Il aimait son ex-femme de très loin et il aimait Lili d'encore plus loin et il aimait Batul encore d'une autre manière – qu'il n'avait plus osé imaginer depuis son enfance. Il aimait à nouveau comme un gosse peut aimer, mais comme un gosse qui aurait pu parler et qui aurait pu se taire, comme un gosse qui n'aurait plus eu besoin de personne pour vivre sans crainte, comme

un gosse qui aurait tout connu du monde des adultes, absolument tout y compris l'horreur de leur monde, et ce que c'est qu'être un père et ce que c'est que de perdre un jour la chair de notre chair et de nous apercevoir un autre jour qu'aussi absurde que cela puisse paraître, nous ne l'avons pas perdue et nous ne la perdrons pas. Il aimait comme un homme peut aimer et peut-être parfois, se disait-il encore en s'étonnant de la joie très physique de son propre corps à ces pensées, comme un *animal* simple et sauvage.

Il eut un intense frisson mais ce n'était pas le froid. C'était simplement le bonheur sans raison et la certitude d'avoir mené toutes ces années, malgré toutes ses erreurs, la vie qu'il fallait, et de posséder maintenant tellement de beauté vivante en lui qu'il ne pourrait jamais la partager tout entière. Même avec ceux qui lui étaient les plus chers, même s'il avait pu à nouveau avoir un enfant, même s'il avait pu écrire un livre pour des milliers d'inconnus. Il était là, seul au milieu de la nuit, dans la maison d'un inconnu, qui lui était étrangement familière, auprès d'une inconnue qu'il aimait comme on aime une musique, et il ne savait pas ce qui se passerait demain, ni jamais. Et il n'éprouvait plus aucune peur des hommes. Et dans le monde où il vivait depuis toujours, c'était d'appartenir à tant de beauté et de ne plus ressentir aucune peur devant les hommes qui le faisait frissonner.

Il fit lentement le tour de la propriété dans la neige et toucha le tronc des arbres et les traces des animaux qui lui rappelaient celles autour de la maison de son père des années auparavant, et à un moment il se retourna vers la maison à

deux cents mètres derrière lui et fut presque surpris de voir fumer la cheminée – comme s’il avait lui-même encore été dans cette maison à cet instant, incapable de la voir du dehors – ou comme s’il y avait toujours habité, toute sa vie, sans savoir qu’elle possédait un foyer où l’on pouvait faire un feu – ou comme si c’était elle qui l’avait toujours habité, lui, et qu’il ne le comprenait que maintenant, au moment où il risquait le plus de tout perdre.

Est-ce qu’il allait tout perdre, demain ? Est-ce qu’il allait mourir, comme il l’avait parfois souhaité dans le passé, à une époque de grand malheur, d’une balle venue de nulle part, couché dans la neige pour d’absurdes raisons étrangères à sa vie, tué sans même avoir le temps de comprendre ou bien dans un immense éclair de douleur, infiniment bref – qui pouvait savoir ? – d’une balle de 7.62 en pleine tête ?

Il n’en avait pas le moindre pressentiment.

Lorsqu’il y réfléchissait, lorsqu’il essayait de pressentir dans tout son corps la venue du malheur ou de la mort, il ne trouvait rien qu’une confiance, une ironie et un bonheur infinis. Et lorsqu’il se demandait d’où pouvaient bien lui venir cette confiance, cette ironie, ce bonheur, il finissait par se dire qu’ils ne lui appartenaient pas, mais que c’était lui, Arthur Gardner, qui leur avait toujours appartenu.

L'adversaire

Massif des monts Zhegoc

Mercredi 31 octobre, 6h30

Ils se réveillèrent à l'aube, installèrent une nouvelle bouteille de gaz à la cuisine et prirent le petit-déjeuner ensemble. Batul avait apporté du pain et de la confiture de figues et ils firent bouillir de l'eau où elle jeta quatre clous de girofle et un peu de gingembre moulu et du thé blanc. Ils partagèrent une orange et se postèrent à une fenêtre appuyés l'un contre l'autre pour regarder le soleil se lever sur les collines enneigées. Gardner avait encore le goût du ventre de Batul sur les lèvres, mélangé au goût du thé au gingembre et des figues, et c'était bon d'embrasser ses oreilles et de respirer le parfum fruité de ses cheveux bruns aux reflets blonds et de sentir son bonheur à elle d'être auprès de lui dans les premiers rayons de soleil de cette nouvelle journée.

Gardner alla inspecter le 4x4 du père de Batul dans le garage. Il rechargea la batterie avec celle de la Toyota, laissa le moteur tourner et revint dire au revoir à Batul.

« Tu es sûre que je peux prendre la voiture de ton père jusqu'à demain ?

- Oui, Arthur. Ça lui aurait fait plaisir que ce soit toi qui la conduises.

- Pourquoi est-ce que tu dis ça ?

- Vous trouverez ça tout seul, *mister* Gardner.

- C'est vrai ?

- C'est drôle. Mon père se tenait exactement à cet endroit de la maison quand il partait sans dire où il allait, Arthur. »

Il était debout sur le seuil du salon les mains dans les poches et il était en train de sourire en regardant le feu où il avait mis de nouvelles bûches en se levant. Il régnait maintenant une douce chaleur dans toute la maison, comme si elle avait été habitée par toute une famille depuis le début de l'hiver.

Gardner s'alluma une cigarette.

Il n'y aurait jamais plus de famille dans cette maison.

Batul souriait doucement en regardant le feu elle aussi.

« Il partait souvent sans dire où il allait ?

- Tu veux dire que c'était son activité favorite.

- Tu étais triste ?

- Non. J'espérais juste qu'il reviendrait toujours.

- Il est toujours revenu ?

- Non.

- Je serai de retour demain matin, Batul.

- Je ne veux pas que tu reviennes *ici*, Arthur. Je veux juste que tu reviennes quelque part. »

Et pour la deuxième ou la troisième fois depuis qu'ils se connaissaient, il vit dans ses yeux une grande fatigue, soudaine, nette et terrible, et il vint l'entourer une dernière fois de ses bras.

« Ne t'occupe pas de politique, d'accord ? Tu es doué pour tout le reste et je t'aime, Arthur. Mais ne va pas te mêler de politique dans ce pays de fous.

- Je déteste la politique.

- Ne la déteste même pas, Arthur. Ignore-la simplement et complètement. Si tu la détestais vraiment, tu mourrais.

- Pourquoi est-ce que tu dis ça, Batul ?

- Parce que je sens que tu m'aimes et que peut-être tu m'écouteras. Et parce que tu as une femme qui t'attend à Paris.

- Une ex-femme qui ne m'attend pas.

- Et parce que même si je ne t'attends pas, moi, même si je sais que tu finiras par partir et que c'est très bien comme ça, je t'aime pour toujours, Arthur, et rien ne pourra changer ça. Je veux juste que tu sois prudent et que tu vives.

- Je ne peux pas te parler de ce que je vais faire, Batul.

- Mais moi je peux te parler de ce que tu vas faire, Arthur. »

Il jeta son sac dans le 4x4 et descendit lentement de la montagne vers la ville. Il s'arrêta une fois avant d'atteindre la route. Invisible parmi les arbres, il enfila le holster sous sa veste, monta le réducteur de son sur le canon et glissa le

pistolet dans le holster, chargé avec une balle dans la chambre.

Il gara le 4x4 en arrivant dans les hauteurs de Pristina et fit à pied le chemin qui le séparait d'un grand café du centre, très à la mode, où il avait rendez-vous avec un ami peintre. Il s'assit à la dernière table libre et contempla, accrochée au mur devant lui, une grande photographie de Mohammed Ali debout sur le ring, les épaules tendues comme des arcs, l'immense Sonny Liston à ses pieds avant la fin de la première minute du premier round de leur combat du 25 mai 1965.

Amir avait du retard et il n'arriva pas avant onze heures dans le café rempli de jeunes albanais branchés et bruyants. Il arborait toujours son sourire de petit malin et la dernière édition de *Koha Ditore* dépassait de la poche de son manteau.

« Hello, Shakespeare... Désolé de t'avoir fait attendre.

- Hello, Picasso, *my good old friend*.

- Picasso n'est pas mon préféré, Arthur.

- Mais c'est le mien.

- D'ailleurs Shakespeare non plus n'est pas mon préféré.

- C'est parce que tu as mauvais goût, Amir. Je te l'ai toujours dit... *It is not, nor it cannot come to good, but break my heart, for I must hold my tongue.*

- *My good Lord*. Toi, Arthur, garder ta langue ? Je t'en prie... Tu es sûr que tu vas bien ?

- Je crains bien d'avoir attrapé la chiasse dans ce beau pays, mais à part ça tout va bien, *my good friend*. »

Amir montra à Gardner des photos de ses derniers tableaux et Gardner lui dit les noms de ceux qui intéressaient les acheteurs français : *Cat* et *Standing People*. Amir commença à faire la gueule parce que c'était deux de ses tableaux préférés qu'on voulait lui acheter et il n'aimait pas l'idée de s'en séparer. L'un des deux tableaux représentait un petit félidé qui faisait beaucoup d'efforts pour paraître sympathique mais qui rappelait vaguement à Gardner le monstrueux *Chat* de 1936 du musée Picasso – le pigeon ou la colombe éventrée en moins. *Standing People* montrait simplement un groupe de gens aux couleurs bigarrées tous debout sous la pluie.

« Ce chat », disait Amir, « est le symbole de la souplesse et de la ruse dont mon peuple a besoin pour s'en tirer jour après jour. Et ces gens debout sous la pluie, avec toutes leurs couleurs qui sont leur seule richesse, symbolisent l'attente de mon peuple impuissant. Dans d'autres tableaux, ceux que je fais en ce moment, ils portent des parapluies. Mais sur celui-là, pas encore. Bref, ils sont trempés jusqu'aux os, mais ils gardent leurs couleurs.

- Ouais. Viens, Amir, on va déjeuner aux *Amis* pour que tu noies ton affreuse tristesse dans la Peja et que tu acceptes de vendre ces deux-là et que je les emporte en France avec moi quand je partirai et que tu deviennes riche et que tu puisses acheter des milliers de putains de parapluies pour tes compatriotes avec tout ton pognon, nom de Dieu, pour qu'ils gardent leurs couleurs.

- D'accord, allons déjeuner. Mais seulement si je t'invite.

- Hors de question. Si tu m'invites, je te traînerai au *Grand Hotel*.

- La bouffe est infecte au *Grand Hotel*, Arthur.

- Alors c'est moi qui t'invite aux *Amis*. »

Ils firent les trois cents mètres qui les séparaient du restaurant en commentant les élections. Un sujet sur lequel ni l'un ni l'autre n'avait plus visiblement rien d'intelligent à dire. Ils furent les premiers clients à s'asseoir dans la salle minuscule où la télé retransmettait des extraits d'un discours de Condolezza Rice qui faisait marrer le patron. Ils prirent d'abord une bière et commandèrent leur boeuf haché à midi moins quinze et Gardner se leva en disant qu'il lui fallait, avant de se mettre à table, passer aux toilettes pour régler une affaire urgente. Une affaire concernant ce qu'il était convenu d'appeler les *intérêts vitaux* de ce pays et par la même occasion ceux de l'Europe entière. Amir éclata de rire et ressortit son journal de la poche de son manteau.

« Épargne-moi les détails, Arthur, tu veux ? »

Gardner passa dans l'arrière-cour du restaurant et se glissa dans les toilettes où régnait un froid cosmique. Il pissa longuement pour réchauffer le cabanon, sortit le pistolet, enleva la sécurité et remit l'arme dans le holster. Il observa par le judas les allées et venues du patron dans sa cuisine derrière la seule fenêtre qui donnait sur la cour et choisit le moment où le patron se penchait pour la deuxième fois sur son grill en retournant la viande pour quitter les toilettes,

franchir la petite porte en fer forgé et sortir dans la ruelle. Il y avait à cette heure de la journée autant d'empreintes de pas dans la neige qu'il l'avait espéré. Il traversa la chaussée. Il marcha d'un pas tranquille vers le restaurant d'Ibrahim Kalim et regarda sa montre. Il était midi moins sept. Quand il baissa le bras, une Mercedes classe M blindée s'engageait dans la ruelle. Elle s'arrêta avec une lenteur étudiée à vingt mètres en amont du restaurant. Elle était grise. Il y avait un chauffeur devant et deux hommes à l'arrière. Gardner continua d'avancer vers la Mercedes Guard sans changer d'allure et croisa le regard du chauffeur qui venait de lui jeter un coup d'œil attentif. Gardner sortit sa main droite de la poche de son blouson, fit un signe amical en direction du restaurant et doubla l'entrée sans s'arrêter. Les deux passagers de la M-Guard étaient en train de descendre. Celui qui était sur le trottoir était un garde du corps. Celui qui était sur la chaussée était Tolanov. Gardner avait reconnu sa tête de nouveau riche sans cervelle, un peu dans le style de Kadyrov³⁵. Le garde du corps lança un regard méprisant à Gardner, le croisa à quarante centimètres et se dirigea vers le restaurant. Le chauffeur était le plus vif, le plus attentif et le plus dangereux des trois. Lorsque Gardner arriva dans l'angle mort arrière droit de la Mercedes, d'un geste parfaitement fluide, il s'arrêta sur place, tira le pistolet du holster en se retournant et logea deux balles dans la nuque de Tolanov. A droite de la voiture, le garde du corps pivotait, la main plongeant sous sa

³⁵ Ramzan Kadyrov : devenu en février 2007, à 30 ans, président de la République de Tchétchénie, avec le soutien de Vladimir Poutine.

veste. Gardner lui mit deux balles dans l'oreille et fit deux pas sur la chaussée. À gauche, là où Tolanov venait de s'effondrer, le chauffeur jaillit de la voiture arme au poing. Gardner était pile dans l'axe et lui envoya deux balles dans le coeur. Il ne tomba pas tout de suite. Gardner lui envoya une troisième balle au milieu du front. Le type glissa l'épaule contre la portière, les yeux ouverts.

Les sept coups de feu n'avaient pas fait plus de bruit que sept coups de poing sur le capot d'une voiture. Les trois corps étaient allongés sur la poudreuse dans des positions absurdes. Tolanov était tombé tout droit, les bras le long du corps, face contre terre. Il n'y avait pas de sang sur la neige. Gardner se dit qu'il aurait dû mettre encore deux balles dans la nuque de Tolanov à bout portant pour être sûr qu'il ne survivrait pas. À dix mètres, une balle de 22LR pouvait rester encastrée dans la boîte crânienne sans atteindre le cerveau.

Gardner rangea son arme en vérifiant d'un regard circulaire que personne n'était en train de contempler la scène.

Il s'éloigna tranquillement du restaurant, retraversa la ruelle et rentra dans la cour des *Amis*. Après un bref coup d'œil au patron toujours occupé dans la cuisine, il se glissa à nouveau dans les toilettes. Il ressortit le pistolet, remit la sûreté et attendit deux minutes jusqu'à ce que les battements de son coeur soient redescendus à soixante. Il rangea l'arme une dernière fois et regarda sa montre. Il était midi. Il se lava soigneusement les mains et les poignets dans le lavabo de fortune.

« Ça va, Arthur ?

- Beaucoup mieux, désolé d'avoir été long.

- Ce n'est rien. J'ai pensé... Nous, les kosovars, nous sommes habitués à l'eau mauvaise ici. Mais toi, tu ne devrais pas boire au robinet.

- Je ne bois jamais au robinet. Buvons encore un coup de cette bière, Amir, et parlons d'autre chose. La vie est trop belle pour penser, au moment de se mettre à table, à la maladie, à la bêtise des étrangers qui boivent au robinet, ainsi qu'à la déchéance physique, intellectuelle et morale et à la mort qui s'ensuivent. »

Amir éclata de rire de bon cœur : « Comme tu as raison ! Quel sage tu fais... Et comme je suis heureux de t'avoir pour ami, Arthur...

- Pareil, Amir.

- Ecoute... Ça fait longtemps que je voulais te dire ça, mais je suis très heureux que tu écrives un livre sur mon petit pays... Quand Dominique m'en a parlé la première fois, je me suis méfié, tu sais... Je me suis dit que tu serais encore un de ces écrivains qui viennent une fois en touristes et qui ne reviennent jamais... Mais maintenant que tu es revenu, je dois dire que... C'est...

- Ce n'est pas seulement un livre sur le Kosovo, comme je t'ai dit. C'est un livre sur l'Europe entière, vue d'ici.

- Oui, j'ai bien compris... Tu dis ça à chaque fois. Mais l'Europe vue d'ici, justement. Je trouve que c'est bien que quelqu'un parle de l'Europe du point de vue du Kosovo...

- Bien sûr que c'est bien...

- Du moment que tu... que tu restes humble dans ton... dans ton écriture.

- Humble ? »

Gardner se réjouissait de cette nourriture et de cette conversation absurde et anodine après ce qu'il venait de faire. Sa main droite n'avait pas tremblé sur le moment et maintenant elle tremblait à peine. Cette bière, cette viande, ces tomates, ces frites, ces oignons, cette poudre de piment doux, la chaleur du restaurant, la quasi-certitude d'avoir agi sans avoir été vu et surtout l'espoir qu'il avait maintenant que tout le reste de l'opération, que tout le réseau Tolanov s'effondrent comme un château de cartes, tout était magnifique. Mais il avait perçu une étrange intonation dans la voix de son ami.

« Comment ça, humble ? Humble vis-à-vis de qui, Amir ?

- Humble vis-à-vis de Dieu, voyons, Arthur... C'est ce que j'ai toujours trouvé bizarre avec les écrivains... Soyons sérieux cinq minutes... Pour les peintres c'est autre chose... Un peintre est un peintre, il fait des tableaux. Un sculpteur est un sculpteur, il fait des sculptures. Un musicien est un musicien, il fait de la musique. Un danseur est un danseur, il danse... Tous ce qu'ils font, ces gens-là, ce qu'ils font n'a rien à voir avec l'écriture. Chacun ses problèmes... Mais pour les écrivains... Comment pourraient-ils ne pas en être

conscients ? Leur travail est condamné à la plus grande imperfection. Pour transmettre sa Loi, Dieu n'a pas peint de tableaux, il n'a pas fait de sculptures, ni de musique, il n'a pas non plus dansé. Il a écrit, Arthur. Alors l'écrivain, lui, est condamné à se comparer à Dieu. Et donc à s'avouer inférieur. Car seule l'écriture divine est sacrée. Tu n'es pas d'accord ?

- Tu sais que je ne suis pas aussi croyant que toi... À ta santé.

- À la tienne.

- Tu ne crois pas que c'était un homme qui tenait la plume pour écrire les Ecrits saints ? Même si c'est Dieu qui dictait l'histoire ?

- Non, Arthur, c'est Dieu lui-même qui écrivait. Jamais une autre écriture ne peut être aussi... Aussi puissante. »

C'était absurde. Et c'était reposant. Le bœuf était divin.

« Puissante, Amir ?

- *Yes, mighty.*

- Pourtant, le Coran a été écrit par le Prophète, même si c'est sous la dictée de Dieu ? Et le Prophète est un homme ?

- Ce n'est pas pareil. C'est comme si c'était Dieu qui avait écrit.

- Comme si c'était Dieu... Je comprends. Comme si c'était Dieu. Mais tu sais, Amir, pour te dire toute la vérité, ce n'est pas moi qui écrit, quand j'écris.

- Qui est-ce, alors ?

- Je ne sais pas. Je suppose qu'il faut deviner. Qui écrit ce que j'écris ? Et peut-être même : qui dit ce que je dis ? Qui fait ce que je fais ? Qui rêve ce que je rêve ? »

Amir se mit à rire jaune en chiffonnant le coin d'une page de son journal ouvert à la page des faits divers balkaniques.

« Ce n'est pas le Diable, au moins, qui écrit quand tu écris, Arthur ?

- C'est amusant que tu dises ça, Amir. Ces temps-ci, pour dire les choses simplement, je parle avec beaucoup de gens, des gens que je connais, des inconnus, des gens que je dois voir pour mon livre, des gens que je ferais mieux de ne pas voir pour mon livre, toutes sortes de gens. Et parfois, c'est comme si je me retrouvais à parler avec Satan », répondit Gardner avec un sourire ironique et néanmoins sincère. « Tu connais sûrement l'origine du nom *Satan*. En hébreu, on dit que ça signifie l'*adversaire*, l'*accusateur*, le *diffamateur*.

- Satan ? » demanda Amir dont le sourire s'était crispé.
« Tu te retrouves à parler avec Satan ?

« Oui, Satan en personne.

- Tu le vois, réellement ? Satan ?...

- Oui, je le vois, de temps en temps.

- Ce qui s'appelle voir ?...

- Ce qui s'appelle voir. Et entendre !

- Et est-ce que d'autres gens le voient quand il vient te voir ?...

- Je suppose que oui. Et je suppose qu'ils l'entendent aussi.

- De quoi a-t-il l'air ?...

- Oh, il prend diverses formes et il s'habille un peu comme tout le monde, il porte le veston, il se balade en survêtement ou en doudoune. Rien d'extraordinaire. Parfois il prend

l'apparence de quelqu'un que je connais bien, ou même d'amis. »

Amir recommença à sourire.

« C'est drôle ce que tu dis, Arthur, tu sais, parce que...

- Parce que ?

- Parce que là, maintenant, *je suis Satan*. »

Sa bière à la main, les bras croisés, Gardner considéra Amir avec attention, sans cesser de sourire.

« Vraiment, Amir ?

- Mais oui, c'est moi, Arthur. Ton vieux copain Amir. Et je suis le Diable.

- Eh bien, tu vois. Qu'est-ce que je t'avais dit ? Je me retrouve encore une fois à papoter avec Satan. »

Malgré la tournure de la conversation, Gardner était envahi par un agréable sentiment de confort et il resta silencieux quelques longues secondes. Trop longues au goût d'Amir.

« C'est une blague, hein, Alex !...

- Je sais bien, *my good old friend*.

- Je ne suis pas le Diable, hein !... »

Gardner ne le quittait pas des yeux. Amir était sincèrement affolé.

« Si c'est *toi* qui le dis, Amir...

- Alex, ne plaisante pas avec ça, s'il te plaît !

- Ce n'est pas moi qui ai plaisanté le premier, mais je trouve qu'il faut plaisanter de tout. Je te crois, Amir. *You're my good old friend*. De toute manière, Satan avait déjà fait un passage ce matin. Nous avons quelques heures tranquilles devant nous. Enfin je crois.

- Espèce de cinglé !...
- Toi-même. »

Kraia

Cimetière juif de Pristina

Mercredi 31 octobre, 18h30

Vers quinze heures, il était allé dans un taxiphone à l'autre bout de la ville et il avait passé son dernier coup de fil à Lilith : « Salut, Liliane.

- Salut.

- Je fais la livraison ou c'est trop tôt pour le frigo ?

- La ligne est sûre, laissez tomber votre baratin codé à la con.

- Si vous y tenez. J'ai le feu vert, oui ou non ?

- Nous avons un problème.

- *Vous* avez un problème ou *j'ai* un problème ?

- Le client initial a été flingué il y a trois heures en plein centre-ville. Devant le restaurant de Kalim. Un travail de pro. Le client avait deux gardes du corps. Ils n'ont pas eu le temps de tirer un seul coup de feu. Les mecs les ont butés au calibre léger. La bagnole du client était faite pour résister à des tirs de magnum. Ils ont tranquillement attendu que tout le monde

soit descendu. Et puis ils ont flingué tout le monde. Pas de chichi, deux ou trois balles chacun, bien placées, ça a dû prendre cinq secondes et le client et ses gars étaient morts.

- Ils étaient combien ?

- Ils devaient être trois ou quatre. Au minimum deux.

- C'est qui, ces connards ?

- Aucune idée. On suppose des potes du client puisqu'il est descendu de sa mercho blindée sans se méfier. Bref, personne n'a rien vu. Le KPC n'a aucun témoin, comme d'hab. Seulement cette fois, ça doit être vrai.

- Ils sont partis comment ?

- Un de nos contacts à l'ONU qui était dans le restau quand ça s'est passé nous dit qu'il a vu passer un 4x4 Audi noir à vitres fumées vers midi deux, midi trois. On pense que ça s'est passé à midi pile.

- Ça devrait pas être difficile à retrouver, ici à Pristina.

- Hein ?

- Un 4x4 Audi noir à vitres fumées. »

Un premier blanc d'une ou deux secondes.

« Ok, Liliane. Vous direz bravo de ma part à votre contact.

Je livre l'autre ou pas ? »

Un deuxième blanc.

« C'est tout ce que ça vous fait, André ?

- Ça n'as pas l'air de vous faire grand-chose non plus. J'ai besoin de savoir autre chose, ou pas ?

- Non.

- Alors oui, c'est tout ce que ça me fait.

- Psychopathe jusqu'au bout, hein.

- On laisse tomber ou non ?
- Non.
- Le client viendra pas.
- On en sait rien. Vous faites ce qu'est prévu.
- À vos ordres. »

Et il avait raccroché et composé le numéro de portable de son ex-femme. Elle avait décroché à la troisième sonnerie.

« Salut, ici Arthur.

- Hey ! *Como estas* ?
- Il y a quelqu'un à côté de toi, mon ex-chérie ?
- Non, mon mec est au bar, je mate un film avec les copines...
- Va à la salle de bain et enferme-toi.
- Tu déconnes ?
- Non.
- Putain. »

Gardner entendait la télé et les rires des copines. Puis le verrou de la salle de bain et le bruit assourdissant de ce bon vieil épilateur électrique.

« Ok, Arthur... Qu'est-ce qui se passe encore ?

- J'ai trois minutes, ne dis plus rien et écoute-moi. Quand j'aurai fini tu me diras s'il y a quelque chose que tu n'as pas compris. Demain matin, tu prends ton sac à dos, tu vas à la banque la plus proche et tu retires le maximum de cash. Pas non plus besoin de vider tous tes héritages...

- Espèce de !

- Deux cents euros devraient suffire. Tu sors de la banque et tu jettes la batterie de ton téléphone dans la première

poubelle venue. À partir de ce moment tu n'utilises plus ta carte de crédit. Si tu fais pas ça, la suite sert à rien. Si tu fais ça, je te promets que t'auras des choses à raconter aux copines. Alors écoute-moi bien. *Ne dis pas le nom*. Tu vas là où on avait toujours rêvé d'aller toi et moi. On y est jamais allés toi et moi. Mais moi j'y suis allé seul quand t'as demandé le divorce, et je connais.

- Putain.

- Là-bas, tu verras une maison peinte en vert avec des volets noir et or. Tu peux pas la manquer. Tu sonnes à la porte de cette maison, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. S'il est trois heures du matin, tu sonnes quand même. Si la personne qui t'ouvre la porte est un vieux *avec une pipe*, c'est ton nouveau meilleur ami et tu peux loger gratis chez lui pendant des semaines. Tu restes avec le vieux jusqu'à ce que je le recontacte. J'ai fini. Tu as tout compris ?

- Oui, fils de pute !

- Je suis un fils de pute, mais tu as compris ?

- Oui... Ben... C'est cool comme programme. Et je fais quoi avec mon copain ?

- C'est sérieux entre vous ?

- Mais je t'emmerde !

- Il fait quoi dans la vie ?

- Ecrivain, je te l'ai dit cent fois. Sauf que lui, il publie.

- Romans d'espionnage ?

- Beurk. Philo.

- Il est bon ?

- Au pieu ou ce qu'il écrit ?

- Ce qu'il écrit.

- *Pour vivre heureux vivons dehors, Sartre l'affranchi, La saga des yacks...* mais il baise comme un dieu.

- Largue-le pour quinze jours.

- Je verrai. Si je l'emmène, il fait pareil ? Pas de carte de crédit, pas de batterie de téléphone ?

- Voilà.

- Ben ça peut être cool comme expérience... Même si t'avais promis que ça n'arriverait plus jamais.

- Je sais.

- Trois minutes finies dans vingt secondes, non quinze. Tu vas déco ?

- Oui.

- Encore dix secondes. Tu vas bien ?

- Impec.

- Ton roman d'espionnage à toi, ça avance ?

- Presque fini.

- Fais gaffe. Je vais prier pour toi.

- Y a pas de mal.

- Bisous, Arthur.

- Bisous. »

Il avait raccroché et enchaîné avec un troisième numéro de téléphone. Cette fois, on avait décroché à la première sonnerie.

« Salut, qui est à l'appareil ?

- Salut, Herbert.

- Ah, salut Arthur.

- T'as vraiment un prénom de dinosaure.

- T'as vraiment un prénom à la con... Besoin d'un truc ?
- Je voudrais pas te déranger, j'ai cru comprendre que t'avais souvent de la visite ces jours-ci.
- Pas là, mais souvent, oui.
- Je cherche quelqu'un qui sait faire des *pipes* sur Paris.
- Sur Paris ou ça peut être ailleurs ?
- Ça peut être ailleurs.
- Ok, noté, c'est bon.
- Merci, Herbert.
- Pas de quoi, Arthur. T'es pressé je suppose ?
- Comme un citron.
- Ok, bah marre-toi bien.
- On fait ce qu'on peut.
- Un dernier truc, Arthur. Tu devrais penser à mettre des plaques sur ta voiture neuve.
- ...
- Arthur ?
- Je commençais à me dire, aussi.
- L'intello de la bande, je l'ai toujours dit. Ciao.
- Ciao. »

Maintenant il était allongé dans la neige, seul et tranquille dans la nuit lumineuse, le M40 pointé vers la villa d'Ismael. Elle semblait déserte. Il n'y avait pas un souffle d'air. La neige éclairait tout. Avec l'intensificateur de lumière monté sur la lunette pour scruter les recoins les plus sombres du quartier qu'il avait sous les yeux, la visibilité était parfaite.

Par précaution, il était venu deux heures en avance avec une double ration de kebabs dans le ventre et les écouteurs d'un vieux walkman dans les oreilles. Il s'était fait une petite niche dans la neige en étalant une liasse de journaux sur une planche de bois pour s'isoler un peu du sol et il écoutait en boucle l'album *Rust never sleeps* de Neil Young, le son réglé au minimum audible, comme chaque fois qu'il avait planqué avec un gros calibre.

La lune ne se lèverait qu'à vingt-et-une heures pour éclairer la colline comme en plein jour. Plus tard, on prévoyait encore de la neige. Mais pour l'instant, il se savait dangereusement repérable parce qu'il n'avait pas de réducteur de *son*. Il avait fini par scotcher sur le canon une petite bouteille de lait en plastique blanc qui servirait de cache-flammes en cas de coup dur et il s'était enfoncé dans la broussaille pour être moins visible s'il devait tirer.

Il était presque sûr de ne pas tirer. Il était sûr qu'Ismael K. ne viendrait pas. Mais Gardner avait pris le risque de venir malgré tout pour voir s'il se passait quelque chose. Ou plutôt *ce qui allait se passer*. Et ce fusil allait peut-être faire la différence entre mourir et ne pas mourir.

Il commençait à avoir froid malgré les journaux qu'il avait fourrés sous son ventre. Il n'avait pas pris le Virgyl. Il avait simplement avalé ce repas de titan vers dix-sept heures en regardant les nouvelles dans une *qebatoria*. Bien entendu, personne n'avait parlé de l'assassinat de Tolanov et ses deux gardes du corps.

Puis il était allé directement sur la colline, à pied, et il avait trouvé le matériel à l'endroit prévu, dans le bosquet de pins, dans un sac Adidas noir enfoui sous la neige à trois mètres d'une épave de frigidaire allemand, et il avait enfilé la combinaison par-dessus ses vêtements et son blouson.

Il savait maintenant que la dernière version du fusil des éclaireurs snipers américains tirait des cartouches M118. Il connaissait ces munitions et il savait qu'il n'avait pas pu tester le fusil et qu'un tir à plus de cinq cents mètres pouvait réserver des surprises sur n'importe quelle nouvelle arme, même avec du M118. Même s'il espérait ne pas avoir à s'en servir ce soir, contre personne. Il s'était posté plus près que prévu pour pouvoir cartonner la villa au cas où et pour un millier d'autres bonnes raisons. Le fusil semblait impeccable entre ses mains gantées. Il avait toujours aimé les belles armes et c'en était une, mais il n'aurait à l'avenir probablement pas grand monde auprès de qui se vanter de savoir ce que tirait un M40 A3, parce que c'était la dernière fois qu'il faisait ce job.

À dix-neuf heures, il entendit un véhicule invisible se garer dans la rue en face de la villa et quelques lumières s'allumèrent dans la maison. Trois minutes après, il y eut du mouvement dans le jardin. Gardner était à moins de trois cents mètres.

Deux hommes armés de fusils à lunettes traversaient la propriété au pas de course en se dirigeant vers lui.

Il ne bougea pas. S'ils avaient su qu'il était déjà là, ils n'auraient pas foncé vers lui à découvert. Ils explosèrent une

porte au fond du jardin et sortirent de la propriété. Ils escaladaient la colline sans ralentir. Ils étaient en forme. Ils allaient au cimetière. Ils étaient assez près maintenant pour qu'il puisse reconnaître leurs armes avec sa lunette. C'était des TOZ 78. Des carabines de petit calibre d'une portée pratique de cent cinquante mètres, équipées de silencieux. C'était pour lui, il le savait.

Il ne bougeait toujours pas.

Cent cinquante mètres. Ils étaient arrivés sur un petit sentier qui remontait la colline et qu'il avait tout fait pour éviter en descendant. Mais s'ils montaient jusqu'au sommet du cimetière, ils trouveraient ses traces en traversant les pins. Ce qui lui laissait cinq à dix minutes avant qu'ils tombent sur sa planque.

Il pensait que ça pouvait être des gars d'Ibrahim Kalim et il ne tenait pas à prendre le risque d'essayer de les descendre. Surtout maintenant qu'il était à portée de *leurs* armes. Mais par habitude il ajustait déjà le premier lorsque le deuxième s'arrêta brutalement et se mit à parler à voix haute. Gardner dériva vers lui. Il parlait sur son téléphone portable. En russe.

À voix haute.

Il était venu deux heures en avance.

Gardner entendit distinctement le mot *kraia*³⁶. Les deux hommes se remirent à courir. Soixante-quinze mètres. Cinquante mètres. Quarante mètres. Cinquante mètres. Soixante-quinze mètres.

³⁶ *Kraia* : en russe, « fin ».

Ils lui tournaient déjà le dos. Ils avaient déjà disparu en haut de la colline.

Gardner bougea pour enlever un écouteur du côté où ils étaient partis. Dans l'autre oreille, Neil Young entamait *Hey, Hey, My, My* en version électrique à fond les amplis. *There's more to the picture than meets the eye... Out of the blue, into the black... You pay for this, but they give you that... And once you're gone, you can't come back... When you're out of the blue and into the black...*

Il jeta un œil aux fenêtres de la villa. À aucune d'entre elles, lumière ou pas, il ne pouvait apercevoir la moindre silhouette. Ismael était là, ou pas. Gardner n'avait jamais eu l'intention de le tuer. Il avait simplement espéré qu'il était parti très loin de Pristina après ce qui s'était passé ce midi. Et il continuait.

Il respira sept fois doucement avant de prendre sa décision. Il vérifia le jardin de la villa à la lunette, laissa le M40 et les chargeurs sur place, sortit du buisson de ronces le P22 fourni par Ismael à la main, et marcha à flanc de colline dans la direction opposée au cimetière. Il progressa en zigzag à travers les bosquets de pins et de bouleaux jusqu'à une décharge sauvage au pied de la colline à cinq cents mètres de sa planque. Un endroit relativement protégé. Il s'assit sur un pneu recouvert de neige et dézippa la fermeture de sa tenue de camouflage.

Dans un tourbillon de flammes et de débris, la villa explosa derrière lui.

White Wall

Quartier du vieux bazar

Mercredi 31 octobre, 20h20

La neige s'était bel et bien remise à tomber vers vingt heures, cette fois comme si elle ne devait plus jamais s'arrêter. Gardner fit le tour du quartier pour arriver à l'hôtel Sara par l'autre bout de la rue, celui qu'il n'empruntait jamais d'habitude et qui, la nuit, avec les travaux, était toujours plongé dans une profonde obscurité. Il approcha lentement à cinquante mètres de l'hôtel sous un véritable déluge de neige, le bonnet descendu jusqu'aux yeux.

Il aperçut d'abord Mohammed debout sur le seuil, sous l'auvent, en train de s'allumer une cigarette, avant de voir l'Audi garée devant l'épicerie des parents de Besa.

Elle ne devait pas être ici depuis plus de cinq minutes. La neige n'avait encore recouvert ni la vitre arrière, ni le pare-brise. Il y avait au moins deux types à bord et au moment où Gardner les vit, le courant s'éteignit dans toute la ville comme il le faisait deux ou trois fois par nuit à cette période de l'année. Dans le hurlement des groupes électrogènes qui s'allumaient un peu partout dans les rues, Gardner resta cinq minutes à observer les formes de plus en plus indistinctes des

deux hommes dans la voiture, depuis le renforcement d'une porte condamnée au rez-de-chaussée de l'une de ces bonnes vieilles maisons en ruine. Mais les types ne bougèrent pas.

Dans ce pays, on ne restait pas la nuit au volant d'une voiture dans une rue déserte de cinq mètres de large à regarder la neige tourbillonner, tous feux éteints, pendant une coupure de courant, simplement pour discuter avec un vieux copain. Et dans le pays de Gardner, on ne tendait pas une embuscade aussi grossière sans mettre cinq ou six autres gars sur le coup.

Gardner se recroquevilla très lentement sur lui-même.

Sniper. Deux. Le toit d'en face.

Ils l'attendaient de l'autre côté.

Planqué derrière un pan de mur à moitié effondré, il repensa à la chambre 203 maintenant vide et plongée dans l'obscurité. Il repensa à son lit à lui, dans la chambre 103. À son vieil exemplaire de l'*Odyssée* qui devait toujours être là-haut, sur la table de chevet, et dont il avait encore relu quelques pages quarante-huit heures auparavant. Le chant XXII. *Le massacre des prétendants*. Il glissa la main droite dans l'ouverture de sa parka pour aller chercher la crosse du P22.

Mais il y avait déjà eu un massacre.

Il allait laisser le P22 dans son holster. Il allait laisser le livre là. Avec sa valise et la plupart de ses affaires. Sa Bible. Un Kafka. Un Rimbaud. *L'art de la guerre*. Sa paire de bottes en bon état. Une élégante paire de chaussures noires. Un vieux pull qu'il possédait depuis dix ans et qu'il mettait

toujours pour écrire ou pour aller courir dans les bois. Un excellent poste de radio numérique. Un vieux porte-clefs avec une photo de son fils à la maternelle. Son alliance, dont il s'était séparé la veille pour la première fois en dix ans. De tous ces objets auxquels il s'était bêtement attaché et qui étaient, il venait de le réaliser, les seules choses concrètes qui, dans cette ville, le liaient encore à son ancienne vie, c'était ces trois ou quatre vieux livres qui lui manqueraient le plus. Tout le reste n'était rien. Les photos, les objets... Seule la mémoire importait. Mais de tous ces vieux livres, c'était l'*Odyssée* qu'il regretterait. L'exemplaire bilingue que son père lui avait offert douze ans auparavant et qu'il avait emporté avec lui dans tous ses voyages, de l'Irlande à la Bosnie, de la Bulgarie à l'Afghanistan et du Portugal au Kurdistan.

Alors il respira doucement sept fois, comme il faisait toujours lorsqu'il s'apprêtait à prendre une décision irrévocable, et il partit.

Il retrouva le chemin jusqu'au 4x4 du père de Batul et après avoir creusé quelques secondes dans la neige, il reprit la clef sous la pierre où il l'avait laissée. Puis il se mit au volant dans la tempête et la nuit.

À vingt-trois heures il dépassa les dernières maisons de Pristina avant d'entrer dans la forêt. Il roulait doucement, souplement, et il savourait la violence des phares sur les arbres et les sous-bois enneigés et la route presque effacée.

Le vent poussait au ras du sol des nuages de poudreuse dans la lumière bleu magnésium. De temps en temps, une lourde branche déversait des masses de neige et de glace sur le toit de la voiture dans un grondement de tôle. Il avait mis le chauffage et ses pieds et ses mains, son ventre et son visage se réchauffaient peu à peu. Deux ou trois fois, il se demanda où était Ismael. Mais il n'était pas inquiet pour lui. Il se demandait simplement s'il le reverrait un jour, si l'officier rebelle s'était comporté dans cette affaire comme un truand ou un héros, s'il aurait un jour des nouvelles de lui depuis Tirana ou Allah savait où. Ou s'il était mort.

Il arriva au carrefour après une bonne heure de route parce qu'il avait roulé très lentement pour ne pas se perdre et il tourna à gauche dans la forêt de sapins.

Il y avait des traces fraîches sur la piste qui menait à la maison du père de Batul.

Il s'arrêta et descendit pour examiner les traces. Une voiture. Pneus larges. Il remonta dans le 4x4 et resta un instant immobile.

Tu devrais penser à mettre des plaques sur ta voiture neuve.

WW.

White Wall.

Il embraya et roula à la vitesse maximum. Au bout de dix bonnes minutes à foncer sur la piste, les nuages se déchirèrent et la lune bondit dans la noirceur du ciel avec la vivacité et la noblesse d'une panthère des neiges. Gardner ralentit et coupa les phares. Il arriva au pas sur le surplomb où il faisait clair

comme en plein jour et gara le 4x4 à quatre cents mètres de la maison où brillait encore une fenêtre. Il coupa le moteur et resta au volant en écoutant le vent qui faisait chanter l'antenne du 4x4. Il enfila ses gants et sortit le P22 à la main. Il longea la lisière des bois dans la neige jusqu'à la maison. Le vieux 4x4 de Batul et un 4x4 Audi noir à vitres fumées étaient garés devant le perron.

Gardner avait les pieds et les jambes trempés jusqu'aux os. Il enleva un gant et pêcha le Virgyl au fond de la poche intérieure de son blouson. Il s'envoya 300 milligrammes et chercha des yeux la fenêtre qui avait semblé encore allumée, pour voir à l'intérieur. Ce n'était pas une fenêtre. C'était la lampe sur le perron. Ou alors, quelqu'un venait de fermer des volets. Il fit le tour de la maison centimètre par centimètre, en dix minutes, avant de revenir aux deux 4x4. Tous les volets étaient fermés.

Il jeta un œil à l'Audi. Plaques kosovares, ce qui ne voulait rien dire. Vignette allemande, ce qui ne voulait rien dire.

Le Virgyl commençait à agir.

Un coup d'œil au 4x4 de Batul. Sur la banquette arrière, un sac noir Adidas. Gardner sentit son pouls redescendre à soixante-dix, puis à soixante. Il se sentait parfaitement calme maintenant. Un mot espagnol lui était venu à l'esprit. *El desengaño*.

Il rangea ses gants dans les poches de son blouson et s'alluma une dernière cigarette. Il avait soudain tout son temps. Il s'était plusieurs fois posé la question, mais maintenant il était sûr. Il enleva la sécurité du flingue et

monta les marches en bois du perron sans même essayer d'être discret. Les marches grincèrent gentiment. Il s'essuya tranquillement les pieds sur le paillason, tourna le loquet de la grosse porte en bois, poussa et entra, son flingue à la main.

Batul était debout au milieu du salon, les mains dans le dos, flanquée de deux types qui essayaient de faire semblant de lui tenir les mains en arrière. Le type de gauche était un gaillard surdimensionné qui jouait au gros dur. Ses épaules disaient qu'il était surpris, et qu'il avait peur. Le type de droite avait dans les cinquante-cinq ans bien sonnés, bien coiffé, jolie barbe, *très diplomate en vadrouille*. Il appuyait délicatement le canon d'un Smith & Wesson sur la carotide de Batul.

Ils étaient à cinq mètres.

« Je n'étais peut-être pas supposé repasser par ici ce soir ? » fit Gardner en français en tirant sur sa clope et en levant lentement son arme vers la petite troupe.

« Déconne pas, Arthur », fit le vieux beau. « On a plein de choses à discuter. À propos de ton copain Kalim, qui malheureusement se mêle de nos affaires. Comme tu vois, on a des arguments. Je suis sûr qu'on peut trouver un terrain d'entente.

- Je déconne rarement, l'Ermite », répliqua Gardner en ajustant le bodybuildé qui n'arrivait pas à jouer les gros durs.

« Baisse ton flingue, Arthur, tu ne voudrais pas que j'abîme ta jolie musicienne. »

Gardner ne bougea pas d'un millimètre.

« C'est bizarre, Bernard. Je me sens aussi calme qu'au stand de tir. Y a pourtant la moitié du bureau de White Wall dans cette chambre, pas vrai ? »

Bernard baissa lentement son arme, le regard éteint, le visage livide.

« Alors, Bernard, on confond l'intérêt de l'État avec des tas d'intérêts ? Quel va être l'impact de votre petite opération à la con sur les bénéfices de White Wall ? Je ne sais pas. Est-ce que ça peut se chiffrer ? »

Il y eut chez la petite troupe agglutinée un début de mouvement. La signification générale de ce mouvement était que ce n'était pas Batul qui allait écoper, mais Gardner.

Il envoya donc deux balles dans les épaules de Bernard et deux balles dans la tête du bodybuildé. Bernard tomba assis sur le canapé derrière lui. Il grimaçait comme un singe et soufflait comme un bœuf. Le S&W était par terre.

Batul gardait les mains dans le dos et regardait Gardner fixement. Le vrai dur dans cette pièce, c'était elle. Et c'était elle que Gardner braquait maintenant.

« Tu t'appelles Azzurra Falcon. Tu es une ex du SISMI et tu prends ton pied dans le privé à monter des opérations de déstabilisation tellement tordues que mes potes et moi on a mis trois mois à comprendre. Kalim avait beaucoup d'avance. Mais Kalim ne m'a pas dit tout ce qu'il aurait pu me dire. Alors trois mois pour capter ce que mijotait votre start-up internationale de l'embrouille, on n'est peut-être pas si mauvais. J'avais des doutes sur toi au début. Et puis de moins en moins. J'ai cru à tes paroles. J'ai cru à ta musique. J'ai cru

au chant de tes os. (C'est du Rimbaud.) Je crois bien que je suis tombé amoureux. Ça ne m'empêchait pas de me poser des questions, mais tu avais le bénéfice du doute, au minimum. Quel gâchis, non ?

- Tu penses que tu es rapide, Arthur ?

- Je pense que je suis énervé.

- À côté de nous, tu n'es qu'un gosse.

- Heureusement, j'ai la copine de Bernard pour me chaperonner.

- Cette pute bosse avec nous... Tu es foutu.

- Pas crédible. Juste un peu plus manipulable que moi, cette chère Liliane. Un peu jeune pour le poste. Le règlement, les ordres, le règlement. Ça s'arrangera, si elle survit assez longtemps dans ce job. Mais on n'a pas toute la nuit. Dis-moi juste deux choses, *Batul*, et je sortirai d'ici sans tuer tout le monde. En souvenir du bon temps.

- Tu parles trop », lâcha Azzurra sans desserrer les dents.

Gardner lui envoya une balle dans le coude au moment où elle se jetait de côté en ramenant son arme devant elle. Elle s'écrasa par terre et sa tête vint cogner durement contre le plancher. Elle resta quelques secondes allongée par terre, sa main tenant toujours le pistolet.

« Juste deux choses, Azzurra. »

Bernard venait de perdre connaissance.

« Où est l'uranium ?

- *Vai a farti fottere.* On a quinze gars ici à Pristina, Arthur.

Ils sont en route pour ici. Dans dix minutes tu seras mort.

- Vous avez du lourd, c'est sûr. Pour l'instant, je préfère ne même pas imaginer jusqu'où ça remonte. Mais vu votre surprise en me voyant débarquer ici, j'ai un doute. Je pense que j'ai une bonne petite heure devant moi. Où est l'uranium ?

- Ton putain de pote est parti avec !

- C'était ma deuxième question, *grazie*. Je n'aime pas l'uranium. L'uranium a tué mon gosse et flingué mon couple. Enfin, pour mon couple, c'est juste une théorie. »

Il rangea son arme dans son holster et resta devant Batul les bras ballants.

Elle ramassa son flingue de la main gauche. Il avait déjà ressorti le P22. Elle jeta le flingue au loin et regarda Gardner dans les yeux une dernière fois.

« Abrège ça, Arthur, putain de gosse ! »

Mais Gardner n'avait envie de rien abréger.

Il était déjà loin.

Priština – Skopje – Sofia – Banyuls – Paris

juillet 2007 – janvier 2016

TABLE

PROLOGUE – *Call me Ismael*, p. 9PREMIÈRE PARTIE – *Just a transit country**Sara*, p. 37*Lili*, p. 50*K.*, p. 63*Mohammed*, p. 77*Besa*, p. 90*Batul*, p. 94*Franz*, p. 106*Arianita*, p. 114*Mira*, p. 135*Zladko*, p. 143*Sur*, p. 161DEUXIÈME PARTIE – *Comme un gosse**Halithersès*, p. 171*Lilith*, p. 191*Mickael*, p. 220*Un château*, p. 237*L'adversaire*, p. 244*Kraia*, p. 257*White Wall*, p. 267

